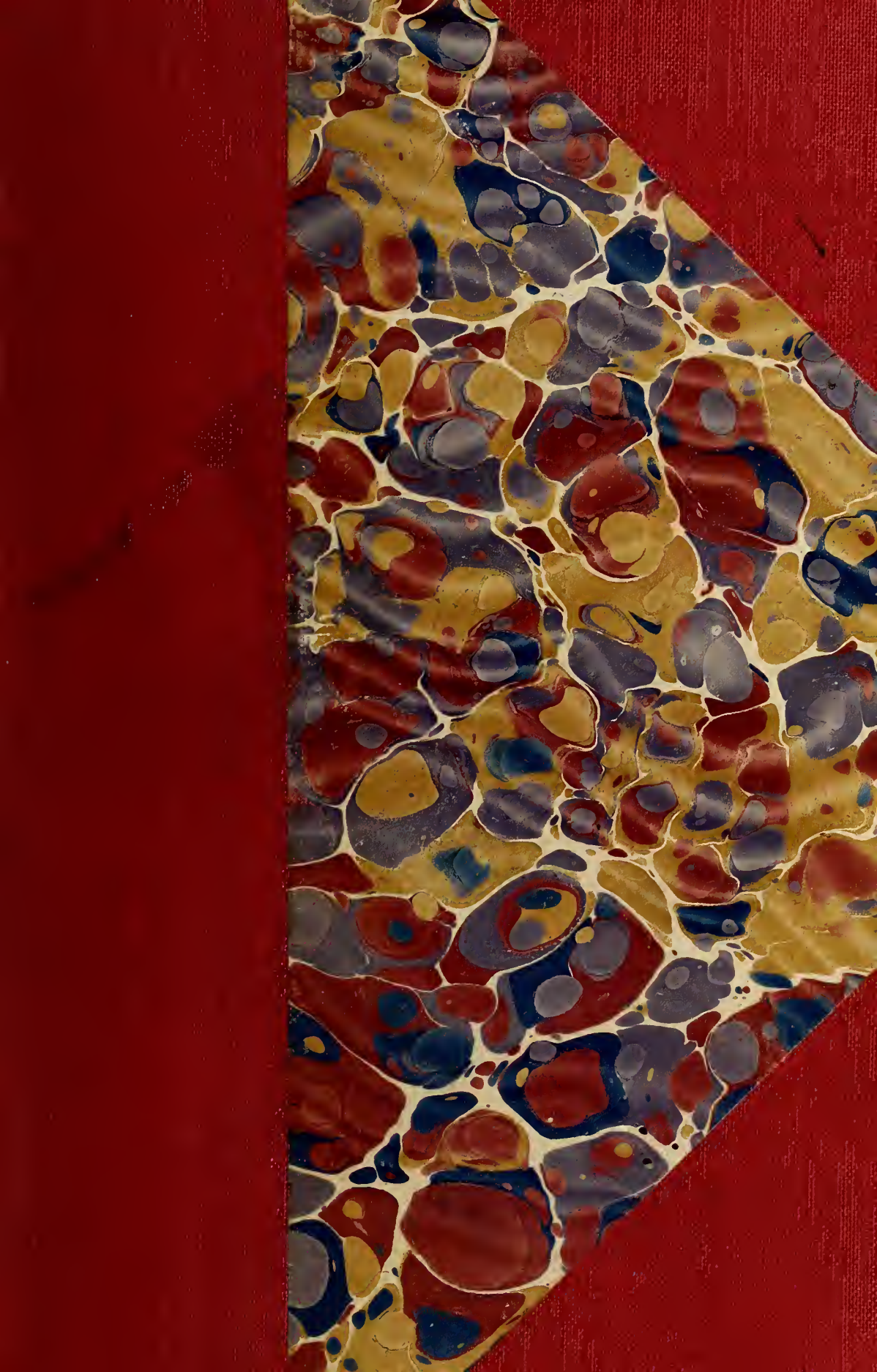


Ex Libris
WILLIAM HENRY HOYT

The
HOYT COLLECTION
OF FRENCH HISTORY

PRESENTED TO
THE UNIVERSITY OF
NORTH CAROLINA LIBRARY
BY
WILLIAM HENRY HOYT
944.05
F133ca
Hoyt

This **BOOK** may be kept out **TWO WEEKS ONLY**, and is subject to a fine of **FIVE CENTS** a day thereafter. It is **DUE** on the **DAY** indicated below:

CAMPAGNE DE 1812

MÉMOIRES RELATIFS A L'AILE DROITE

20 Août—4 Décembre

Publiés par G. FABRY
CAPITAINE AU 101e RÉGIMENT D'INFANTERIE

PARIS
LIBRAIRIE MILITAIRE R. CHAPELOT & Cie
IMPRIMEURS-ÉDITEURS
30, Rue et Passage Dauphine, 30

1912

Tous droits réservés

CAMPAGNE DE 1812

MÉMOIRES RELATIFS A L'AILE DROITE

20 Août—4 Décembre

CAMPAGNE DE 1812

MÉMOIRES RELATIFS A L'AILE DROITE

20 Août—4 Décembre

Publiés par G. FABRY

CAPITAINE AU 101e RÉGIMENT D'INFANTERIE

PARIS

LIBRAIRIE MILITAIRE R. CHAPELOT & Cie

IMPRIMEURS-ÉDITEURS

30, Rue et Passage Dauphine, 30

1912

Tous droits réservés

CAMPAGNE DE 1812

MÉMOIRES RELATIFS A L'AILE DROITE

de la Grande Armée

I. — Explications du général Tschaplitz

J'ai souvent tâché d'approfondir les raisons qui ont empêché tant de maréchaux et de généraux distingués de la France de justifier par des faits éclatants la réputation que leurs talents reconnus leur avaient méritée, et le résultat de mes réflexions m'a persuadé que la faute ne pouvait en être attribuée qu'au chef commandant, de qui il dépend toujours d'apprécier les mérites d'un officier et de le placer de manière qu'il puisse déployer ses talents. Si je ne me trompe dans cette assertion, nos talents militaires, lorsque nous en avons, sont subordonnés au choix que font nos chefs, à la confiance qu'ils veulent bien nous accorder. Je n'ai jamais eu assez de prétention pour m'imaginer que le service ne pût se passer de moi, cependant je me crois en droit d'espérer, qu'en remplissant mes devoirs avec zèle, je ne dois point craindre d'être oublié, ou moins distingué que les autres. Ce principe me paraît d'autant plus juste, qu'il est basé sur l'honneur de mon état, sur la justice de mon souverain, et sur les suites qui sont nécessairement la conséquence d'une conduite irréprochable.

Au commencement de la campagne de 1812, campagne qui devint non seulement intéressante pour un militaire, mais qui devait encore animer tout homme d'honneur, je fus placé dans la situation la plus fâcheuse que j'aie jamais éprouvée.

Bien avant la campagne, j'obtins par ordre de Sa Majesté l'Empereur le commandement de la plus forte division de cavalerie qui se trouvât bientôt en Russie, mais je m'aperçus bientôt que quelques régiments exigeaient des soins particuliers et, dès lors, je

144.03
F133ca
Hoyt

m'occupai avec les chefs à les mettre en état de partager l'honneur et les dangers de la guerre.

Lorsque l'armée vint se placer à Loutsk, je fus nommé chef du 4e corps de cavalerie et j'eus la satisfaction d'être destiné à commander l'avant-garde de l'armée du prince Bagration. Par une fatalité qui m'était particulière, ce général reçut l'ordre de disposer des régiments qui m'avaient été confiés, ainsi que des généraux qui se trouvaient sous son commandement, à l'exception pourtant de moi, qui ne me trouvais pas même sur la liste des officiers généraux.

Malgré mes démarches pour connaître la destination qui m'était réservée, je ne trouvai personne qui eût pu m'en instruire. La première idée qui se présenta malheureusement à moi, se fixa sur la crainte que l'on entretint des doutes sur la réalité de mon attachement. Cette impression fut trop désolante pour ne pas révolter mon âme, et j'avoue que, dès cet instant, mon existence me devint à charge, en ce qu'elle avait perdu tous ses charmes pour moi. Cependant, fort de mes principes, mon esprit se calma, mais mon corps en fut la victime et j'eus une jambe paralysée qui m'obligea de garder le lit.

Néanmoins, lorsque le général Tormasof reçut dans la suite l'ordre de me confier la 8e division, je fis taire mes douleurs et, sans considérer la faiblesse de ma santé, je n'écoutai que mon zèle pour le service de mon auguste souverain, pour rentrer de suite en activité ; bientôt après nous reçûmes l'ordre de nous mettre en marche.

Le général Tormasof, commandant en chef, eut d'abord des observations à faire, la première fut du côté de Vladimir où la forteresse de Zamosc, quoique occupée par une faible garnison, pouvait être soutenue par les élans patriotiques des habitants qui, en cas de nécessité, auraient pu faciliter leur entreprise pour gêner nos opérations, en enlevant les provisions et les ambulances qui devaient nous suivre. Pour cet effet, le général Tormasof fut obligé de laisser un petit détachement à Vladimir, avec ordre d'observer l'ennemi et de le tenir en échec. La seconde observation était, d'après l'ordre de Sa Majesté, d'agir offensivement contre l'ennemi, placé alors à Brest et Kobrin. En conséquence, le général Tormasof mit le prince Tscherbatof avec sa cavalerie sous le commandement du général comte Lambert, auquel il donna l'ordre de longer le Bug et de se porter vers Brest, Bulkov et Kobrin. Le général comte Lambert s'acquitta parfaitement avec le prince Tscherbatof de sa commission, il surprit la ville de Brest, culbuta deux escadrons saxons

REC
NCU

qui s'y trouvaient et fit plusieurs prisonniers ; il poursuivit alors sa marche jusqu'à Bulkov, à vingt-huit verstes de Kobrin. Le général en chef prit un chemin plus court et, n'ayant rencontré aucun obstacle, il se trouva le même jour à vingt verstes de cette ville et moi, avec l'avant-garde, j'avançai à dix verstes de Kobrin. Le devoir et mon zèle m'obligèrent à reconnaître l'ennemi le même jour et, prenant avec moi le major du régiment de Pawlograd-Ostrogradski qui se trouvait en avant, je m'aperçus que l'ennemi était de notre côté en toute sécurité, et qu'il ignorait même l'approche de notre armée. Mon observation fut confirmée par la prise de deux patrouilles que je fis enlever ; j'appris d'elles que le général Reynier approchait pour renforcer le général Klengel qui se trouvait alors à Kobrin, que le général Klengel devait avoir quatre mille hommes et douze pièces de canon et le général Reynier dix mille hommes et un nombre proportionné de bouches à feu. En me portant en avant, j'appris par le seigneur d'un village que le général Klengel avait ordre de se tenir à Kobrin, parce que le général Reynier croyait venir à temps pour le secourir, mais comme les débris de Brest avaient annoncé que nos forces qui s'approchaient de Kobrin étaient plus considérables que les siennes, cette circonstance le forcerait à quitter Kobrin. A mon retour, bien avant dans la nuit, mes réflexions me déterminèrent à faire un mouvement pour couper le général Klengel du général Reynier et à lui ôter toute communication avec ce corps, d'autant plus que j'étais sûr que le gros de l'armée viendrait à mon secours, au cas que le corps de Reynier se hasardât de venir protéger le général Klengel, et que d'un autre côté, le général comte Lambert, à qui je fis savoir mon projet par un exprès, ne tarderait point à arriver.

Quoique j'eusse l'ordre du général en chef de ne pas m'éloigner de lui avec mon avant-garde et d'attendre le général comte Lambert, je crus cependant de mon devoir d'agir incessamment afin de ne pas laisser échapper l'occasion de faire une bonne prise. Il était facile de prévoir que, du moment que le général Klengel se verrait attaqué par le corps du général comte Lambert, il serait obligé d'évacuer la ville pour gagner le général Reynier, qui se trouvait alors à Gorodez, et je résolus d'agir, persuadé qu'autrement, ce détachement pourrait nous échapper.

Une fois décidé, je fis savoir au général en chef l'état dans lequel se trouvait l'ennemi et je me mis en marche en envoyant quelques escadrons en avant avec le major Ostrogradski, pour amuser l'ennemi, et moi-même, avec le reste, profitant du bois qui avoisinait la ville, je gagnai le chemin de Gorodez où je rencontrai déjà tous

les bagages, beaucoup de bestiaux et la musique du régiment royal escortés par un escadron.

Après une attaque subite, ils tombèrent tous en mon pouvoir. Cette prise prouvait que mon calcul était juste et qu'en effet le général Klengel devait quitter Kobrin ; après ceci, je mis toute mon activité à me placer sur le chemin, de manière à lui couper celui de traverse du côté opposé de la rivière Moukavets, et je fis passer à gué de l'autre côté de la rivière un régiment de cosaques et quelques escadrons sous le prince Gewahof pour leur couper toutes les issues. Pendant ce temps, le major Ostrogradski amusait la garnison par des attaques multipliées et soutenait le feu de l'ennemi, qui croyait au commencement ne trouver d'autre force que lui. Aussitôt que l'ennemi s'aperçut que j'avais déjà mes troupes sur le chemin de Gorodez, le général Klengel tâcha de se faire jour, en envoyant en avant la cavalerie avec quelques pièces de canon. Il était lui-même prêt à les suivre, et, pour cet effet, il plaça deux canons contre mes troupes et fit défiler sa cavalerie. Sans perdre de temps, je donnai l'ordre à deux escadrons de Pawlograd d'attaquer leurs canons et leur cavalerie, et j'eus le bonheur de les culbuter et les renverser dans la ville. Mes deux escadrons entrèrent sur le dos de l'ennemi. Pour les soutenir, je donnai l'ordre au 13e régiment de chasseurs de rentrer et de resserrer l'ennemi ; soutenu par deux pièces d'artillerie sous le commandement du capitaine Braguer ; le feu devint très opiniâtre, car l'ennemi se défendait avec une bravoure distinguée et ne cédait le terrain qu'en le disputant bravement. Cependant à la fin, il fut obligé de céder la ville au courage de nos troupes et de concentrer ses forces dans un petit fort construit par Charles XII. Je me trouvais dans la ville, lorsque l'aide de camp du général en chef arriva, pour m'avertir qu'il voulait me voir et se trouvait déjà dans le voisinage. Ce fut dans ce moment que l'ennemi resserré arborait le pavillon blanc. Je n'eus donc rien de plus pressé que d'aller rendre au général en chef un compte exact de l'affaire que je croyais terminée ; mais quel fut mon étonnement, lorsqu'à mon arrivée, le général en chef Tormasof, loin de me questionner sur le résultat de mon entreprise, me fit des reproches sur ce que je m'étais jeté sur quelques centaines de malheureux avec un canon pour engager un combat, ajoutant que le gain n'égalerait pas la perte ; cette espèce de réprimande m'étonna au point que je ne savais plus où j'en étais, et elle m'étonna d'autant plus, que je croyais avoir mérité son approbation. Me trouvant dans cette position désagréable, je fus forcé de prouver au général en chef que, d'après les nouvelles positives qui

m'étaient parvenues, les forces de l'ennemi étaient assez conséquentes pour mériter que je hasardasse une entreprise, et qu'il se persuaderait lui-même par la suite, qu'il y avait plus d'un canon, car j'en avais pris cinq moi-même.

Après cette explication, le général en chef me témoigna le désir d'aller voir la ville, et je l'y conduisis afin que, de ses propres yeux, il pût se convaincre de l'exacte vérité de mon rapport. A peine étions-nous entrés dans la ville, que le général Markov qui avait envoyé un bataillon pour y entrer, vint nous annoncer que le fort se rendait. Le général en chef le félicita de cette prise, mais le général Markov eut l'honnêteté de détourner ce compliment, en convenant que le succès de cette affaire ne lui appartenait nullement et que c'était à moi seul qu'on était redevable de la réussite de cette opération. Malgré cette circonstance, le général en chef ne m'accorda point la satisfaction de faire la capitulation avec le reste qui se rendait. Je ne pouvais concevoir quelle pouvait être la cause de ce nouveau désagrément; accoutumé à considérer religieusement le service et l'intérêt de mon souverain, je croyais qu'on ne pouvait être coupable que lorsqu'on ne s'efforçait point de ménager de tout son pouvoir le bien du service et l'honneur des troupes et, par conséquent, celui du général qui commande en chef.

L'état des prisonniers a suffisamment prouvé qu'il valait la peine de risquer cette entreprise et, dans la suite, le général en chef a été enchanté de ce succès. Les grâces que le souverain a daigné accorder pour cette affaire, ont justifié l'effet agréable qu'elle a produite.

Je me suis donné toutes les peines du monde pour approfondir les causes de ma défaveur. J'ai appris enfin, par le général quartier-maître, que le général en chef avait voulu ménager cet avantage au général comte Lambert. J'ignore si cette assertion est juste, mais si elle se trouve conforme à la vérité, il est défavorable pour le souverain qu'on risque plutôt la perte d'une affaire avantageuse que de ne pas la faire gagner par celui qu'on favorise.

J'ai toujours été lié avec le général comte Lambert dont le mérite militaire m'est connu, et nous n'avons jamais ambitionné une autre émulation que celle de nous faire valoir par notre zèle pour le bien du service, ainsi que le prouve la suite de la campagne. Mon entreprise ne pouvait donc point être motivée par le désir de lui ôter l'honneur de cette affaire, mais elle lui en aurait au contraire préparé le succès si le général comte Lambert s'était alors trouvé plus près. J'ignore quel avantage le général en chef Tormasof pouvait avoir en vue, en annonçant cette affaire comme une affaire à laquelle toute son armée avait eu part, il me semble qu'il est bien plus hono-

rable qu'une avant-garde composée de quelques milliers d'hommes fasse trois mille prisonniers et prenne huit canons, que de faire remporter cette victoire par un corps d'armée, fort de trente mille hommes. La gloire, dans tous les cas, réfléchit également sur le général commandant en chef. Connaissant à fond la situation pressante dans laquelle nous nous trouvions, je me serais cru coupable de la plus grande négligence si, par mon irrésolution, je n'avais empêché l'ennemi d'évacuer Kobrin et d'échapper, d'autant plus que le premier succès fait toujours l'impression la plus favorable sur des troupes qui entrent en campagne. Si on avait, sans perdre de temps, profité de cette circonstance, et qu'on se fût mis au devant du général Reynier qui se trouvait à Gorodez, comme je l'avais fait savoir, en lui coupant la retraite sur Slonim, la perte de ce corps eût été inévitable. J'ignore les raisons du général en chef, mais il est prouvé qu'aussitôt que nous eûmes perdu quelques jours, le général Reynier gagna quelques marches sur nous et put alors faire venir le prince Schwarzenberg et agir à son tour offensivement contre nous. Je ne m'arrête point sur cet événement, le précis historique le prouvera mieux en détaillant les dates et les mouvements de l'armée. Il était bien triste et bien malheureux pour une armée qui, au premier instant, se voyait en état de détruire un corps considérable, d'être tout à la fois assaillie et renversée, et malgré l'affaire de Proujanouï du général comte Lambert avec l'armée saxonne, la mienne à Seghnévitschi avec celle des Autrichiens et l'affaire générale donnée à Gorodetschna avec l'avantage égal des deux côtés, de se voir obligée de se retirer, d'abandonner des provinces qu'elle pouvait maintenir, et d'être forcée à courir des chances défavorables et à se voir à la veille d'être rejetée dans les marais de Pinsk. J'eus un bonheur étonnant à Vouijva, dans une affaire très chaude avec les Autrichiens. J'y combattis pendant dix-huit heures consécutives, et je m'y trouvais seul pour arrêter la marche de l'armée autrichienne en protégeant la nôtre. Enfin l'armée du général Tormasof fut obligée de repasser le Styr et de prendre position à Loutsk.

J'avais pendant ces mouvements la direction de tous les postes sur le Styr sur une distance de 120 verstes ; on pouvait craindre que l'ennemi n'entreprît de passer la rivière et on était dans l'attente de voir arriver l'armée de Moldavie qui, d'après les premières nouvelles, était en marche. Cependant, le terme de son arrivée sur les bords du Styr était encore inconnu.

Qu'on jette un coup d'œil sur la position du général en chef, et l'on verra clairement combien il lui était essentiel de se maintenir dans

cette même position, jusqu'à l'arrivée de l'amiral Tchitchagof. C'est alors que j'eus non seulement l'ordre, mais encore une obligation particulière de soigner tous les points qui m'étaient confiés. Le général Tormasof m'engagea dès le premier instant à faire tout mon possible, pour me tenir dix jours au moins dans ma position, et il me promit que, si je réussissais, j'en porterais toute la gloire. En conséquence je fis tous mes efforts et je me soutins vingt-quatre jours jusqu'à l'arrivée de l'armée de Moldavie. Pendant ce temps le général Lambert surprit le régiment Oreilly et le détruisit, tandis que je n'avais que l'avantage bien médiocre de faire quelques prisonniers.

Jamais on ne ressentit une joie plus éclatante que la nôtre lorsque nous apprîmes l'approche de l'armée de l'amiral Tchitchagof ; il faut avouer qu'il n'appartenait qu'au rare mérite de ce général de voler à notre secours avec une rapidité aussi étonnante, sans s'arrêter aux obstacles qu'il avait à surmonter et qui l'obligèrent à passer des rivières devenues dangereuses par l'engorgement des eaux. Il parcourut dans un court espace de temps le chemin énorme de Bucharest à Lutsk. Ce n'est uniquement qu'à cette prompte réunion qu'on dût les succès de notre armée, et peut-être l'influence de la réussite de la grande armée.

Dans tous les cas, il faut convenir qu'il a sauvé l'honneur de la nôtre, qu'il a empêché que nous ne fussions renversés sur Kiew et qu'au surplus toutes ces belles provinces ne tombassent entre les mains de l'ennemi.

Si j'écrivais un mémoire raisonné, j'aurais peut-être dû m'arrêter un instant sur l'inaction qu'a montrée l'armée autrichienne sur le Styr ; mais il paraît qu'elle s'était persuadée que la prise de Moscou qui nous fut annoncée par des coups de canons tirés sur tous les points, avait à peu près mis un terme à la guerre. Comme mon intention n'est pas de donner une note juste sur ce qui concerne ma personne et que je désire raccourcir mon mémoire, je passe sous silence nombre de circonstances qui couvrirent notre militaire de gloire.

Enfin, le 15 septembre, l'heureuse réunion se fit et nos deux chefs convinrent de reprendre l'offensive ; la chance était de notre côté, nos deux armées réunies devinrent plus formidables, et l'ennemi s'en aperçut au premier mouvement. Il commença par se replier et nous le poursuivîmes. Il y a bien des remarques à faire sur les inconvénients que ce mouvement avait pour nous, mais le résultat fut toujours en notre faveur. Le prince Schwarzenberg a montré beaucoup de talent dans cette retraite, il a pu sauver pour la seconde

fois le général Reynier. Notre armée avait deux avant-gardes, l'une sous les ordres du général comte Lambert et l'autre sous les miens. Le général Lambert mit toute son activité à pousser l'ennemi, et moi de mon côté je fis de même. Il remporta quelques avantages sous Brest et je fis à mon tour des prisonniers en m'emparant de deux escadrons pas loin de Bulkov ; sans un mésentendu, j'aurais non seulement détruit le petit détachement d'un général autrichien, mais j'aurais encore pu le faire mon prisonnier.

Près de Lubolm, le général en chef Tormasof reçut par le général Tchernitschef l'ordre de remettre le commandement de son armée et de se rendre à la grande armée. Depuis cette époque, le général Tchitchagof, commanda en chef les deux armées réunies. Il se transporta chez moi à Bulkow et ordonna un mouvement général sur Brest. L'ennemi fut délogé et cette ville remise à notre disposition. Par une circonstance que l'on n'avait pu prévoir, le général Markov, commandant un corps, fut envoyé à la grande armée et j'obtins son commandement.

Les mouvements des troupes se succédaient et mon corps reçut l'ordre de se placer entre Kaménitsa et Brest pour couvrir le chemin de Proujanouï et rejeter l'ennemi sur le chemin du duché de Varsovie. Une partie de notre armée poursuivit l'ennemi et le gros de l'armée s'arrêta à Brest pour se refaire. Enfin le prince Schwarzenberg, d'après le plan d'opérations de l'empereur Napoléon, cherchait de son côté à occuper les deux armées réunies en les attirant dans le duché de Varsovie. A cette époque le général Sacken arriva ; l'ancienneté de cet officier et ses longs services, ainsi que ses talents militaires, lui donnaient des droits d'avoir un commandement. On le plaça à la tête du corps que je commandais ; ce militaire distingué fut peiné de me voir dépouiller ainsi, et moi je fus enchanté de servir sous ses ordres. Il n'y a rien de si heureux que de servir sous les ordres d'un homme que l'on estime. Je n'avais alors en vue que d'être employé sans considérer l'étendue de mon commandement, je n'avais d'autre désir que de montrer à mon souverain le zèle qui m'animait. Comme le corps du général Sacken formait l'aile gauche de notre armée, et qu'il avait toute la Lithuanie à sa portée, il était nécessaire d'avoir des données positives sur l'état militaire dans lequel se trouvait ce duché. Par les espions et la manière dont j'avais réussi à captiver les habitants qui me témoignaient beaucoup de confiance, j'appris, quoique indirectement, que le régiment du général Konopka se formait à Slonim et qu'il y en avait d'autres qui se formaient dans les environs, que de plus le général autrichien Mohr, après avoir été rejeté par la bra-

voure du général Orurk, se trouvait à Mostouï avec deux mille hommes et que le général Dombrowski était éloigné. Ces communications me donnèrent lieu de demander au général Sacken, à qui j'avais communiqué mes renseignements, la permission de faire un mouvement sur Slonim. En conséquence, le général Sacken obtint de l'amiral le consentement d'effectuer un mouvement un peu plus en avant en Lithuanie pour s'éclairer sur l'état de l'ennemi. Profitant de cette permission, je fis une marche et je surpris le général Konopka que je fis prisonnier ainsi que toutes les personnes qui formaient le 3e régiment de lanciers de la garde. Je m'emparai en outre de la caisse et d'autres trophées militaires. Ce mouvement et cette destruction totale de la garde causa une terreur générale. Tous les régiments qui se trouvaient dans les environs prirent la fuite, les archives de Grodno et d'autres villes furent transportées à Vilna. Je délivrai à cette occasion plus de 1.500 conscrits et je paralysai par un seul coup toutes les formations de la Lithuanie. C'est ce que m'attestèrent le général, tous les militaires et les habitants.

Malgré que j'eusse parfaitement connu la nécessité de posséder Slonim, ce ne fut cependant qu'après la prise de cette ville que je pus juger de son importance, que jusqu'à ce moment je n'avais pu prévoir et qui, par la suite, nous prouva que cette ville nous était non seulement indispensable pour nos opérations militaires, mais qu'elle devait être en outre, pour nous, le foyer qui pouvait nous instruire de toutes les démarches de l'ennemi. Un nouveau jour éclaira nos plans et, une fois établi sur ce poste, je me vis dans l'état d'un aveugle qui recouvre la vue. Jusqu'à la prise de Slonim, il ne s'était présenté pour nous aucun moyen de connaître au juste les mouvements de l'ennemi, nous étions dans les ténèbres sur les forces qu'il avait jetées sur sa ligne d'opérations, sur l'état dans lequel le gros de l'armée ennemie se trouvait et même sur le mouvement de notre propre armée. La prise de ce poste, en nous tirant de cette gêne, me fournit l'occasion de me mettre au fait de toutes les particularités qui pouvaient nous devenir utiles. C'est après avoir rassemblé les renseignements nécessaires que je m'aperçus de la faute impardonnable que l'ennemi avait commise en n'occupant pas Slonim avec des forces assez majeures pour défendre ce poste important avec plus de vigueur, ainsi que sa ligne d'opérations. C'est en cette ville, que j'ai conçu la possibilité de gagner la ligne d'opérations ennemie et que j'ai pu calculer les suites avantageuses qui devaient en résulter pour la Russie et la fin de cette campagne. Ignorant le projet de l'amiral et me considérant comme étant toujours sous le commandement du général Sacken, je fis un

rapport à ce général en lui annonçant la prise de Konopka et le succès que j'avais eu ; je lui fis en même temps apercevoir la nécessité de conserver Slonim.

A cette époque je reçus l'ordre de retourner sur mes pas, me trouvant éloigné du gros de l'armée de plus de trente milles et courant le danger d'être coupé ou détruit, car le général Sacken qui se trouvait à Proujanouï, après avoir reçu l'ordre de se jeter sur Brest pour agir contre les deux armées combinées de l'ennemi, ne pouvait plus me soutenir. Cependant, prévoyant les conséquences fâcheuses que l'évacuation de ce poste aurait entraînées, je crus devoir faire une représentation et, prenant la responsabilité sur moi, je me déterminai à me soutenir jusqu'à nouvel ordre. J'écrivis donc au général Sacken qui, malgré le changement de sa destination, voulut bien appuyer mes représentations et envoya mon original à l'amiral Tchitchagof ; celui-ci, voyant que mon calcul était basé sur un fondement solide, eut la bonté d'acquiescer à ma demande ; il m'envoya non seulement une lettre dans laquelle il approuvait ma conduite, mais encore un ordre qui me mit en droit d'agir d'après les circonstances avec la précaution cependant de ne pas compromettre la gloire de mes troupes. J'en appelle à l'amiral Tchitchagof qui rendra justice au zèle que j'ai témoigné à remplir ses ordres. Je me suis soutenu en conséquence pendant six semaines, éloigné de trente milles de l'armée ; j'eus encore la précaution d'établir des magasins depuis Proujanouï jusqu'à Slonim sur tous les points où l'armée devait séjourner dans sa marche et, dans la supposition que l'armée se trouverait à rester quelque temps dans cette ville, je fis remplir les magasins de Slonim par préférence, pour subvenir à tous les besoins de nos troupes. Cette précaution a considérablement aidé à la conservation de notre armée, en accélérant les marches que l'amiral pouvait faire et qui trouva les préparatifs faits sur ce point.

L'amiral Tchitchagof, animé du zèle d'exécuter avec précision les ordres de Sa Majesté l'Empereur, donna le change au prince Schwarzenberg en n'opposant que le général Sacken à son armée et se porta lui-même avec toute la vitesse imaginable pour occuper Slonim.

Du moment qu'il y fut arrivé, les mouvements militaires contre le gros de l'armée ennemie prirent leur date.

D'après le premier plan que l'amiral posa, je me portai avec mon avant-garde par Novoghrodek sur Sverjen où l'ennemi devait se trouver. Le gros de l'armée dont l'avant-garde se trouvait sous le commandement du comte Lambert, devait opérer sa marche par le

grand chemin et se dirigeait par Nesvij sur Sverjen. J'avais déjà effectué deux marches, lorsque je reçus l'ordre de rétrograder et de retourner à Slonim, et le général Woynof fut chargé d'exécuter ce mouvement avec son corps. La raison de ce changement fut que le prince de Schwarzenberg s'était aperçu que l'amiral Tchitchagof, après lui avoir opposé seulement le général Sacken avec la moitié de son armée, avait pris le chemin de Slonim, et, pour l'empêcher d'avancer plus loin, il avait jeté son corps volant sur cette ville. En conséquence l'amiral me chargea de former son arrière-garde, d'éclairer et d'arrêter les Autrichiens et de masquer son mouvement. Je fis tout ce qui pouvait assurer sa marche et ses mouvements pour regagner l'armée, ce que j'eus le bonheur d'effectuer avec plus de facilité que je n'osai l'espérer; il m'était très visible que le général Sacken, s'apercevant de son côté que le prince de Schwarzenberg l'amusait avec le corps du général Reynier et voulait gêner notre armée, ferait ses efforts pour détruire ce général; ce mouvement devait arrêter le prince de Schwarzenberg, et me fit entrevoir la cause de la facilité avec laquelle je parvins à renverser l'ennemi au delà de Proujanouï et de Volkovisk et à regagner avec des marches forcées le gros de l'armée à Nesvij. Il faut convenir que le général Sacken n'a cessé de manœuvrer d'une manière très active, très sage sur ses derrières pendant toute cette campagne. Il ne serait pas déplacé que je rendisse ici justice à quelques individus civils du district de Slonim sur les témoignages qu'ils m'ont donnés de leur bonne volonté. Je dois avouer que, sans leur assistance, j'aurais été dans l'impossibilité d'effectuer une jonction aussi nette, n'ayant rien sur le chemin après le passage de l'armée. C'est particulièrement au préfet Broniki et encore à un monsieur dont je ne me rappelle pas le nom que je suis redevable, et je prends la liberté de fixer l'attention de Sa Majesté impériale sur ces dignes citoyens. Le rabin de Slonim mérite de même d'être distingué, car il m'a servi au risque de sa vie avec le zèle d'un sujet fidèle de Sa Majesté l'empereur.

Arrivé à Slonim, les dispositions de l'amiral portaient que le général comte Lambert, soutenu par le gros de l'armée, fit un mouvement par Sverjen, Koïdanov sur Minsk, tandis que le général Woynof ferait semblant du côté gauche, et moi du côté droit de couper l'ennemi placé alors à Koïdanov et à Minsk, de plus qu'en cas que cette ville tombât en notre pouvoir, je prolongerais ma marche en observant la direction entre Ighoumen et Borisov pour forcer le général Dombrowski à repasser la rivière de Bérézina.

C'est aux sages dispositions du général en chef et à l'activité du

général comte Lambert qu'on doit la réussite de la défaite de l'ennemi sous les murs de Sverjen, Koïdanov et la prise de Minsk. Une fois que cette ville fut emportée, notre marche eut tout le succès désiré jusqu'à la rivière Bérézina, enfin l'attaque brusque et pleine de bravoure du général comte Lambert a été cause que leur tête de pont de Borisov tomba au pouvoir de notre armée et que l'ennemi fut délogé de ces côtés de la Bérézina.

Aussitôt que la nouvelle de la prise de Borisov arriva et que le général comte Lambert eut le malheur d'être blessé, l'amiral Tchitchagof me chargea du commandement des deux avant-gardes. La brièveté de ce mémoire ne me permet pas d'entrer dans tous les détails ; il m'est facile de confondre les méchants et les malveillants et de désabuser ceux qui ignoraient la vérité ou qui étaient entraînés par des préventions et blâmaient celui qui, par son zèle et son envie de mettre en force le plan tracé par Sa Majesté impériale, ne voyait d'autre danger que de perdre quelques minutes pour aller combattre l'ennemi, d'autres obligations que de sacrifier sa personne, son bonheur au devoir sacré de remplir les ordres de son souverain.

L'amiral décida de passer le pont de Borisov, croyant que la Grande Armée de l'ennemi se trouvait encore derrière le Dniéper, et qu'en faisant un mouvement en avant il pourrait opérer sa jonction avec le comte Wittgenstein entre le Dniéper et la Bérézina. C'est de ces principes qu'émana la faute arrivée après la prise de Borisov, faute d'une si petite conséquence, et qui devenait d'autant plus excusable que l'amiral se l'est appropriée plutôt à lui-même que d'en faire réfléchir ce tort sur qui que ce soit.

Je reviens au fait et voici pour notre armée l'époque la plus essentielle de la campagne de 1812. Je me trouve en certain embarras en voulant faire paraître dans leur vrai jour les circonstances qui ont eu lieu, car je n'ai ici l'intention ni de faire valoir les services de l'amiral, ni de critiquer ceux qui ont manqué à remplir leur devoir ; j'abandonne cette tâche à un historien et je me contenterai de rendre au juste l'état des choses telles qu'elles se trouvaient, en ne s'écartant point de mon poste.

L'amiral repassa le pont avec tout ce qui se trouvait de l'autre côté de la rivière, il en brûla une partie et se plaça sur les hauteurs vis-à-vis de la ville. Cette espèce d'échec, bien loin de nous nuire, produisit, d'après moi, un effet avantageux, car il nous mit à même d'éclairer les opérations de l'ennemi et de connaître leurs mouvements. L'amiral lui-même ignorait tous les événements heureux qui avaient forcé l'ennemi à une retraite aussi précipitée. Le même

soir, l'amiral, s'apercevant de l'approche de l'ennemi, fit des dispositions pour l'arrêter.

Il s'agissait d'abord de connaître le point principal sur lequel l'ennemi dirigeait ses opérations, et ceci était le problème le plus difficile à résoudre. Nous crûmes d'abord un moment que le parti le plus sage pour l'ennemi serait de forcer le chemin de Minsk, et, pour l'en empêcher, l'amiral se décida à occuper avec le gros de son armée la tête de pont de Borisov, et à diriger les différents détachements par sa droite et sa gauche.

J'obtins le choix et je pris celui de Brilova, le général comte Orurk fut destiné alors à observer la droite et à s'opposer à son mouvement sur la ville de Vérésino, je me portai sur-le-champ à Brilova, après avoir envoyé un détachement de cavalerie à Zembin sous les ordres du général Umanets, afin qu'il observât Pléchtchénitsouï, et un autre à Vésélovo, composé d'un régiment de chasseurs, de quatre pièces de canon et de deux régiments de cosaques sous le commandement du général Kornilof. Le reste se trouva avec moi sur les hauteurs de Brilova.

Les mouvements de l'ennemi prirent un caractère décidé ; les opérations de notre grande armée et de celle sous les ordres du comte Wittgenstein nous étaient inconnues, malgré tous les soins que je mis à envoyer mes rapports à ce général ; sur ces entrefaites un bas officier de hulans de la garde me porta un paquet dont je pris lecture, sans prévoir qu'il était destiné au général en chef, je ne m'en aperçus que lorsque je l'avais lu. Je trouvai alors que son contenu portait un avis à l'amiral, qu'il devait observer l'armée ennemie et l'empêcher de prendre le chemin d'Ighoumen. J'ai déjà dit que l'instruction de l'amiral se limitait à coopérer de tout son pouvoir à la destruction de l'armée ennemie, il n'eut donc rien de plus pressé qu'à exécuter les ordres du général en chef de toutes les armées, d'autant plus que l'avis du comte Wittgenstein qu'il avait reçu, était de même contenu. Il fit en conséquence un mouvement à droite, après avoir laissé le comte de Langeron à la tête du pont de Borisov ; tout ceci eut lieu le 12/24 novembre. Le même jour, vers le soir, j'étais presque persuadé que l'ennemi ferait ses efforts pour effectuer son passage sur les points que j'avais occupés tout près de Brilova ou près de Vésélovo, car je vis de mes propres yeux, m'étant caché dans les broussailles sur les bords de la rivière, que l'ennemi étudiait ce poste et que, sous prétexte d'abreuver ses chevaux, qui étaient toujours les mêmes, il changeait de personnes pour faire leurs observations. A cette époque, je reçus l'ordre du comte de Langeron d'abandonner le poste de Zembin,

Vésélovo et Brilova et de me porter au plus tôt sur la position qu'il occupait alors lui-même.

Cependant, m'étant persuadé de la nécessité de conserver ma place, j'osais m'arrêter et faire mon rapport au général comte Langeron en lui communiquant mes remarques et lui demandant la permission de garder mon poste. Un second ordre me signifia d'avancer avec une espèce de responsabilité sur mon retard et de me rendre de suite pour occuper le poste qui m'avait d'abord été destiné ; me voyant dans cette fâcheuse position, mais fort de ma conviction, je me décidai, aux risques de m'exposer à une responsabilité, à conserver ma position jusqu'au retour de mon aide de camp que j'avais envoyé à l'amiral pour l'instruire de mes observations.

Vers le soir du 13/25 novembre, j'aperçus des mouvements extraordinaires de troupes, de grands feux m'annonçaient de grandes masses ; mais comme la position que j'occupais était plus basse que celle de l'ennemi, je ne pouvais pas les concevoir au juste et, pour cet effet, je fis passer à la nage dans la nuit du 13/25 au 14/26 trois cents cosaques sous le commandement du colonel Melnikov pour m'éclairer les démarches de l'ennemi, avec ordre de m'amener quelques prisonniers ou, au défaut d'eux, le seigneur ou l'intendant du village situé sur le côté opposé de la rivière. Le colonel Melnikov s'acquitta parfaitement de sa commission ; il fit non seulement plusieurs prisonniers, mais m'amena encore l'intendant du village situé du côté de Vésélovo. J'appris par les prisonniers que toute l'armée se trouvait entre Sta-Borisov et Nov-Borisov ; qu'ils ignoraient où le passage devait s'effectuer, qu'ils s'attendaient cependant à un mouvement général le 14/26.

L'intendant, à son tour, me dit que l'ennemi avait ordonné la construction de deux ponts et qu'il supposait qu'ils seraient placés à Brilova ou à Vésélovo. Je reçus ces informations à 1 heure après minuit du 13/25 au 14/26. La gelée parvint si rapidement que les marais devinrent aussi durs comme une prairie et la rivière commença à charrier ; ma position devint critique et il fallait se décider.

Je calculai donc qu'étant maître de Zembin, j'aurais le temps nécessaire pour brûler le pont et, en détruisant les digues, de couper ce chemin à l'ennemi.

Que pouvais-je espérer dans ce cas ? Je n'étais pas assez fort pour empêcher la construction d'un pont à l'ennemi et, dans le cas même où mes forces eussent été plus considérables, la position ne se prêtait point à empêcher leur entreprise, car les hauteurs se trouvaient de leur côté et les marais qui bordaient la rivière, étaient tout à fait gelés ; je courais en outre le risque d'être renversé et de me

voir obligé d'ouvrir le chemin de Minsk qui, d'après moi, était le seul qui pouvait convenir à l'ennemi car, en gagnant ce point, il pouvait se rapprocher facilement de l'armée du prince de Schwarzenberg, et une fois ces deux armées réunies elles auraient tranquillement effectué leur marche sur Vilna, où il se trouvait de grands magasins de toute espèce, ce qui eût ravitaillé et réuni leurs forces, et nous aurait peut-être obligés à finir la campagne.

Cette considération m'obligea de faire retourner le détachement de Zembin et de lui faire prendre poste dans Brilova, où je plaçai en différents endroits plusieurs pièces d'artillerie pour gêner la construction du pont.

Le 14/26 à 7 heures du matin, l'ennemi fit mouvoir ses colonnes ; les travailleurs commencèrent à passer de mon côté; je les culbutai et les travailleurs furent jetés en arrière par nos canons.

Un quart d'heure après, l'ennemi plaça sur les hauteurs 56 bouches à feu de gros calibre ; cette énorme batterie m'obligea à quitter tous mes postes et, pour ne pas exposer inutilement mon monde, je le plaçai dans le bois qui avoisinait cette position. L'ennemi fit passer une petite force qui fut attaquée et culbutée.

Du moment que le pont fut achevé, le maréchal Oudinot passa le premier et m'attaqua ; je lui disputai le terrain pas à pas jusqu'au soir, malgré la supériorité de ses forces, et j'eus le bonheur de l'arrêter en avant du village de Studianka où je pris mon poste. Je fis trois cent quatre-vingt prisonniers parmi lesquels se trouvaient huit officiers et un capitaine des gardes.

Après que l'ennemi fut arrêté, le général comte Langeron arriva de son poste chez moi ; je lui fis mon rapport sur tous les événements qui étaient survenus et je lui remis les prisonniers de qui il apprit que toute l'armée de l'Empereur passerait dans cette direction. L'amiral ayant été instruit par mon aide de camp et s'étant persuadé de la vérité de mes observations, se détermina à faire rétrograder les troupes et à venir voir en personne mes avant-postes ; à son arrivée, je lui rendis un compte exact et il me donna alors l'ordre d'attaquer l'ennemi le lendemain à la pointe du jour, ajoutant encore qu'il me soutiendrait avec toutes ses forces ; il mit en attendant quelques régiments de plus à ma disposition, et m'assura que le reste du gros de son corps serait placé et me suivrait en colonne pour me soutenir. A la suite de l'ordre de l'amiral, je fis mes dispositions partageant mes troupes en trois lignes. La première sous les ordres du général Rudzewitsch devait forcer et culbuter les avant-postes français ; la deuxième et la troisième lignes qui devaient la soutenir, suivaient en colonnes avec quelque cavalerie

sous les ordres des généraux Kornilof et Meschtcherinov ; l'artillerie était placée sur le grand chemin par quatre canons de distance, et soutenu par le régiment de Pawlograd et deux régiments de dragons. Une colonne composée de deux régiments de chasseurs et de deux de cavalerie, d'un régiment de cosaques et de quatre pièces de canon sous les ordres du colonel Krasowski devait côtoyer la Bérézina par le bas pour seconder mon mouvement dans le cas que l'ennemi fit quelque entreprise sur nos flancs. Après cette disposition, les troupes se mirent en marche.

Le général Rudzewitsch, malgré l'opiniâtreté de l'ennemi, culbuta la première colonne et nos troupes, soutenues par les généraux Kornilov et Meschtcherinov avaient partout des succès.

On apercevait une confusion sur tous les points de la ligne et nos troupes avançaient rapidement ; le colonel Krasowski parvint à une distance à faire jouer sa batterie et à tirer sur la digue qui touchait le pont ; ce feu devint très meurtrier et causa beaucoup de dommage à l'ennemi. Tout allait bien, et j'ignore quel en aurait été le résultat, si l'on n'avait pas été tout d'un coup découragé par des circonstances que je suis forcé d'éclairer.

Quand j'eus le bonheur de voir le général en chef à mes avant-postes, et qu'il me donna l'ordre d'attaquer l'ennemi, je lui demandai si l'affaire qui devait avoir lieu, devait être conduite par moi ou bien par un autre. Le général en chef m'assura qu'il arriverait lui-même pour me soutenir avec toutes ses forces, mais qu'on agirait en vertu des dispositions qu'il avait approuvées. En conséquence de ces dispositions, le reste des troupes devait se mettre en colonne, suivre de loin et rester en masse jusqu'à ce qu'on en eût besoin. Au commencement de l'affaire, je reçus par l'aide de camp de l'amiral la nouvelle que les colonnes s'étaient mises en mouvement et qu'elles me suivaient. J'étais donc tranquille, persuadé que je serais soutenu par tous mes moyens. Quelle fut ma surprise, lorsque tout à coup j'entendis derrière moi les cris d'hourras, les tambours battant et des gens éparpillés en tirailleurs.

J'envoyai m'informer quelles étaient ces troupes et on me répondit que ces cris répétés provenaient des colonnes qu'on avait envoyées à la débandade dans le bois. Je me retournai vers les troupes, je les engageai, j'ordonnai, j'insistai même qu'on les remît en colonne, mais tous les chefs me répondirent qu'ils agissaient d'après les ordres qu'ils avaient reçus. Je tâchai en conséquence de voir le général Woynof auquel je communiquai les inconvénients que je prévoyais et qui devaient nécessairement en résulter. Ce général me répondit que le général Sabaneief avait donné cet ordre

et qu'il était impossible d'y remédier ; je cherchai donc partout le général Sabaneief, mais ne pouvant le trouver et sachant que l'affaire exigeait ma présence en avant, je me rendis à mon poste.

Qu'il me soit permis de faire une remarque ; je connais les égards dus à chaque rang, je connais de même la dignité de chef de l'état-major, je sais encore qu'il est le premier organe du général en chef, mais je doute aussi que, lorsqu'on se trouve dans une action, il soit possible pour le bien du service de donner des ordres sans les communiquer au général qui commande, et sans s'aboucher avec lui pour être d'accord dans les opérations. Il ne s'agit point dans cette circonstance d'un amour propre personnel, mais de ne consulter que la chose la plus essentielle, c'est-à-dire l'accord général.

L'idée que le général Sabaneief a eue d'induire l'ennemi en erreur, en lui faisant croire que nous avions des forces très considérables, pouvait être aussi conforme aux circonstances qu'heureusement conçue, mais elle devait être effectuée d'une manière différente. J'ignore d'ailleurs s'il peut jamais exister un cas qui puisse nécessiter la réserve à s'éparpiller pour faire peur à l'ennemi.

L'action commençait à devenir plus difficile à mesure que nous approchions du point central de l'ennemi, celui-ci entendant les cris et les tambours, et ayant un plateau près de Brilova qui dominait nos mouvements, ouvrit un feu d'enfer à l'aventure. Ce feu fut tellement destructif qu'en coupant les arbres il fit un dommage considérable parmi nos gens.

Cependant, malgré notre position nous avançâmes toujours jusqu'à 2 heures et nous étions déjà près du gros de l'armée ennemie, lorsque celui-ci, pour arrêter nos progrès, fit en plusieurs points une attaque avec de la cavalerie et mit une colonne d'infanterie en mouvement. Cette attaque de cavalerie produisit un effet d'autant plus fort que les soldats qui devaient nous soutenir, s'étant éparpillés dans les bois, commencèrent sur nos derrières à tirer, de telle sorte que je me trouvai entre deux feux, ce qui produisit une espèce de commotion.

Il faut que je convienne que l'attaque de l'ennemi fut brusque, et que je me trouvai moi-même dans le cas de me battre en personne ainsi que mes aides de camp et mes ordonnances. Le général Woynof eut une forte contusion et il eut ainsi que moi et le prince Mentschikof un cheval tué sous lui. Je reçus aussi un coup à la tête, ce qui ne m'empêcha pas de continuer l'action. Le prince Tscherbatof était entouré et coupé par l'ennemi, l'escadron de Pawlograd employé par moi le délivra. Ce qui paraîtra le plus étonnant, c'est que pendant cette journée mémorable l'ennemi eut l'avantage

avec sa cavalerie, et que c'est avec la nôtre que je suis parvenu à rétablir l'affaire et qu'au surplus tout ceci se passait dans le bois. L'ennemi fit quelques prisonniers parmi ceux qui étaient éparpillés aussi bien que nous de notre côté, mais nous n'avons point été renversés ni poursuivis comme différentes relations le prétendent, et si notre perte se montait à 2.000 hommes, celle de l'ennemi fut bien plus considérable; ce qui prouve encore que l'attaque avait du succès c'est que tous les généraux et officiers distingués ont été tués et blessés, et, d'après l'aveu des prisonniers, les deux corps employés au commencement de cette affaire ont été complètement détruits. Le maréchal duc de Reggio, le général Legrand, le général Zayonchek et le général Dombrowski furent blessés ainsi que le général Kniaschewitsch.

Conclusion de l'affaire de la Bérézina. — J'ignore sous quel point de vue je dois considérer les affaires du 14/26 et du 15/27; mais afin de me mettre en règle vis-à-vis de moi-même et de pouvoir donner idée exacte à celui qui voudrait lire ce mémoire, il faut que je hasarde de développer le plan du souverain et les calculs du général en chef.

Quelque temps avant ces deux affaires, j'eus l'honneur de parler au général en chef. Je le trouvai pénétré de la sagesse du plan d'opérations, et persuadé que la réussite ne dépendait uniquement que de l'exactitude qu'observeraient tous ceux qui devaient y coopérer. Il ne s'agissait donc que d'arrêter les opérations pour s'emparer du pont de Borisov où la réunion devait indubitablement se faire. J'ai parfaitement conçu qu'une fois cette réunion effectuée notre armée aurait été suffisante pour porter le coup décisif à celle de Napoléon. L'amiral plein d'énergie accourut pour occuper le pont de Borisov ; que l'on juge de sa surprise, lorsqu'à son arrivée il n'y trouva ni le corps du général comte Wittgenstein qui pouvait alors être occupé par d'autres objets conséquents, ni le général Hertel qui, une fois débarrassé du général Dombrowski, ne pouvait plus rencontrer d'obstacles qui pussent le dégager des ordres qu'il avait reçus.

Toutes les forces de l'amiral se bornaient à quinze mille hommes d'infanterie et à huit ou neuf mille hommes de cavalerie, et c'est avec cette faible masse qu'il fut réduit à disputer le passage. Si on avait connu avec certitude le point que l'armée ennemie choisirait pour effectuer son passage, l'amiral aurait pu employer toutes ses troupes, et se fortifier dans l'idée de sacrifier tout pour lui vendre cher le bonheur de se frayer un passage, mais il fallait avoir l'œil

partout et sur tous les points et par conséquent tâcher de former divers détachements. Il se trouvait dans cette position critique lorsque la lettre du comte Wittgenstein et celle du prince Kutusof arrivèrent. Jusqu'à cette époque le général en chef Tchitchagof n'avait eu aucune communication avec le général Wittgenstein soit avec la grande armée, il lui était impossible de juger des mouvements de l'ennemi, car ils étaient cachés par l'ennemi même. Comment donc pouvait-il concevoir quelle direction son armée prenait. Il ne resta donc à l'amiral d'autre chose à faire que de s'en rapporter à ceux qui pouvaient les lui indiquer. Du moment que l'amiral eut fait son mouvement à droite, que me restait-il à faire ? Persuadé comme je l'étais que l'ennemi établirait le pont devant le point que j'occupais, j'aurais agi avec inconséquence et comme un officier peu au fait de son métier si, pour une gloriole, j'avais entrepris de disputer sérieusement ce que je ne pouvais soutenir au risque de détruire tous les régiments que j'avais sous mes ordres ; il fallait donc me résoudre au parti qui me convenait et ménager mon monde pour disputer le chemin de Borisov jusqu'à l'arrivée de l'amiral et j'eus la satisfaction de réussir.

Lorsque l'amiral vint me voir, je le trouvai très affecté de ce que le plan de Sa Majesté n'avait pu être effectué ; il vit l'impossibilité de la réussite avec le peu de forces dont il pouvait disposer, et que l'attaque qu'il avait commandée, ne pouvait réussir à arrêter l'armée ennemie, même en supposant que le comte Wittgenstein fit en même temps un effort pour l'attaquer. C'est pour cela que je proposai à l'amiral de les faire attaquer et d'amuser l'ennemi jusqu'à 2 heures et, après ce temps, de faire une attaque en colonne avec les réserves. Si la chose réussissait, nous devions avoir un avantage réel, dans le cas contraire, nous n'avions rien à risquer, car nous n'aurions eu qu'à combattre tout au plus pendant l'espace de deux heures, vu que le jour était trop court et que le bois nous aurait aidés à faire un mouvement rétrograde.

Le projet me sourit d'autant plus que j'étais persuadé que le comte Wittgenstein ferait de son côté un mouvement qui faciliterait cette opération, ce qu'en effet il a fini par faire. L'amiral eut la bonté d'approuver ce plan et d'ajouter que je fisse encore un petit détachement pour observer en même temps le chemin de Zembin, afin que nous puissions avoir des nouvelles sur les troupes ennemies qui prenaient ce chemin.

Tout ceci fait mieux voir que l'amiral à cette époque vit l'impossibilité d'arrêter l'armée française, comme on supposait au fond de la Russie qu'il pouvait le faire, mais il voulait lui imprimer une

certaine sensation qui pouvait lui devenir funeste et par la suite la forcer à une dislocation générale. C'est à quoi nous avons parfaitement réussi.

Je suis encore obligé d'ajouter que le plan d'opérations a été si sagement conçu que, malgré toutes les fautes qu'on a faites, l'armée française, une fois renversée de l'autre côté de la Bérézina se croyait déjà perdue ayant encore sous les armes 95.000 hommes, éloignée de trois ou quatre marches de notre grande armée. Qu'est-ce qui en résulte et que prononcera un militaire sans partialité ? Que tout ceci était l'effet de la stricte exactitude que l'amiral avait mise à remplir les ordres de son souverain et du dévouement des troupes qui se sont trouvées sous son commandement. En dépit de personnes peu instruites, il est avéré que le passage de la Bérézina ne s'effacera jamais de la mémoire de l'armée française et que, tandis que nos troupes peuvent s'en faire gloire, il ne sera pour l'armée ennemie qu'un triste souvenir de la perte de tant d'officiers distingués et de ce deuil dont toutes les familles se sont couvertes après le passage de ce fleuve. Il sera encore une leçon de plus pour tous les militaires, en ce qu'il prouve que ce n'est pas la seule bravoure des troupes, le courage reconnu des officiers, les talents militaires des généraux et des maréchaux qui peuvent soutenir dans le changement de la fortune, mais que c'est le moral de l'armée qui entretient la discipline, non par ostentation pour peser sur l'individu, mais par un principe d'honneur qui élève l'âme au-dessus de l'adversité, qui nous rapproche, nous lie pour combattre, pour conserver l'honneur du souverain, de la nation, de l'armée et non pas des particuliers.

Poursuite de l'ennemi jusqu'à Vilna et hors de la frontière. — Pendant que l'affaire de Bérézina continuait, l'amiral donna l'ordre au comte Orurk de ramasser tous les petits détachements éparpillés à sa droite et de se rendre avec eux à l'endroit où il se trouvait lui-même. En vertu de ces prescriptions, je me portai sur Brilova où nous passâmes la nuit; l'armée nous suivit et l'amiral Tchitchagof s'y trouva avec son quartier général. C'est à Brilova que le général en chef m'ordonna de bouche de poursuivre l'ennemi avec la plus grande vigueur afin de le fatiguer et de le détruire ; c'est encore là qu'il eut la bonté de rafraîchir mes forces par plusieurs régiments dont j'avais besoin pour une expédition de cette conséquence. La bonté de l'amiral s'étendit au delà de ces demandes en me donnant le général Orurk si connu par sa bravoure et son infatigable activité. Cet officier général n'a cessé pendant toute cette

poursuite de me donner les plus fortes preuves de son dévoûment pour le service.

En conséquence des ordres de l'amiral, je me mis le lendemain en marche et, quoique je trouvai le pont de Zembin détruit, la difficulté du passage ne m'arrêta point, je poussai ma marche jusqu'au delà de Zembin, et j'aurais poussé plus loin encore si je n'avais été gêné par les troupes du général Platof qui se mit sur cette direction.

Le second et le troisième jour, je me trouvai contrarié et je ne pus réussir à avoir les coudées franches ; le seul avantage que je pus tirer fût que le second jour ma cavalerie eut le bonheur de donner sur la cavalerie ennemie, et qu'elle prit plusieurs étendards parmi lesquels se trouvait celui des cuirassiers qui portait l'inscription Austerlitz, Preussisch Eylau, Wagram. J'eus l'honneur de l'envoyer à l'amiral par le prince Mentschikof, aide de camp de Sa Majesté impériale, en lui recommandant de faire savoir à l'amiral que je serais hors d'état d'accomplir son vœu, si j'étais gêné dans mes entreprises.

L'ennemi nous arrêta à Pléchtchénitsouï avec sa cavalerie et quelques canons. Le comte Orurk fit une attaque avec quelques escadrons de Pawlograd et culbuta l'ennemi ; le froid devint plus vif et quoique on prît plusieurs canons et qu'on fît nombre de prisonniers, la poursuite n'alla que lentement ; c'est à cette époque que je me vis forcé de faire mon rapport au général en chef, pour l'engager d'obvier à cet inconvénient. J'envoyai avec ce rapport le major Chropovizky, officier aussi distingué que zélé et actif.

L'amiral arriva en personne en avant de Molodetschno, où l'ennemi nous avait arrêtés, et je reçus l'ordre de rester seul à l'avant-garde et de poursuivre l'ennemi.

J'espère que ne m'étant permis depuis cette époque que quelques heures de repos, l'ennemi en eut bien moins encore, poursuivi, harassé, accablé de fatigue et d'insomnie, il perdit continuellement du nombre de ses forces qui restaient sur le chemin.

Au premier instant de ma poursuite, je tâchais de réunir ces malheureux pour les envoyer au quartier général, mais à mesure que j'avançais, je considérai leur détresse, leur nombre devint toujours plus considérable, et dès lors je ne me donnai pas même la peine d'en faire mes prisonniers, pour ne pas détacher les hommes et affaiblir mes forces.

Je ne m'arrêtai plus jusqu'à Smorgoni, prenant constamment des canons, des fourgons et des charriots de bagages. Ce ne fut que près de cette ville qu'on me disputa le chemin, en m'opposant beau-

coup de canons et d'infanterie. Pour ne pas perdre de temps, je le brusquai par une attaque de cavalerie que le comte Orurk conduisit très bien, mais, malgré la résistance qu'on m'opposa, on finit par le forcer. Nous prîmes huit canons, et mille huit cents hommes avec leurs armes. A Smorgoni, j'appris que l'Empereur Napoléon avait pris le parti de quitter l'armée et s'était retiré, escorté par quelque cavalerie sous les ordres du colonel Slokovski ; j'appris encore que la division du général Loison qui était encore complète, s'était fraîchement rendue de Vilna pour couvrir la retraite des Français fatigués, affaiblis. Cette nouvelle m'embarrassa beaucoup et, croyant qu'il me serait difficile de déloger l'ennemi et même de continuer la poursuite avec la même vigueur, j'instruisis l'amiral de la position difficile dans laquelle je me trouvais ; je fis en même temps des recherches pour trouver un chemin de côté afin de pouvoir couper et attaquer l'ennemi en flanc.

Comme le chemin jusqu'à Smorgoni était boisé et que le froid avait gelé tous les marais, je parvins à faire passer des deux côtés les troupes légères en arrière de l'ennemi, les généraux Meschtscherinof, Kornilov, Umanetz, les colonels, prince Schewachof, Poltorazki, Krasowsky et principalement le comte Orurk ainsi que les troupes, m'ont parfaitement secondé. Le détachement ennemi fut en même temps attaqué et devant et sur ses derrières et étourdi au point qu'il fut complètement détruit. Après cela, nous poussâmes jusqu'aux hauteurs de Smorgoni, sur lesquelles se trouvait une batterie qui se montait à douze canons de gros calibre attelés et mèches allumées ; les artilleurs se voyant ainsi entourés, demandèrent où était leur arrière-garde et, pendant ce temps, nos troupes entrèrent dans la ville, qui fut surprise de les voir. Je rencontrai M. le marquis de Castries, aide de camp du maréchal prince d'Eckmühl.

Enfin après des marches rapides qui n'étaient arrêtées ni par le froid, ni par le manque de vivres et de fourrages, nos troupes entrèrent presque sur le dos de l'ennemi dans le faubourg de Vilna. Le général Laskin que j'avais envoyé avec un détachement par le chemin de côté de Saternika (?), arriva en même temps ainsi que le général Seslavin. Le combat devint opiniâtre, l'ennemi fut poussé si rapidement par les nôtres et nos canons firent un effet si étonnant, que, non seulement le chemin pour entrer à Ostro Brama fut barré par les équipages, canons et chevaux, mais que le nombre des morts s'accrut au point que je fus obligé de mettre trois jours à faire déblayer le chemin et le rendre praticable pour faire entrer le général en chef dans cette ville. Le même jour, je trouvai l'occasion de faire connaître à la ville la situation de l'ennemi et de lui

annoncer que les troupes de Sa Majesté impériale le poursuivaient et que par conséquent la ville prît garde d'être pillée et ruinée ; craignant que le désespoir de l'armée ennemie ne lui fît faire quelques efforts et que la ville n'en souffrît, je retirai les troupes des faubourgs et le comte Orurk les plaça en observation.

La nuit, un des habitants vint me voir, désirant savoir si cette attaque avait été effectuée par toute notre armée ou par des corps de partisans. Sur mon assurance que c'était par l'armée, il alla porter cette nouvelle en ville. Je lui conseillai de donner l'avis aux habitants de faire barricader leurs maisons et de tenir l'ennemi en respect.

Le lendemain au point du jour, je me rappprochai avec mes troupes près d'Ostro-Brama ; l'affaire s'engagea et j'eus trois cents hommes tués et blessés ; les troupes ennemies se trouvaient encore dans la ville, lorsqu'à 10 heures, on découvrit un endroit où la palissade endommagée facilitait l'entrée. Cette découverte une fois faite, je fis marcher une partie de mon infanterie et lui donnai pour guide M. Malinowsky, officier de l'état-major, avec l'ordre d'entrer et de ne pas pousser de manière à engager une affaire, mais simplement de se faire voir ; aussitôt que l'ennemi l'aperçut, il n'eut rien de plus pressé que de se retirer à la hâte, et à mesure qu'il sortait, j'avançai et j'occupai la ville. C'est ainsi que la prise de Vilna a été effectuée et elle ne pouvait pas ne pas être prise autrement, quoique le général Tettenborn ait prétendu avoir pris cette ville avec deux cents cosaques et deux escadrons de hussards. S'il est permis à quelqu'un de s'approprier l'honneur de cette conquête, c'est à moi d'abord, parce que je poursuivis l'ennemi et que je n'ai cessé de le harrasser, et secondement parce que j'avais les forces nécessaires pour lui en imposer. Cependant, je n'ai jamais eu la hardiesse de dire, que j'avais pris la ville, mais que c'est moi qui l'ai occupée. La relation que j'ai envoyée à l'amiral, éclaircira mieux ce fait. Il est sûr, que si je ne me donne pas le mérite d'avoir pris la ville, je puis au moins prétendre à l'honneur de l'avoir conservée, car j'ai plus eu d'embarras à sauver tous les magasins, tous les comestibles et toutes les munitions de différents genres, et même la ville qui était inondée par tant de monde, qu'à la prendre elle-même, car l'ennemi a eu la bonté de vouloir l'évacuer. J'ai été obligé de rester trois jours de suite sous les armes et de défendre les propriétés des habitants ainsi que les magasins, je suis parvenu à découvrir la caisse et les papiers secrets et je les ai rendus, d'après les ordres de l'amiral, au général en chef prince Kutusof avec le registre exact de l'argent qui se trouvait à la disposition du gou-

vernement, ainsi que des barils remplis d'argent qui appartenaient à l'ennemi. En supposant que je renonçasse à l'honneur d'avoir fait un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels plusieurs généraux distingués, nombre de canons, un butin considérable, même l'occupation de Vilna, je crois cependant pouvoir espérer que personne ne me refusera l'honneur d'avoir surmonté tous les obstacles que le climat, et l'entière impossibilité de se procurer des vivres m'ont opposés ; obstacles qui ont servi d'excuse principale à l'armée ennemie.

Ma plume n'a pas les forces suffisantes pour peindre dans son vrai jour, le tableau désastreux de l'humanité souffrante, qui, depuis le passage de la Bérézina jusqu'à Vilna, s'est présenté à ma vue. Le souvenir m'en est beaucoup trop douloureux, pour que je puisse le retracer froidement sur la page. J'abandonne cette tâche à une plume accoutumée à écrire dans toute sa force, l'image du malheur et du désespoir, et je me borne uniquement à ajouter, qu'après avoir défendu les droits de mon souverain, je ne pouvais pas refuser ma pitié à des malheureux que, depuis cet instant, je ne considérais plus comme ennemis, mais comme des victimes sacrifiées à une ambition outrageante.

Enfin, après la prise de Vilna, l'ennemi fut délogé et, dans l'espace de quatre jours, entièrement chassé au delà de nos frontières. C'est ainsi que nos troupes, couvertes de gloire, ont su défendre les droits sacrés de leur religion et de leur souverain; et pénétrés de la gloire de l'Eternel, nous chantâmes ici *Te Deum* en témoignage de notre reconnaissance.

Conclusion. — Le résultat de cette campagne fournit en général des faits bien intéressants à l'histoire de ce siècle. D'un côté, on voit un militaire heureux, élevé à la dignité de souverain, se reposant aveuglément sur son bonheur, usant de toutes ses forces, pour envahir et subjuguer les pays les plus éloignés et, s'endormant sur les conséquences, ne faire aucune attention à sa ligne d'opérations et aux règles de la prudence qui nécessitent des règles calmes et sages.

D'un autre côté on voit paraître, dans tout son lustre, un prince magnanime, bienfaisant et juste, animé par les plus rares sentiments et ne consultant que des moyens établis sur la plus profonde sagesse, pour détourner le coup fatal, que le plus grand ennemi de ses peuples se préparaît à porter à son empire.

Cette sagesse a fait concevoir à notre auguste souverain un plan, qui a été couronné par le plus brillant succès.

Il voulut qu'on fît la guerre en Fabius, pour sauver la patrie et elle fut sauvée.

L'histoire militaire, pourra en tirer plusieurs conséquences ; la plus intéressante, pour former un principe réel, est d'examiner non seulement les fautes en grand, de celui qui, après avoir subjugué presque toute l'Europe, a prétendu soumettre à son pouvoir l'empire de Russie, mais encore de détailler les causes de la destruction de la plus belle armée et de la plus aguerrie qui se trouvait alors en Europe. Le résultat de cette conséquence prouvera clairement que la ruine de l'armée ennemie ne provenait ni du froid ni de la famine, mais prenait sa source dans la démoralisation de son chef, qui ne se répandit que trop sur le reste.

Du moment que la complaisance politique avait autorisé les rapines et les injustices, l'intérêt personnel servit de base et devint le principal moteur de chaque individu et étouffait toute espèce de discipline. L'empereur Napoléon s'en aperçut mais trop tard, quelques actes de justice ne pouvaient point y remédier. Dès lors l'armée la plus respectable, sous le rapport de la gloire et de l'éclat militaire, se démoralisa au point qu'elle ne connut plus de frein, elle pouvait braver les dangers, car la bravoure lui était propre, mais elle ne pouvait tenir contre des privations auxquelles elle n'était point accoutumée ; enfin elle commença à se disputer les moyens de subsistance, et comme la justice et l'ordre avaient totalement disparu, le fort l'emporta sur le faible ; il arriva donc que chacun, pour fournir à son nécessaire, abandonna les rangs et par conséquent personne ne se trouva plus à sa place dans le malheur.

Après la prise de Smorgoni, les Français me demandèrent où se trouvait leur avant-garde et moi à mon tour, je leur demandai où leurs généraux étaient restés. La seule division Loison, fraîchement arrivée de Smorgoni, avec nombre de canons et la position avantageuse qu'elle avait, aurait suffi non seulement pour m'arrêter, mais encore pour arrêter toute notre armée et donner le temps à ceux qui la précédaient, de se rendre à Vilna et de s'y remettre en gagnant quelques jours sur nous.

Ce triste exemple suffit, pour prouver à chacun, que les troupes doivent être conduites par des principes d'honneur et que dans tous les cas il est essentiel d'empêcher qu'elles n'abusent de leur force. Lorsque le gouvernement fournit le nécessaire aisé à ses troupes, il doit, de même, avoir un œil strict à ce qu'elles soient toujours en ordre.

En un mot, le manque du nécessaire désorganise l'ordre civil, mais lorsqu'une armée le reçoit des bontés de son souverain, tout abus

des troupes doit être sévèrement réprimé et il n'existe aucun cas qui puisse autoriser des licences volontaires, même dans les pays ennemis. Les avantages doivent de même devenir la récompense du souverain, pour le zèle du service et non pas se trouver à la disposition d'un individu, car en général, le soldat bien conduit, bien nourri, bien habillé est brave ; riche, il devient négligent et finit par être féroce.

II. — Journal de Sacken

Par suite des ordres que le maréchal prince Kutusof avait donnés à l'amiral Tchitchagof de marcher avec la plus grande partie de son armée par Slonim et Minsk à Borisov pour y attaquer de front l'armée française qui se retirait de Moscou et était poursuivie par la grande armée russe, M. l'amiral Tchitchagof détacha le 11/23 du mois d'octobre, la veille du jour où il commença son mouvement, le lieutenant général baron Sacken avec un corps de treize mille hommes pour observer le prince de Schwarzenberg que l'entrée de nos troupes dans le duché de Varsovie avait forcé de se retirer dans les environs de Miedzyrzyc où il réunit à lui un renfort de six mille Autrichiens, ce qui porta son armée à trente mille hommes effectifs. Le corps franco-saxon sous les ordres du général Reynier recevait en même temps la division d'infanterie française commandée par le général Durutte. Les instructions données au général Sacken par l'amiral Tchitchagof lui imposaient l'obligation de couvrir la Volhynie et de protéger la marche des convois qui, de Dubno par Mozouir, devaient servir à la subsistance de l'armée qui marchait vers Slonim. Le lendemain de la formation de ce corps, on s'occupa de la formation de son état-major.

Le 13/25 seulement, le général Sacken parvint à la réunion en avant de Terespol dans le duché où il le fit immédiatement cantonner dans l'ordre suivant : une avant-garde composée des régiments de dragons de Smolensk sous les ordres du général major Gambo et des quatre régiments de cosaques d'Ural fut placée à Terebunje sur la rive droite du Bug à l'embouchure de la Lesna ; cette avant-garde poussait ses avant-postes à Niémirof en envoyant des partis sur la rive gauche du Bug, pour observer les mouvements des ennemis de plus près. L'aile droite était formée par la 10e division d'infanterie sous les ordres du général major comte Lieven, la gauche sous les ordres du général major Bulatof était formée par les divisions d'infanterie 16 et 22. L'arrière-garde commandée par le général major Lissanevitsch était composée du régiment de hulans

Tchourgoujenski et d'un régiment de Kalmouks qui n'avait pas encore joint le corps. La droite appuyait à Lebiedzow, la gauche à Koden ; l'avant-garde de l'amiral ayant évacué les postes qu'elle occupait en avant de Biala, il les fit aussitôt réoccuper par quelques troupes légères et porta le général Bulatof à Zalesie, ce qui contribua à masquer le mouvement de l'amiral, bien que les ennemis eussent profité de l'intervalle pour se rapprocher de Biala.

16/28 décembre. Le 16/28, on remarqua beaucoup de mouvement dans l'armée ennemie sans pourtant pouvoir en tirer aucune connaissance de leurs projets ; quelques-uns de leurs hussards se montraient sur la rive gauche du Bug à la hauteur de Droghitschin ; leurs démonstrations sur Biala étaient plus considérables.

18/30 décembre. Le 18/30 on apprit que les ennemis continuaient à passer à Droghitschin, le général Sacken rapprocha le général Bulatof de Brest pour être à même de se porter avec plus de rapidité sur la rive gauche du Bug, si cela était nécessaire, étant obligé de passer la rivière à cette ville et n'ayant pas de pontons. Le même jour le corps du général Sacken fut renforcé de celui du lieutenant général Essen que l'amiral venait de détacher à cet effet, ce qui mettait le général Sacken à même de changer totalement le plan de ses opérations.

19/31 décembre. On fut informé que les ennemis avaient jeté deux ponts sur le Bug un à Droghitschin, l'autre à Siématitsche, et on vit, à n'en pouvoir douter, que la tête de colonne ennemie dirigée sur Biala n'avait eu pour objet que de masquer le mouvement du prince de Schwarzenberg et ses projets furent dévoilés.

Il était évident que s'il avait eu des vues sur la Volhynie, il aurait attaqué le corps du général Sacken à Brest et n'aurait pas eu besoin de passer le Bug à Siematitsché et à Drogitschen, la supériorité de ses forces le mettait à même d'agir offensivement directement. Les Autrichiens réunis aux Français et Saxons sous les ordres du général Reynier formaient un total de 55.000 hommes. Leur but était évidemment donc d'aller au-devant de la Grande Armée française qui était forcée par ses revers et, s'il restait encore un doute au général Sacken, c'était celui de savoir si les ennemis prendraient la direction de Grodno et Vilna, ce qui paraissait alors probable, vu le bruit qui courait généralement que le général Steingel avait débarqué à Riga, menaçait la Lithuanie, ou s'il suivait l'amiral pour inquiéter ses derrières, ce qui l'eût empêché d'exécuter un plan d'où dépendaient les résultats décisifs de toute la campagne. C'était en suivant pas à pas les ennemis, en attaquant leur arrière-garde et leurs corps séparés, s'ils divisaient leurs forces, en faisant front, et

se retirant devant leurs forces réunies s'ils marchaient devant le général Sacken et en donnant par ce moyen à l'amiral le temps de gagner plusieurs marches qu'on pouvait atteindre ce but; et c'est en suivant constamment ce plan, en s'exposant à avoir à combattre contre des troupes du double plus fortes que les siennes, en pensant même qu'un échec, dont le résultat aurait été la liberté d'agir donnée à l'amiral, échec, dont la sagesse des mouvements du général Sacken l'a préservé, qu'il est parvenu, en suivant ce plan avec persévérance, à faire éprouver à l'ennemi plus de pertes qu'il n'en a essuyées lui-même et à leur faire abandonner un projet duquel, de leur propre aveu, ils faisaient dépendre le résultat de la campagne.

Le 19/31 tout le corps marcha dans la direction de Bouisoko Litovsk qui fut occupé par les ordres du général major Melissino. Le corps du général Essen occupa Euniki sur la Lesna. La 10e division y fut également postée, les 16e et 22e occupèrent Terebunje, on y construisit un pont de bateaux et le corps y passa la Lesna. On apprit le même jour que les ennemis avaient achevé leur passage sur la Lesna.

La position que venait d'occuper le corps du général Sacken le mettait à même d'observer les mouvements ultérieurs des ennemis et de s'assurer de la direction qu'ils prendraient, soit qu'ils voulussent passer la Narew à Pleski, à Narew ou à Roudnïa qui sont les seuls points où il y ait des ponts, soit qu'ils se dirigeassent sur Proujanouï par Chérechev. On profita de ce jour de repos pour donner une nouvelle organisation à ce corps d'armée. Le régiment de Bialystock fort de trois bataillons forma la garnison de Brest Litovski, deux régiments de cosaques ukraniens sous les ordres du colonel comte de Witt eurent ordre de faire des excursions dans le duché. Le wagenburg fut établi à Prilouki sur le Bug au-dessus de Brest et à même de s'approvisionner sur la rive gauche, un bataillon du régiment de Crimée en forma la garde. L'avant-garde du corps fut composée du régiment de hussards de Lubno, du régiment de dragons Wladimir, de deux régiments de cosaques et d'un bataillon de chasseurs avec deux pièces d'artillerie sous les ordres du général Mellissino. Le lieutenant général Essen commanda l'aile droite formée par son corps; l'aile gauche formée de deux divisions d'infanterie fut confiée au général major Bulatof. Le régiment de dragons Smolensk et 1er régiment de cosaques formèrent l'arrière-garde sous les ordres du général Gamper. La 10e division d'infanterie avec le régiment de dragons de Perejaslawl, la réserve, sous ceux du général major comte Lieven.

23/4 décembre. On ne marcha en avant avec tout le corps que

le 23 ; l'avant-garde fut postée à quelques verstes en avant de Visoko Litovsk vers Siematitsché, la droite occupa Visoko, la gauche vers Voltschin, la réserve et le quartier général à Kusicze. Le général Essen qui dirigeait les mouvements de l'avant-garde eut ordre de faire reconnaître Klechtchéli et Siematitsché et le général Bulatof, de qui dépendaient les mouvements de l'arrière garde, Niémirof et Mielnik sur le Bug. Une patrouille de trente hussards ennemis ayant poussé près de Visoko fut rencontrée et culbutée par vingt cosaques qui en prirent dix et en tuèrent quelques-uns.

Dans la nuit du 23 au 24/5, les ordres furent donnés pour marcher avec tout le corps sur Siematitsché. La droite devait avec la réserve atteindre ce point par la grande route et la gauche avec l'arrière-garde en descendant le long du Bug. Le but de ce mouvement était de profiter du moment où l'on supposait que les Autrichiens les Français et les Saxons n'avaient pas encore passé avec la totalité de leurs forces pour donner plus d'ensemble à cette opération et donner le change à l'ennemi.

Il fut ordonné au comte de Witt de se porter avec rapidité le long de la rive gauche du Bug et d'attaquer les ennemis sur leurs derrières.

24/5 décembre. L'avant-garde s'ébranlait, lorsqu'une nouvelle rencontre des hussards ennemis nous procura quelques prisonniers qui assurèrent unanimement que l'armée ennemie se dirigeait sur Bielsk et Orla, et que la reconnaissance poussée sur Visoko n'avait été destinée qu'à couvrir leur mouvement. La direction du corps fut changée. L'arrière-garde seulement continua à longer le Bug. Le général Essen détacha l'avant-garde sur les traces de l'ennemi et, de ce jour, on ramassa quantité de traîneurs.

25/6 décembre. Le corps marcha en avant et fut porté avec la droite et le quartier général à Klechtchéli, la gauche à Tschéremka et la réserve à Dasze. Les ennemis se dirigèrent sur Narev et atteignirent Rudnia sans entrer dans la forêt de Bielovej. Une autre colonne ennemie suivie par le général Gamper prit le chemin de Bielsk à Pleski et ne passa pas la Narew sur ce point, tandis que sur tous les autres ils avaient passé cette rivière et couraient à marches forcées joindre l'arrière-garde de l'amiral.

26/7 décembre. Le 27, on suivit la même direction, la droite atteignit Sta. Kornin, la gauche Orla, et la réserve Dubicze Cerkiewne. L'éloignement des Autrichiens et la rapidité de leur marche laissaient peu d'espoir de les atteindre. Le corps de Reynier avait également passé la Narew; hors ce corps demeuré à Pleski qui semblait destiné à défendre ce passage, ce qui obligea le général Gamber

qui n'avait qu'un simple détachement de cavalerie à s'arrêter à Bielsk.

27/8 décembre. Le lendemain on continua à poursuivre l'ennemi, l'aile droite fut portée à Nowosady, la gauche à Kuraszewo, la réserve et le quartier général à Dobinoui. L'avant-garde reconnut la Narew et atteignit dans la ville de ce nom un détachement de cavalerie ; deux escadrons de hussards de Lubno l'attaquèrent incontinent et, après un combat assez vif, l'obligèrent à la retraite laissant un major et des soldats tués et 68 prisonniers.

Le général Sacken, ne voulant pourtant pas s'engager dans la plaine de Bielovej tant que la rive gauche de la Narew ne serait pas totalement évacuée par les ennemis, donna ordre au général Bulatof de se porter à Pleski et d'enlever de vive force la tête de pont que l'ennemi y conservait. Durant ces mouvements, le comte de Witt, en suite des ordres qui lui avaient été donnés, s'était porté le long de la rive gauche de Bug vis-à-vis Drogitschin où il détruisit quelques magasins abandonnés par les ennemis, il mandait que le pays entre le Bug et la Vistule était demeuré sans défense jusqu'à la hauteur de Siedlec, mais que le général polonais Kozinski faisait des démonstrations sur Parczow et semblait menacer Brest, ce qui engagea le général Sacken à porter le wagenburg de Prilouki à Kobrin.

29/10 décembre. Et lui de sa personne continua son mouvement et vint bivouaquer avec l'aile droite et la réserve à Bielovej ; son avant-garde avait franchi le passage de Roudnïa et enleva aux environs entre ce défilé et Svislotsch 300 prisonniers, un major saxon et quinze chariots chargés de vivres. On eut beaucoup à se louer de ce mouvement. Le général Reynier qui marchait aussi lentement que possible pour donner le temps au prince de Schwarzenberg, voyant l'avant-garde russe enfoncée dans les bois qui sont sur la rive droite de la Narew depuis Roudnïa jusquà Rudniki et avait même pénétré jusqu'aux environs de Svislotsch, fit un mouvement à sa gauche et détacha de Berniki une forte colonne d'infanterie vers Roudnïa, dont il était moins éloigné que le général Melissino qui se serait trouvé ayant de front tout le corps franco-saxon, tandis que le seul point de retraite qu'il eût lui était enlevé. Mais par un hasard dont la guerre offre si souvent des exemples, une des colonnes ennemies n'osa pénétrer dans les bois de Roudnïa, appréhendant d'y être enfermée par les colonnes qui venaient de Bielovej ; cet incident évita au général Melissino le danger d'une position fort critique ; il le mit à même de regagner Roudnïa sans autre perte que celle de neuf cosaques qui furent coupés.

30/12 décembre. Le détachement que le général Sacken avait été forcé de faire, ne lui permettait pas de poursuivre les ennemis avec la même activité, cependant il se porta le 30 à Roudnïa, fit attaquer les avant-postes ennemis qui furent relancés jusque vers Berniki, on leur tua quelques hommes et on leur fit quelques prisonniers. Le général Bulatof ayant obligé les ennemis à quitter Pleski et lui ayant fait 300 prisonniers revint à Bielovej, de sorte qu'il n'était plus séparé du corps que d'une marche.

Le jour suivant, le corps marcha à Berniki et on fit reconnaître Svislotsch pour savoir si l'ennemi prenait cette direction et, dans ce cas, y faire marcher le général Bulatof, mais s'étant assuré qu'il avait pris poste entre Hornostajewicz et Lapenitzsa, direction qui avait été suivie par les Autrichiens et ne laissait aucun doute que leur projet était de marcher sur Slonim, il fut ordonné au général Essen de détacher le régiment de dragons Serpuchov pour occuper Porozov. Le ruisseau qui coule auprès de cette ville sépara les deux avant-gardes durant la nuit. Le général Bulatof eut ordre de rejoindre le corps en une marche par Berniki. A la pointe du jour un combat s'engagea entre les avant-postes, l'ennemi mit le feu au pont de Porozov qui fut éteint par nos troupes. Le général Essen se porta à Hornotajewicz et y arriva avec le général Melissino qui, d'après la disposition générale, devait tourner cette ville et prendre l'ennemi à revers, ce qui, n'ayant pas eu lieu, empêcha de pousser la cavalerie saxonne avec vigueur; elle était formée en échiquier dans le fond de la vallée. Notre avant-garde ayant débouché à gauche, le général Sacken fit occuper les hauteurs à sa droite par une partie de son infanterie, et porta le général Melissino en avant de l'extrémité de l'aile gauche des ennemis ; ceux-ci détachèrent une colonne d'infanterie pour s'emparer de ce poste. Le combat devenant fort opiniâtre, le général Sacken ne voulant pas montrer ses forces et pourtant se maintenir dans cette position pour attaquer les ennemis par leur gauche et leur couper le chemin de Slonim il détacha le seul régiment d'infanterie d'Olonez pour soutenir les chasseurs qui se battaient à la baïonnette ; nos armes reprirent le dessus et l'ennemi fut bientôt obligé à sortir du bois. Nos troupes déployèrent dans cette circonstance la plus grande bravoure et résistèrent avec succès durant des heures à des forces supérieures de plus du double.

Cette journée coûta un millier d'hommes à l'ennemi, sa cavalerie eut beaucoup à souffrir de notre artillerie. L'importance que les deux partis avaient mise à conserver ce bois éclaircit les projets du lendemain ; les Russes comptaient déborder le flanc gauche des

ennemis et les attaquer sur ce point. Le général Bulatof devait selon toutes les probabilités arriver vers les 2 heures après midi, mais ce qu'on ne prévoyait pas, il s'égara et n'arriva que le soir ; ce contre-temps empêcha cette journée d'être décisive et la ligne ennemie ne put être débordée.

Le désavantage de cette position pour les ennemis dont on pourra juger d'après le plan, et la connaissance qu'ils avaient du mouvement rétrograde de l'armée autrichienne de Nesvij qui venait les rejoindre, furent sans doute les causes qui déterminèrent le général Reynier à la retraite. Les dispositions du général Sacken pour l'attaque du lendemain étaient les suivantes. Le général Bulatof devait former la droite ; il devait s'appuyer au bois que les ennemis avaient été contraints d'abandonner la veille ; le général Essen la gauche, la réserve en seconde ligne de la gauche, et l'avant-garde par un mouvement de flanc, au moment où l'action s'engagerait, devait tâcher de contenir l'extrémité de la droite des ennemis ; deux bataillons avaient été envoyés sur la rive gauche du ruisseau pour attirer l'attention des ennemis sur ce point et couvrir Hornostajewicz. L'attaque devait commencer lorsque sur ce point on en donnerait le signal, mais l'ennemi s'étant retiré pendant la nuit, les troupes se formèrent en colonne dans le même ordre que les jours précédents. L'avant-garde du général Melissino, ensuite le corps du lieutenant général Essen, la colonne du général Bulatof et la réserve formant l'arrière-garde se portèrent jusqu'à Izabélin. On ramassa une centaine de traîneurs.

Le général Sacken ayant appris par des déserteurs autrichiens que le prince Schwarzenberg était revenu avec tout son corps de Slonim et s'était réuni à Medzirjetsché à son arrière-garde commandée par le général Frelich qui était parti la veille d'Izabélin et était revenu suivi du reste de l'armée prendre position derrière un bois éloigné de quatre verstes de la grande route qui mène de Lapenitsa à Izabélin, ce qui mettrait les Autrichiens en mesure de le couper par un mouvement de leur gauche, les Français occupant une forte position derrière Volkovisk.

Le général Sacken donna l'ordre suivant à Izabélin où on passa la journée du 2/14 (1). Un bataillon du 39e régiment de chasseurs entrera à 2 heures du matin sans coup férir dans la ville de Volkowisk et se portera droit au logement du général Reynier ; un second bataillon qui suivra immédiatement le premier, prendra à droite en s'approchant de la ville, un troisième prendra à gauche et un qua-

(1) Dans les pages précédentes, *lire* : octobre et novembre, *au lieu de* : décembre.

trième entrera dans la ville et se réunira au premier. Les troupes s'avanceront en silence, pénétreront en ville, passeront à droite et à gauche, et se porteront sur les hauteurs qui la dominent et sont occupées par les bivouacs ennemis où ils se réuniront. Ces détachements seront suivis par toute l'armée qui marchera dans le même ordre que la veille et s'approchera, autant que possible, de la ville. Le général Bulatof attaquera la gauche des ennemis en passant le ruisseau près de Zapole. Le général Essen et la réserve agiront suivant les circonstances et préalablement se formeront en ordre de bataille devant Volkovisk.

Les chasseurs entrèrent en ville où ils surprirent complètement les ennemis. La confusion et le désordre furent si grands que le général Reynier dont on ne savait pas au juste la maison, se sauva par la fenêtre et eut son aide de camp tué à côté de lui en fuyant à travers les rues. Le général Durutte fut blessé, ses chevaux et ses équipages furent la proie des flammes ; un régiment de Saxons formé en bataille se laissa enlever son drapeau par un détachement du régiment de Wiatka. Le général Reynier eut un cheval tué sous lui et les ennemis furent obligés d'abandonner Volkovisk ; cependant nos troupes ne purent gagner les hauteurs occupées par les bivouacs ennemis à cause du feu de leur artillerie.

Durant cette action, le général Essen déployait son corps, appuyant sa gauche à une verste de la ville et occupait les hauteurs. La réserve, un peu en arrière, formait une seconde ligne débordant la gauche du général Essen et s'approcha sur ce point de la ville. L'ordre de passer le ruisseau au général Bulatof lui était réitéré, mais ne trouvant pas de gué, il ne put exécuter un mouvement qui l'eut porté sur le flanc des ennemis et eut décidé leur défaite avant que les Autrichiens pussent arriver à leur secours. A la pointe du jour, les ennemis étaient en bataille la droite appuyée au bois qui est sur la rive gauche de la Rossa derrière Volkovisk et la gauche à un grand bois qui est sur la grande route de Zelva. L'armée russe se forma parallèlement à celle des ennemis à la portée de canon sans autre engagement que celui de tirailleurs qui se battirent tout le long de la ligne. Les ennemis dirigèrent plusieurs attaques sur Volkovisk, mais qui furent toutes repoussées et mirent le feu à coup de grenades.

Le général Sacken ayant rempli son principal objet qui était d'attirer à lui l'armée autrichienne etd'en débarrasser l'amiral Tchitchagof, des opérations duquel pouvait dépendre la fin de la guerre ne voulut pas, malgré la certitude du succès contre le général Reynier, s'engager de l'autre côté du ruisseau, préférant passer la

journée du 3/15 à attendre des nouvelles des partis qu'il avait détachés à Medzirjetsché pour assurer à tout événement sa retraite. Le général Sacken avait, en partant d'Izabélin, détaché les dragons de Smolensk, deux bataillons d'infanterie et deux pièces d'artillerie volante pour garder le pont de Blenkitna sur la Rossa, et confia à ce détachement tout le wagenburg qui fut placé à Gnesno ; les blessés furent dirigés sur ce point.

Les cosaques qui avaient été reconnaître les Autrichiens, revinrent vers les 5 heures du soir ramenant vingt-quatre prisonniers qui assuraient unanimement que le prince de Schwarzenberg avait repris le chemin de Slonim, ce qui était absolument contradictoire avec ce qu'on avait appris la veille de leur marche rétrograde pour sauver le général Reynier d'une entière destruction, ce qui avait engagé le général Sacken à suspendre son attaque contre celui-ci. Il venait de donner les ordres pour le lendemain, lorsqu'on entendit deux coups de canon entre Izabélin et Volkovisk, d'où on avait retiré les cosaques de Tschugujev, et immédiatement après, quelques hommes à cheval venant à toute bride assurent que les Autrichiens s'étaient emparés de ce dernier endroit, et qu'ils y avaient pris une partie des équipages et des blessés qui, malgré l'ordre de les transporter à Gnesno, y avaient été transportés de Volkovisk. En jetant les yeux sur la carte, on peut juger de la position où se trouvait le général Sacken, n'ayant que 18.000 hommes sous les armes, le général Reynier en front et l'avant-garde autrichienne sous les ordres du général Frelich à trois verstes derrière lui et pouvant par une très petite marche de flanc atteindre le seul pont de Blenkitna devant lui, seul point par lequel on peut passer la Rossa. La première disposition que fit le général Sacken fut de renvoyer sur la route d'Izabélin le régiment de Serpuchow qui reprit une grande partie des bagages dont quelques hussards s'étaient emparés ; d'ordonner à la réserve commandée par le général comte Lieven de marcher à Gnesno et d'attaquer les ennemis s'ils s'étaient emparés du pont de la Rossa et, pour cacher ce mouvement exécuté en présence de l'ennemi à la portée du canon, il fit réoccuper par quelques bataillons la ville de Volkovisk où il n'avait laissé que quelques tirailleurs.

A peine on eut appris que les ennemis n'avaient point occupé Blenkitna et que la réserve avait atteint ce point, qu'il fut ordonné au général Essen d'en prendre la route. Le général Bulatof couvrit ce mouvement en étendant sa ligne et forma l'arrière-garde de l'armée qu'il suivit à la chute du jour. Le pont de Petricovo était trop éloigné de l'extrémité de la gauche des Russes qui

n'avaient jamais pu imaginer que le général Reynier, que l'on croyait hors de mesure d'être soutenu par les Autrichiens, pût songer à passer la Rossa et les tourner par leur droite. Ce point ne pouvant par conséquent être négligé en agissant offensivement, devenait de la plus grande importance dans la retraite ; en suite de quoi le général Sacken envoya un détachement de dragons du régiment de Vladimir pour l'occuper, mais ils furent obligés de le céder aux ennemis qui, l'ayant passé, remontèrent la rive gauche de la Rossa par Blenkitna où ils arrivèrent au moment où la tête de la colonne du général Essen venait de l'atteindre et faisait halte pour réparer le pont qui s'était brisé sous la première pièce d'artillerie qui l'avait passé. Il est hors de doute que si les ennemis, après avoir forcé le pont de Petricovo, eussent profité de ce moment pour manœuvrer sur notre gauche, la position du général Sacken serait devenue des plus critiques, mais par une suite des mesures qu'il avait prises en occupant la position de Volkovisk, lors même que les ennemis avaient déjà passé la Rossa à Petricovo, il parvint à leur en imposer malgré la marche des Autrichiens sur ses derrières. Le général Reynier n'ayant pas profité de ce moment pour nous attaquer de front, s'étant borné à garder sa forte position avec la plus grande partie de ses forces, donna non seulement aux Russes le temps de réparer le pont qui venait de s'écrouler, mais même de parvenir à Gnesno, de s'y reposer plusieurs heures et de poursuivre leur route sur Svislotsch sans avoir éprouvé la moindre perte ; les détachements qui avaient forcé le pont de Petricovo ayant été repoussés et obligés à la retraite. Les Autrichiens se portèrent par un mouvement de flanc par Porozof à Berniki, d'où ils pouvaient gagner le pont de Roudnïa sur la Narew avant les Russes qui n'avaient pas le choix de passer cette rivière sur un autre pont, celui de Plonsk ayant été brûlé. Mais par une imprévoyance incroyable de cette circonstance et ne croyant jamais que le général Sacken tint cette direction en suite de faux avis qui leur furent donnés, ils suspendirent l'ordre qui avait déjà été donné de marcher vers Roudnia, et ce ne fut que le lendemain 5/17 décembre, après l'arrivée du corps entier à Roudnïa que les Autrichiens y parvinrent et attaquèrent vivement notre arrière-garde. Cette action qui n'eut aucun résultat décisif, coûta à chacun des deux partis 500 à 600 hommes. La position de Roudnïa pouvait être défendue par quelques compagnies contre une armée entière et il paraissait probable que les Autrichiens ne s'engageraient pas dans la forêt de Bielovej déjà traversée plusieurs fois par les armées. Le général Sacken marcha le 6/18 à Bielovej sans être suivi, ainsi qu'il l'avait prévu..

Dès ce moment, le succès de la campagne n'était plus douteux, et on en avait déjà eu la conviction par des lettres du général Reynier au général Durutte qui avaient été enlevées à Volkovisk, par lesquelles on avait appris la retraite précipitée de la Grande Armée française, qu'elle attendait son salut du corps du prince de Schwarzenberg et de Reynier que l'on supposait devoir arrêter l'amiral Tchitchagof et sur toute chose l'empêcher d'atteindre le point important de Borisov. Bien que l'on eût déjà fait échouer ce plan en attirant à soi les deux corps ennemis, le général Sacken voulut les éloigner encore plus de leur but et se mettre à même de reprendre l'offensive s'ils paraissaient ne pas y avoir totalement renoncé. En conséquence de ce, nonobstant la fatigue extrême des troupes, il se dirigea le 7/19 sur Chérechev où l'avant-garde autrichienne s'était montrée. Le 8/20 au matin, il s'engagea une vive canonnade sur ce point ; les Russes étant maîtres de la ville résistèrent aux attaques réitérées des Autrichiens.

A 10 heures du matin, le corps se remit en marche, les dragons de Serpuchov formant l'arrière-garde ; l'aile gauche vint prendre position à Kaménets, la droite et le quartier général à Rzeczya ; les ennemis suivirent faiblement, et, se portant sur leur gauche, ils cherchèrent à passer le Moukavets au-dessus de Brest et avant les Russes ; leur marche se ralentit même après un petit combat qui eut lieu près de Rzeczya et dans lequel ils perdirent quelques hussards.

Le 9/21 novembre, l'aile gauche se porta à Vistitschi et la droite à Turna. Le 10/22 la réserve et le quartier général vinrent à Brest. Le reste du corps passa la Moukavets à Schurawiza Kameniza demeurant maître des deux rives ; on séjourna dans cette position et on profita de ce temps pour distribuer aux troupes les secours qui avaient été réunis à Brest et on fit sortir des hôpitaux les gens en état de marcher.

Le 14/26 novembre au soir toute l'armée ennemie parut devant Schurawiza Kameniza ; un détachement de cavalerie saxonne voulut s'emparer du pont, mais les dragons de Smolensk qui le couvraient, l'ayant incontinemment chargé, les dispersèrent, en sabrèrent une bonne partie et ramenèrent trente dragons ennemis sans avoir éprouvé la moindre perte, mais quelques instants après le colonel d'artillerie Bastian, venant de placer sur une éminence une batterie de position, fut atteint par un boulet qui lui coûta la vie. La perte de cet officier plein de mérite fut généralement sentie ; on se canonna réciproquement durant plusieurs heures, les ennemis ne firent aucune tentative devant Brest, se bornant à se tenir en vue de la ville. Le général Sacken pouvait conserver cette position et il

est très probable que les ennemis n'auraient pas tardé à l'y attaquer, la ruine de la Grande Armée leur imposant la nécessité d'en conserver au moins le flanc gauche et ne leur permettant pas de profiter même d'un succès qui, dans leur position, ne les menait à rien. Ces motifs très bien sentis par le général Sacken et le vif désir de ne pas perdre de vue les ennemis qu'il prévoyait devoir se retirer aussitôt que la grande armée russe se rapprocherait du Niémen, durent néanmoins céder au besoin des troupes qui trouvaient à peine de quoi subsister durant leur marche. Voulant d'un autre côté atteindre au moins avec une partie de son corps les environs de Pinsk pour agir sur les flancs des ennemis et se réunir le plus tôt possible au corps qui venait de Minsk et Slonim, un des principaux objets de ces mouvements ayant constamment été de se porter sur ce premier point, ce qui lui avait été impossible jusqu'à ce moment, les Autrichiens ayant toujours occupé sa droite en marchant d'Izabélin à Porozov, ensuite à Proujanouï lorsque les Russes atteignirent Chérechev, et en ce dernier lieu à Kobrin ayant passé le Moukavets, il fut ordonné au général Essen de se porter par Roudnïa à Mokranouï et Ratno et de chercher, en se portant à Kamen Kachirski, de gagner Pinsk.

Le reste du corps marcha sur deux colonnes ; l'une sous les ordres du général Bulatof remonta le Bug. La réserve tenait la route intermédiaire entre celle-ci et celle que tenait le général Essen et parvint à Liouboml sans que les ennemis se soient montrés depuis Brest. Le corps fut cantonné la droite sous les ordres du général Bulatof à Kovel occupant Kolki ; le centre à Matsiov et la gauche à Lioubolm ayant des postes le long du Bug et en avant. Durant que le général Sacken opérait ces mouvements et livrait plusieurs combats en Lithuanie, les ennemis agissaient offensivement vers la Volkynie vis-à-vis de Vladimir dont la conservation était très importante. L'ennemi ayant des succès sur ce point, était à même de marcher à Loutsk et Doubno qui renfermaient nos hôpitaux et nos magasins et couper la ligne de convois qui allait par Mozouir à l'armée de l'amiral. L'importance de ce point engagea les Polonais à l'attaquer, ils réunirent à cet effet leur dépôt établi à Lublin à la garnison de Zamosc et se portèrent à Ustilug au nombre de sept à huit mille hommes et forcèrent le passage du Bug et s'emparèrent d'Ustilug. Les troupes qui l'occupaient se replièrent sur Vladimir où elles furent bientôt rejointes du régiment d'infanterie Penzenwoi et une compagnie d'artillerie à cheval sous les ordres du lieutenant-colonel Novak ; alors, reprenant l'offensive, nos troupes attaquèrent l'ennemi avec

vigueur, le repoussèrent et l'obligèrent à repasser le Bug lui ayant fait éprouver une perte considérable, la nôtre se borna à celle de deux cents hommes.

Le corps polonais sous les ordres du général Kozinski, renonçant à son premier plan, tourna une partie de ses forces contre le comte de Witt qui avait été détaché avec deux régiments de cosaques Ukraniens et deux cents cosaques du Don pour couvrir Brest et attirer l'attention des ennemis sur la rive gauche du Bug. Ils se portèrent d'abord à Parczovo, ce qui obligea le comte de Witt à se maintenir dans les environs de Male et Miedzyrzyc ; cependant un nouveau corps étant venu prendre poste à Siedlec ayant une avant-garde à Losyce, le comte de Witt saisit cette occasion de les attaquer en détail. En conséquence de ce, le prince Tscherbatof qui venait de le joindre avec un troisième régiment de cosaques de l'Ukraine eut ordre de se porter de Janovo par Constantinov sur Losyce. Le prince Obolenski commandant un de ses régiments se dirigea sur le même point de Kuwnatvi Mikano. Le comte de Witt marcha au centre avec le reste de sa troupe, il avait espéré surprendre les ennemis et il comptait les attaquer à la pointe du jour, mais il les trouva en bataille en avant de Losyce. Les Ukraniens, quoique nouvellement formés, ne furent point déconcertés par l'aspect d'un ennemi supérieur et même d'artillerie. L'affaire s'engagea, devint vive et se soutint avec un succès égal pendant plusieurs heures, mais une attaque vigoureuse que firent les Ukraniens et un mouvement du prince Obolenski sur leur droite décidèrent les ennemis à une retraite précipitée, abandonnant leurs blessés et ayant éprouvé une perte fort sensible. Les troupes sous les ordres du général Sacken, à l'exception du général Essen qui avait eu l'ordre de rejoindre l'amiral, se remettaient dans leurs cantonnements des fatigues excessives qu'elles avaient éprouvées. Nos avant-postes allaient jusqu'aux portes de Brest et y tenaient l'ennemi presque enfermé, le quartier général occupait Dolsk, point central relativement à la position des ennemis et qui mettait à même d'observer leurs mouvements sur la rive gauche du Bug d'où, à l'appui de Zamosc, ils menaçaient différents points de notre frontière.

Ils venaient d'occuper Hrubieszow et inquiétaient sans cesse nos avant-postes. Le lieutenant général Pouschkin, ayant eu connaissance que ce point n'était occupé que par un bataillon d'infanterie et cent hulans, détacha le général major Repnincki pour les y attaquer. Celui-ci réussit si bien dans cette expédition qu'il détruisit totalement le détachement ennemi et fit prisonnier le lieutenant-colonel qui le commandait.

Avant que de parler des nouveaux mouvements du corps du général Sacken, jusqu'à l'occupation de Varsovie, je reviendrai un instant sur la conduite qu'a tenue dans cette courte mais fort pénible opération, le corps autrichien sous les ordres du maréchal prince de Schwarzenberg. Le mouvement rétrograde de son corps, lorsque, de Slonim, à l'époque où nos troupes emportaient Kobrin, il revint pour dégager les Saxons avait été déjà considéré comme une preuve du peu de désir de la part des Autrichiens de s'avancer dans l'intérieur de la Russie, et cette opinion, quoique elle eût dû être détruite par la marche sur le Styr, était pourtant celle de beaucoup de monde, un mouvement semblable à celui dont je viens de parler dans une circonstance où la fuite des Français de Moscou et où la marche des Autrichiens et leur rencontre pouvaient seules les sauver d'une entière destruction à la Bérésina, a encore plus accrédité cette opinion. Témoin oculaire des faits que je viens de rapporter et à l'appui desquels j'ai été à même de réunir mille preuves, j'ai pu m'assurer d'une manière positive que si, dans les diverses opérations qui ont terminé jusqu'au passage du Bug cette glorieuse campagne pour les armées russes, les Autrichiens, malgré leur supériorité numérique à Volkovisk, n'ont su, après avoir débordé entièrement le général Sacken, rien entreprendre contre lui après avoir renoncé à leur premier plan. Si d'Izabélin ils n'ont pas marché sur Roudnïa dont ils étaient plus près que les Russes et par où ceux-ci devaient absolument se retirer, si à Chérechev, après la marche de flanc du général Sacken, ils ne l'ont pas entamé, c'est certainement, après le tribut d'éloges qn'on doit payer aux corps russes et à son chef, le résultat des fausses combinaisons des généraux autrichiens et non celui de leur politique. Leur dévouement à la cause des Français, au moins à cette époque, était sans bornes.

Les troupes s'étant remises des fatigues qu'elles avaient essuyées, le général Sacken réunit à son corps le régiment de Vélikriky qui venait d'arriver à Loutsk des bords du Kouban ; ce régiment de cosaques à pied de la mer Noire fut envoyé à Vladimir en échange de trois compagnies du régiment de Schevatof qui rejoignirent le corps et on remplaça également une compagnie d'artillerie à cheval par une batterie.

Le 3/15 décembre à la suite des ordres de Son Altesse M. le prince Kutusof, le corps du général Sacken prit la direction de Pinsk pour se réunir à un corps volant commandé par le général aide de camp comte Ozarowski qui avait été détaché de la grande armée à cet effet. Le quartier général se porta à Kovel, on apprit que M. le prince de Schwarzenberg faisait des mouvements dans les environs

de Pinsk. Un détachement de cavalerie polonaise, ayant voulu passer le Bug à Vlodawa, avait perdu quinze hommes et l'officier qui le commandait dans une rencontre avec nos cosaques qui perdirent dans cette occasion un officier et quatre cosaques.

Le lieutenant général Essen ne s'étant pas cru assez fort pour pénétrer par la route de Pinsk avait pris infiniment plus à droite et comptait en suivant la route de Kovel et Volki aller passer le Pripet à Mozouir par Owrutsch. Il lui fut enjoint de reprendre la route de Pinsk. Le général Sacken, voulant cacher son mouvement aussi longtemps que possible, fit faire des démonstrations sur Brest par le lieutenant-colonel Minicki, commandant le 4e régiment d'Ukraine. Il attaqua les avant-postes ennemis et les repoussa jusque vers Brest leur faisant éprouver une perte de cinquante-sept hommes.

Le 5/17 décembre. Le général Bulatof vint séjourner à Krouimno, le comte Liéven à Kamen Kachirski. Le quartier général au premier de ces endroits.

Le 6/18 décembre. La première colonne marcha à Lioubachévo, la seconde à Krouimno.

Le 7/19 décembre. La première à Mokra, la seconde à Lioubachévo où le quartier général séjourna. Le même jour, on apprit que le lieutenant général Mussin-Pouschkin ayant passé le Bug, s'était établi dans le duché de Varsovie dans les environs de Hrubieszow. Ses avant-postes s'étendaient jusqu'aux portes de Zamosc ; nous apprîmes également que les Autrichiens, ayant levé des contributions en argent sur Pinsk et détruit les magasins qui s'y trouvaient, se retiraient sur Kobrin.

Le 8/20 décembre. Le corps du général Bulatof se porta à Janovo ; celle du comte Liéven à Mokra et le quartier général à Balandycze. Des partis envoyés sur les routes de Kobrin et de Khomsk nous informèrent de la direction des ennemis. Les Autrichiens, formant l'aile droite, s'étaient dirigés par Kobrin sur Seghnévitschi et le général Reynier marcha sur Wisoki-Litovsk.

Le 9/21 décembre. Tout le corps séjourna dans ses cantonnements, le quartier général fut porté à Janovo.

Le 10/22 décembre. Le général Bulatof se porta à Khomsk ; le comte Liéven à Janovo et le quartier général à Bezdej. Le général Sacken, voulant cacher aux ennemis le point où il comptait passer le Bug et voulant en même temps suivre l'ennemi sur toutes les routes qu'il tenait, ordonna au général Bulatof de marcher de Khomsk par Malets, Proujanouï et Chérechev sur Kamenets-Litovski en six jours, au comte Liéven de marcher à ce même point par Kobrin

et d'y arriver en sept jours. En passant à Kobrin, il devait détacher le colonel Achleschikov avec son bataillon de chasseurs, trois cents cosaques et quatre pièces d'artillerie volante pour occuper Brest, Litovski et rejoindre ensuite le corps de Wisoki Litovsk.

Le quartier général escorté du régiment de Crimée suivit la route de Brest, y arriva le 16/28 et y séjourna le 17/29.

Nous retrouvâmes une partie des malades que nous avions été obligés de laisser dans cette ville, les alliés en avaient envoyé une grande quantité à Varsovie, et ceux qui restèrent avaient été si cruellement maltraités par les Polonais qu'ils n'étaient pas en grand nombre.

On laissa à Brest un faible bataillon et cinquante cosaques; le reste du détachement qui s'y était porté, repartit le 18/30 avec le quartier général et vint coucher à Kriki.

Le 19/31 décembre. Il rejoignit le comte Liéven à Visoki Litovsk, et celui-ci fut porté le même jour à Téliatitschi, le 20 à Siematitsché où le quartier général vint s'établir. Le général Bulatof atteignit l'arrière-garde autrichienne qui se dirigeait sur Ciechanowitz où elle passa la Narew nous laissant mille deux cents prisonniers, tandis que le comte Liéven en enleva quatre cents entre la Lesna et le Bug.

Le corps français-saxon venait de repasser cette rivière dans un état de dénuement incroyable, ayant éprouvé une perte de six mille à sept mille hommes, au même jour où deux mois auparavant, plein d'espérance de rester maître de la campagne, il comptait se réunir à leur Grande Armée, et les Autrichiens avec plus d'espoir encore de réaliser leurs projets. Leur contingent ayant été porté pour cet objet au grand complet avec deux mille ou trois mille hommes de moins depuis leur dernier passage du Bug quoiqu'ils eussent peu combattu, ayant voulu atteindre les premiers l'armée de l'amiral Tchitchakof, projet auquel ils furent forcés de renoncer par la suite de nos mouvements.

Le prince de Schwarzenberg prit poste à Pulstuk appuyant sa gauche à Ostrolenka et sa droite à Bransczik, étant adossé à Modlin et ayant son avant-garde à Nur qu'il fit retirer à Brok à l'approche de nos troupes. La ligne des Autrichiens se liait par ce point à celle des Franco-Saxons qui s'étendait de l'embranchement de la Livets dans le Bug jusqu'à Siedlec ayant leur quartier général à Stanislawow.

Suivre les ennemis pas à pas, leur enlever journellement du monde était tout ce que pouvait faire le général Sacken en attendant l'arrivée du corps du lieutenant général prince Volkonski qui avait remplacé le général Essen. Cette jonction ne pouvait avoir lieu

avant le 2/14 janvier, les deux corps réunis avaient été à même de relancer les ennemis derrière la Vistule en faisant en même temps manœuvrer vers Pulawy le corps du général Mussin-Pouschkin.

Le 24 l'aile droite fut portée de Grodzisk à Ciechanowitz, la gauche à Siematitsché et Ostrozanouï. Le 27, le quartier général s'étant établi à Granno, le corps occupa les villages en avant de la rive gauche du Bug, la droite à Krzemien, la gauche à Grodzisck, la ligne des avant-postes s'étendit depuis Nur par Sterdin, Sokolow, Leprosin à Droghitschin.

Toutes les armées ennemies venaient d'atteindre à cette époque la période immanquable où devait infailliblement conduire la plus téméraire des entreprises sans la moindre base, et les Russes de recueillir les fruits de leur patience et de leurs sacrifices et ensuite de leur bravoure en rejetant le faible reste de leur ennemi hors de frontières de l'Empire. Toutes leurs armées communiquaient directement entre elles formant une seule ligne, et le général Sacken qui avait été obligé de manœuvrer jusqu'à ce moment d'après les calculs que les seules probabilités lui offraient, suivit dès lors l'impulsion générale qui fut imprimée à toute l'armée et n'agit plus que d'après les ordres qui lui étaient journellement donnés par le chef suprême de toutes les armées.

Le manque total de vivres obligea le général Sacken à porter sa ligne en avant, la droite occupa Wegrow, le centre Mokoboda, et la gauche formée par le corps du prince Volkonski fut portée à Siedlec. La cavalerie ennemie fit quelque résistance à Liw, on l'obligea à la retraite ; leurs avant-postes paraissant vouloir se maintenir à Kaluszin, le colonel Achleschikov les en délogea leur faisant éprouver une perte de cent hommes. Le quartier général s'établit à Rebsk. Les troupes s'étant reposées jusqu'au 18/30 se portèrent à Zakow ; le 20, à Stanislawow où les deux corps se concentrèrent et le 22 à Okuniew sans avoir éprouvé la moindre résistance. La cavalerie fut placée entre cette ville et Varsovie. Le prince de Schwarzenberg qui avait été constamment poursuivi dans sa retraite par le corps du général Sacken, lui envoya un parlementaire pour lui proposer de lui rendre la ville de Varsovie à des conditions qui auraient souffert bien peu de difficultés, mais le général en chef Miloradovitch arrivant sur la gauche de l'armée autrichienne, le baron Sacken envoya ses propositions à ce général et, se portant à Jablonna, passa la Vistule et se réunit à l'avant-garde du général en chef Miloradovitch laissant deux régiments de cosaques devant Praga. Les ennemis évacuèrent Varsovie trois jours après et le corps du général Sacken fut dissous.

III. — Lettres de Tchitchagof

Tchitchagof à l'Empereur, Brest, 9/21 octobre (A. S. P.)

Chaque mot de la lettre gracieuse que Votre Majesté Impériale a daigné m'écrire du 5/17 septembre est une nouvelle expression de sa bienveillance insigne, de son extrême indulgence pour moi. Les services qu'elle attend de moi feront l'unique objet de ma sollicitude, le seul emploi de mes facultés et de mes efforts.

Depuis le départ du général Tormasof, j'ai pris le commandement des deux armées sous la dénomination de l'armée de l'Ouest. Si j'avais reçu la lettre de Votre Majesté en même temps avec les instructions dont M. Tchernitschef a été le porteur, il n'y aurait eu aucun embarras, aucune difficulté, car elle aurait répandu le plus grand jour sur tout ce qu'il y avait de ténébreux dans ces dernières. Il y a un certain caractère inverse et bien malheureux chez nous pour les affaires. Quelque belle, grande et parfaite que soit la première idée du chef, en passant par les têtes subalternes elle s'altère, se corrompt et devient ou mauvaise ou pour le moins nulle, tandis que dans d'autres pays une idée première, tant soit peu utile et lumineuse, acquiert toute la perfection dont elle peut être susceptible en passant par les différentes instances et produit les meilleurs effets. Je le vois en petit, Votre Majesté l'éprouve en grand, et c'est bien fâcheux. Je ferai mon possible pour y découvrir le véritable esprit de Votre Majesté et m'y conformer avec une attention religieuse.

Notre poursuite comme la retraite de l'ennemi sont d'une monotonie exemplaire, il s'est préparé de longue main et le sort lui fournit toujours le même expédient. Ce sont des marais, des digues, des ponts cassés que nous rencontrons à chaque pas. Des affaires d'arrière-garde et quelques prisonniers qui tombent en notre pouvoir sont les résultats du moment. Ayant passé le Bug à Wlodava, nous l'avons supposé rentré dans le Duché, tandis qu'il s'occupait à repasser cette même rivière devant Brest et paraissait vouloir garder ce point. La grande importance et l'utilité dont Brest est pour lui dans le moment m'avaient fait croire qu'effectivement il se

serait obstiné à s'y défendre. Les batteries qu'il y faisait construire et d'autres précautions défensives étaient venues à l'appui de cette conjecture. J'ai réuni mes forces, et le 29 septembre / 10 octobre nous devions l'attaquer, lorsqu'au grand étonnement de toute l'armée on apprit qu'il a profité de la nuit pour se retirer. La matinée était sombre, le brouillard paraissait nous favoriser, tandis qu'il rendait le très grand service à l'ennemi de couvrir sa fuite. Sans m'arrêter un instant nous le poursuivîmes et son arrière-garde a été à six ou sept verstes de Brest placée dans un village boisé derrière la Lesna ; on se tira quelques coups, les ponts ont été cassés ou brûlés et ils furent inaccessibles. Dans la nuit une nouvelle fuite. Cependant voyant que ce jeu nous menait loin et nous écartait de notre véritable route, je fis arrêter à Brest le gros de l'armée en le faisant poursuivre par des troupes légères qu'il prit pour notre avant-garde. Le corps du général Mohr s'est séparé du reste et on lui a pris un détachement de sa cavalerie composé d'un officier et de 70 hussards. Les princes de Liechtenstein et de Hesse-Hombourg ont été blessés grièvement et mis hors de combat, un lieutenant-colonel, Schmidt, et quelques officiers sont faits prisonniers avec 2.000 soldats. L'ennemi a certainement éprouvé une diminution de 4.000 à 5.000 hommes dans cette retraite, vu la grande quantité de monde que nous avons aperçu en dispersés sans pouvoir toujours les prendre. Pendant notre séjour à Brest, j'ai tâché de faire approvisionner l'armée et d'inonder de troupes légères le duché de Varsovie. Le premier de ces objets a été atteint, en partie par l'arrivée de magasins ambulants qui ne pouvaient suivre les troupes, en partie par les contributions prises dans le pays et dans le duché de Varsovie. Les vivres sont difficiles à trouver ici, et ils le seront bien davantage là où nous allons nous porter, c'est un article qui m'inquiète beaucoup. Je voudrais partir d'ici avec 15 jours de provision de réserve et que la dépense journalière pût être couverte par les contributions que je cherche à rendre les moins onéreuses et les moins inégales.

En même temps des corps volants dont l'un sous les ordres du général Tschaplitz, un autre commandé par le général Melissino et le troisième par M. Tchernitschef accompagné de cosaques parcouraient le duché en différents sens presque jusqu'aux portes de Varsovie. Tchernitschef détruisit à lui seul une quantité de magasins. Beaucoup de fourrage et de provision nous arrivent tous les jours, cependant l'ennemi cherchant à gêner nos mouvements de ce côté s'est porté sur le grand chemin à Biala pas loin de Brest. Nous y eûmes une affaire mal conduite par le général Essen qui, au lieu

de concerter l'attaque avec le général Bulatof, qui commandait un autre corps, a agi tout seul et a été repoussé et perdit un canon et plus de 300 hommes dans sa retraite. Les généraux Schwarzenberg et Reynier étaient réunis. Essen a montré dans cette occasion la plus grande incapacité dont un général puisse être accusé, car, sans avoir rien combiné avec Bulatof, ni reconnu les forces de l'ennemi, il a donné dedans. Bulatof de son côté est resté à une lieue de là en écoutant tranquillement la canonnade. Votre Majesté me reprochera peut-être de donner un corps à commander à ce dernier, mais aussi ce n'était pas mon intention. Le commandant de ce corps est le général Sass; il était attendu tous les jours et n'est point venu. Au reste le choix n'est pas grand à faire. Essen ne vaut pas mieux à l'honnêteté près. Mais j'ai trouvé surtout un homme qui est au-dessous de tout ce qu'on peut avoir de mauvais, c'est Markof, homme ignorant, présomptueux, sans principes, manquant d'intelligence au point de ne pas comprendre ce qu'on lui dit dans les choses les plus simples. Il a nié la réception d'un ordre qu'il n'a point exécuté et qui lui a été expédié en présence de quatre témoins (Sabaneief, Insov, Toutschkof et Oldekof); enfin il s'est refusé d'obéir; sur quoi je lui ai pris le commandement. Il eut encore l'impudence de m'envoyer un rapport dans lequel il a travesti toute l'affaire, mais comme c'était pour me demander d'aller à la Grande Armée, je le fis partir. C'est un homme sur lequel personne ne doit compter. Je ne l'ai jamais connu, moi; pendant les 4 ou 5 jours que je l'ai vu, ce n'était que des traits incessants (?) de flatterie, de bassesse, d'impertinence, de fausseté et d'imbécillité. J'ai cru qu'il était pressant pour le service de s'en défaire et heureusement il n'a pas tardé à m'en fournir l'occasion. Après l'affaire malheureuse d'Essen, nous avons voulu réparer le mal par une affaire sérieuse, mais l'ennemi n'était déjà plus, il est parti dans la nuit.

Le but de mon opération étant en partie réussi par la retraite de l'ennemi dans le duché, il est temps de me rapprocher de la partie la plus essentielle du plan qui est celle d'entrer en communication avec le comte de Wittgenstein, et de m'établir sur celle de la Grande-Armée ennemie. Voici ce que je me propose de faire, Sire. Je laisserai mon corps assez fort à Brest pour garder ce point et tenir la frontière en sûreté. Nos partis pourront aller jusqu'à Bialistock et Grodno, et si l'amiral Steingel vient à Vilna alors tout ce côté se trouvera occupé par nous. Avec le reste de l'armée, je prendrai la direction de Slonim, Nesvij et Minsk si rien ne me dérange en route. La position de Brest nous facilitera les moyens de répandre des proclamations dans le duché de Varsovie. Votre Majesté ne

peut se faire d'idée de la désertion des habitants ; nous ne trouvons que des juifs dans ces villes. Ce sont les seuls gens qui nous sont attachés. Quant aux Polonais, les uns sont passifs, les autres neutres. Mais le temps et les promesses pourront peut-être changer cela. Je ne négligerai rien pour y réussir. Il faut absolument les engager à changer de protecteur parce qu'ils ne se trouveraient que mieux. On ne peut guère combattre leur principe ; il est légitime, mais ils s'y prennent mal, voilà tout ce qu'il s'agit de leur prouver, obtenir des résultats plus réels par des voies sûres est digne des efforts des gens bien pensants.

J'ai eu connaissance sûre d'une correspondance secrète établie par M. le baron Stein avec M. Grunner à Prague, qui doit envoyer ses dépêches chiffrées au maître de poste à Radionochlot pour leur expédition ultérieure au ministre de Votre Majesté. Comme les notions que cette correspondance peut fournir seraient utiles pour moi, ne serait-il pas convenable, Sire, d'ordonner qu'on me transmette le chiffre que possède M. de Grunner et qu'on prescrive au maître de poste de Radionochlot de me communiquer tous les paquets qui lui parviendraient de la part de cet agent secret afin, qu'après en avoir pris connaissance, je puisse les envoyer soit au prince Kutusof, soit au chancelier.

Ayant obtenu quelques renseignements qui peuvent intéresser Votre Majesté, je prendrai la liberté d'en parler ; je les dois au baron de Thuyl.

I° Que Maurozeni, chargé d'affaires de la Porte à Vienne, est absolument livré au parti français ; il est ennemi personnel des Russes. Tout ce qu'il écrit à la Porte est dans le sens de M. Metternich et de l'ambassadeur de France, M. Otto.

II° Les Français font circuler des bulletins en Illyrie et du côté du Monténégro pour maintenir l'opinion.

III° L'évêque de Malines, ambassadeur de France à Varsovie, travaille de tous les moyens pour insurger les provinces méridionales de la Pologne russe. Il entretient à cet effet de nombreux agents qui l'instruisent de tous nos mouvements, c'est à nous à les déjouer.

IV° M. Otto, ambassadeur de France à Vienne, se donne de lui-même toutes les peines pour obtenir du cabinet autrichien l'ordre de faire agir le corps du prince de Hohenzollern contre moi. Il a aussi cherché à faire renvoyer tous les Russes des états autrichiens, mais il n'y a pas réussi.

On assure positivement que le comte de Metternich communique à M. Otto tout ce que la police secrète donne d'informations. Il y a

des gens chez nous qui pensent que le comte de Metternich mérite toute la confiance, mais des personnes bien informées le croient dévoué au système français auquel il tient par intérêt et par l'amour de sa place. Il est très fin, très dissimulé, il sait prendre les gens par leur côté faible et flatter leur vanité en affectant lui-même de beaux principes et le goût de la franchise et de la loyauté. Deux de nos courriers ont été arrêtés sous différents prétextes et leurs papiers perlustrés, hormis le paquet que l'un d'eux, Rodenfeldt, a su dérober à la vigilance autrichienne. Metternich désire jouer le rôle de médiateur.

Le prince de Schwarzenberg est absolument dévoué aux Français et a été élevé au grade de feld-maréchal.

Ce qui regarde le gouvernement de la Bessarabie, je dois prier instamment Votre Majesté de faire revenir le sénateur pour délivrer le pays de tout ce qu'il peut y avoir de plus vermine. Il s'est fait abhorrer par sa conduite et il avait fait, je crois, le projet d'y établir sa domination.

Je dois dire un mot à Votre Majesté sur la brèche qu'on a faite aux finances de l'armée. Dans une des caisses on a trouvé 44 sacs de pièces de dix sous au lieu de ducats. Le trésorier s'est occupé depuis le temps du prince Prosorouwsky de voler cet argent, et comme personne ne fait chez nous son devoir avec exactitude ; tous ceux qui sont tenus de visiter les caisses tous les mois ne l'ont jamais fait avec le soin qu'ils devaient y mettre. Aujourd'hui le coupable a déclaré lui-même de quels moyens il s'est servi pour tromper ceux qui venaient visiter la caisse. Le moyen est bien grossier mais il s'est trouvé assez beau pour nos Argus. Il arrangeait les sacs devant eux et comme personne n'a jamais regardé ce qu'il y avait dans les sacs, les Krubennick ont passé pour des ducats pendant six ans. J'espère que nous parviendrons à recouvrer autre chose, car on devait s'emparer de tous les effets du trésorier. Il doit y avoir plusieurs complices. Chacun contribuera pour sa part. C'est vraiment triste et malheureux, Sire, que lorsqu'on croit qu'avec du soin et du travail on est parvenu à amasser une somme considérable, qu'un scélérat pareil puisse être en état de vous jouer un tour aussi perfide. Que Dieu vous délivre bientôt de vos ennemis extérieurs et des coquins intérieurs, ce qui sera plus difficile.

Je viens de recevoir la nouvelle d'une très belle expédition. Le général-major Tschaplitz a été envoyé de Proujanouï où se trouvait le corps du général-lieutenant Sacken, à Slonim ; il y a trouvé le général Konopka avec tout son régiment de la garde polonaise tout

composés de nobles et tout a été pris, le général et tout son convoi et les bagages. La ville de Slonim est occupée par nous.

Si Votre Majesté jugeait à propos de me faire passer la correspondance précédente du baron de Thuyl au ministre de la Guerre qui contient la liste des individus polonais qui nous sont favorables ainsi que de ceux qui sont du parti opposé, je crois que cela pourrait être utile pour faciliter l'ouvrage dont je vais charger quelques individus et dont je joins ici les copies de mon instruction. Il est probable que, pour gagner du temps et obtenir toute la liberté nécessaire pour effectuer ensuite mon plan d'opération, je profite du voisinage pour poursuivre Schwarzenberg jusqu'à Varsovie et tâcher de m'arranger avec lui de cette manière, sans quoi ils seront toujours prêts à rentrer dès que je m'éloignerai de la frontière.

Titchagof à l'Empereur Alexandre Slonim, 7/19 novembre (A. S. P.)

La lettre que Votre Majesté Impériale a daigné m'écrire le 17/29 octobre, m'a trouvé à une marche de Minsk, tandis que mon avant-garde avait déjà occupé cette ville. J'y suis dès aujourd'hui avec toutes les troupes. Notre entrée a été précédée de quelques brillantes affaires, que l'aide de camp de Votre Majesté, le comte Lambert, commandant l'avant-garde, a eues avec le corps du général Kossecki composé de plus de 3.000 hommes. Deux drapeaux, deux canons et tout le camp, à l'exception du général qui s'est sauvé avec une centaine de chevaux, a été pris ou détruit. Depuis Nesvij jusqu'à Minsk nous avons fait de côté et d'autre près de 6.000 prisonniers dont 80 officiers; dans le seul corps de Kossecki, on en a pris plus de 60 au nombre desquels un lieutenant-colonel et plusieurs majors.

A Minsk, nous avons trouvé de grands magasins de vivres de toutes sortes. Il y en a au moins pour un mois et il y rentre tous les jours d'après la réquisition des Français que je fais continuer pour faire plaisir aux amis des Français dans ce pays. Nous avons aussi trouvé une grande quantité de poudre à canon que l'ennemi avait commencé à faire arroser, mais dont il n'y a eu qu'une petite partie qui a été endommagée, à ce qu'on m'assure. Il a voulu détruire, brûler et faire sauter la ville, mais il n'y a pas eu le temps de le préparer et il a craint de le faire à la hâte vu la grande quantité de poudre qui s'y trouvait et qui les aurait exposés au péril commun. J'ai été témoin de la cruauté avec laquelle les Français traitent les pauvres victimes qui ont été traînées ici par Napoléon. 2.000 malades et blessés sont entassés les uns sur les autres sans aucun soin. Nous avons trouvé les malades couchés avec les

vivants depuis dix jours, de telle sorte que ce n'est ni l'arrivée de l'armée, ni aucune circonstance urgente et extraordinaire qui sont causes d'une si horrible négligence, mais une cruauté qui n'a point d'exemple ; on m'a dit même que, depuis le commencement de leur entrée ici, les hôpitaux ont toujours été sur ce pied. Napoléon leur a ainsi laissé des traces de la civilisation qu'il leur apporte. J'ai trouvé le chemin garni de pendus et une vingtaine de crochets prêts à en recevoir d'autres. Cependant les Polonais l'aiment toujours, légers ou exaltés ou ignorants, ils pensent servir leur propre cause, tandis qu'ils ne font que seconder les projets sinistres de leur tyran, car il va cesser d'être celui du monde. Sur les entrefaites, rien ne pouvait nous arriver de plus à propos que les nouvelles des victoires remportées par le comte de Wittgenstein dont Votre Majesté a eu la bonté de m'instruire. Tous mes efforts vont se diriger maintenant vers la route que pourrait prendre Napoléon et vers la jonction avec les victorieux. J'envoie de tous les côtés pour entrer en communication avec eux. Le colonel Tschernitchef est parti de Slonim pour tâcher de percer quelque part. Les routes de Borisov, de Bérézino, de Dockchitsouï sont éclairées et je vais pousser mes partis aussi loin que possible dans tous les sens, et je me porterai avec mes forces du côté où je trouverai l'ennemi entre Mir et Wittgenstein. Dans quelques jours, peut-être dans quelques heures, je saurai exactement à quoi m'en tenir. En attendant, je m'arrête ici un jour, cela rafraîchira l'armée, nous nous ravitaillerons, les malades seront déposés, les chevaux ferrés à crampons sans lesquels on ne peut plus aller depuis deux jours, que nous avons eu du verglas.

Maintenant je dois remonter un peu plus haut dans mon récit pour rendre compte à Votre Majesté de tout ce qui s'est passé depuis ma lettre partie de Brest. Le prince de Schwarzenberg et Reynier qui avaient préparé leur retraite d'avance ne pouvaient pas être sérieusement atteints, chassés hors de nos frontières, ils s'étaient établis près de Wegrow sur le chemin de Varsovie et toujours prêts à se sauver dans Praga avant que nous ayons pu en venir aux mains. Cependant ils dérangeaient entièrement notre plan. Je me décidai donc à partager l'armée en destinant une partie que je laissai à Brest sous le commandement du général Sacken, de tenir l'ennemi en échec, d'agir même offensivement sur lui ou dans le Duché et en même temps de couvrir la Volhynie et la Podolie par lesquelles tous nos convois passaient alors. Dans cette position, j'ai cru pouvoir attirer l'ennemi au combat, car si effectivement son intention était de me tenir de ce côté, il ne souffrirait

point que je me porte du côté opposé. S'il me poursuit, le général Sacken avait ordre de réunir ses troupes et moi je m'arrêtai pour l'attaquer en front ; j'ai fait pendant les quatre ou cinq premiers jours de très petites marches pour voir s'il me poursuivrait, et je n'ai appris qu'à Slonim que, s'étant renforcé et recruté de toutes les manières, son armée montait à 50.000 hommes, et qu'il s'approchait de Volkovisk. Des partis furent envoyés de ce côté et je restai un jour de plus à Slonim pour attendre le résultat de la reconnaissance. J'appris en même temps que le général Sacken le poursuivait en lui prenant des bagages et des prisonniers. En attendant, les rapports de mes partisans m'informèrent qu'il se dirigeait vers le Niémen ; je continuai aussi ma route. Avant de quitter Brest, j'ai donné ordre au corps de 3.000 hommes qui me venait encore de Moldavie de se porter sur Nesvij. Au général Hertel, j'ordonnai de se porter sur Nesvij pas loin de Minsk ; le premier partait de Pinsk, le second de Mozouir. Leur marche a été dressée de manière qu'en arrivant en même temps sur tous les points, non seulement ils balaient tout l'espace entre le Pripet et la Bérésina, mais nous devions prendre comme dans un filet tout ce qui aurait tardé de s'enfuir de ce pays. Le général Lieders, commandant du petit corps de Moldavie, a très exactement obéi. Le général Hertel n'a pas bougé de Mozouir cherchant toujours des prétextes de rien, me faisant des questions insignifiantes. Cet acte de désobéissance aurait et peut encore avoir des suites fâcheuses. Son corps est de 15.000 à 16.000 hommes.

J'ai 32.000 hommes, Lieders 3.500. Avec celui d'Hertel, cela faisait plus de 50.000 hommes, ce qui me rendait capable d'une grande résistance même sans la réunion de Wittgenstein. Cela était ainsi conforme aux ordres de Votre Majesté ; et puis, d'après tous les bruits, Victor était près de Minsk, lui et Dombrowski devaient avoir aussi près de 50.000 hommes. Il était donc plus sûr de les rencontrer à forces égales qu'avec une force inférieure, mais M. Hertel a jugé autrement et comme chez nous très souvent on désobéit impunément, M. Hertel en a voulu faire l'essai. Pour l'acquit de ma conscience je lui ôterai le commandement et le ferai juger, le reste dépendra du pouvoir suprême. Si je l'avais près de moi, j'aurais pu tout de suite laisser un détachement à Minsk et aller avec le reste au-devant de Napoléon ou de Victor, j'aurais encore été fort sans la jonction de Wittgenstein, et, quoique maintenant j'en ferai tout autant, mes forces ne seront pas les mêmes et le jeu que nous jouons exige qu'on risque le moins possible. Je ne sais plus s'il vient, quand arrivera-t-il, ni quelle direction lui donner.

D'un autre côté j'avais écrit au général Sacken de venir me rejoindre dès que les Autrichiens auront pris une direction qui les éloigne de nous ; je sais qu'ils ont passé le Niémen et se portent sur Vilna pour couvrir cette ville, cependant Sacken ne vient pas et n'écrit pas. Peut-être ses courriers sont-ils interceptés. En tout cas s'il tient en échec cette armée qui est certainement de 50.000 hommes aujourd'hui, lui qui n'en a que 25.000, il me semble qu'il y a de l'avantage pour nous d'autant plus que nous serons très suffisamment forts avec les comtes Wittgenstein et Steingel.

Je supplie Votre Majesté d'avoir égard à la recommandation que je ferai du comte Lambert, lui et le général Tschaplitz méritent bien que Votre Majesté les élève au grade de général-lieutenant. Cela remonterait mon armée, car j'espère que je serai délivré de Langeron, d'Essen et d'Hertel à la première occasion ; le premier serait encore bon vis-à-vis des autres, s'il n'était étourdi et distrait, mais le comte Lambert est vraiment d'une bravoure, d'un zèle et d'une activité extraordinaires, possédant le tact militaire à un très haut degré. Le général Tschaplitz est aussi excellent ; Konopka aurait échappé à un autre, et puis il nous est très utile comme Polonais bien pensant ».

J'ai le bonheur de recevoir à l'instant la lettre que Votre Majesté a fait expédier par le comte Wittgenstein. Grâce à Dieu je suis déjà sur la route de Napoléon, il ne la passera pas à bon marché. Après-demain je serai à Borisov, mon avant-garde y sera demain. Je tâcherai d'opposer partout le plus grand obstacle et vous pouvez être persuadé, Sire, que personne au monde ne mettra plus de zèle à remplir vos vues que je n'en mettrai.

Le général major va prendre le commandement d'Hertel et se porter sur [en blanc] ; de là, s'il n'y trouve pas l'ennemi, il se rapprochera de moi par Mohilev. Hertel a été pris par les glaces à force d'attendre et maintenant.....

Tchitchagof à l'Empereur Alexandre Extrait Brilova
17/29 novembre (A. S. P.)

...Maintenant, Sire, je dois croire que l'on voudra m'accuser de n'avoir pas fait prisonnier Bonaparte et son armée, et que j'aurais pu le faire si j'avais placé un corps pour lui barrer le passage. Je suis persuadé de mon côté qu'un corps que j'aurais pu détacher à Zembin, par exemple, n'aurait pas produit plus d'effet que n'en a produit celui qui a défendu la place où il a voulu jeter son pont. La rivière est navigable dans plusieurs endroits, et en très peu de temps on fait passer un nombre suffisant d'hommes pour s'empa-

rer du côté opposé sous la protection d'une forte batterie. Je n'avais que 16.000 à 17.000 hommes d'infanterie, qui seule peut faire nombre dans ce cas ; la cavalerie n'y étant d'aucune utilité. Un corps à Zembin à 30 verstes de Borisov que je devais aussi garder, ainsi que toute la distance jusqu'à Bérézino ne pouvait pas être assez fort pour résister à une armée de 60.000 à 70.000 hommes sous Napoléon qui veut percer. Il aurait été sacrifié avant que j'eusse pu penser venir à son secours d'autant plus que l'ennemi me coupait le chemin, et même toute mon armée n'aurait pu être suffisante pour l'arrêter pas même pendant vingt-quatre heures. Il n'y a qu'un obstacle de la nature qui pourrait produire cet effet ; dans tout autre cas, il aurait passé tout de même et j'aurai eu un corps de moins. Si on met de l'activité et de l'ensemble dans la poursuite maintenant ainsi que dans les opérations à venir, on pourra lui faire beaucoup de mal ; mais attraper un homme entouré de ses gardes (seulement ?) ou détruire d'un seul coup son armée sont des choses un peu chimériques à ce qui me paraît. Au reste, Sire, j'ai fait mon possible pour réaliser, autant que faire se peut, le beau rêve que j'avais formé en moi-même, mais j'ai bien reconnu les difficultés insurmontables que la pratique présente lorsqu'elle est dépourvue de théories imaginaires. Le prince Volkonski est arrivé chez moi et il a bien voulu se charger de ce très humble rapport dont je lui sais bon gré, puisque cela servira à soulager mon âme de ce qui lui pesait.

Tchitchagof à l'Empereur Alexandre. 17/29 novembre, en marche sur Ostachevo (A. S. P.).

Je vois la possibilité d'une communication plus directe avec Saint-Pétersbourg, et je profite de ce premier instant pour faire mon rapport à Votre Majesté Impériale de tout ce qui s'est passé depuis que j'ai eu l'honneur de lui en adresser un de Minsk. Le lendemain de mon arrivée dans cette ville, j'ai renforcé mon avant-garde de quelques régiments et d'une compagnie d'artillerie et lui ordonnai de marcher sur Borisov. Le général Lambert s'acquitta parfaitement de sa commission. Le lendemain de son départ, le reste de l'armée marcha. Il y a trois marches de Minsk à Borisov. Le 9/21 à la pointe du jour, Lambert ayant partagé ses troupes en trois colonnes attaqua les redoutes. Dombrowski les occupait avec tout son corps arrivé la veille à marches forcées de Bérézino. La résistance a été forte, le combat vif et long, mais vous avez, Sire, dans l'intrépidité et l'habileté du général Lambert, un général qui ne connaît point d'obstacles et qui a senti toute l'importance d'un poste que

l'ennemi était décidé de garder coûte que coûte. Le combat a duré toute la journée, nous allions déjà le rejoindre, lorsqu'il me fit dire que les redoutes étaient prises d'assaut, deux mille tués, autant de faits prisonniers et le reste avec le général Dombrowski et quelques autres dispersés et poursuivis, une aigle et sept canons tombèrent en notre pouvoir. En même temps que j'expédiai l'avant-garde de Minsk à Borisov, le général Tschaplitz fut envoyé à Zembin pour y garder le passage et le colonel Lukowkin à Ighoumen pour s'emparer de tout ce que l'ennemi avait de reste de ce côté. En effet une partie des troupes de Dombrowski s'était jetée le long de la Bérézina que le colonel Lukowkin prit ; sur la route d'Ighoumen à Borisov où il devait me rejoindre, un colonel, plusieurs officiers et encore une aigle furent pris avec 500 cavaliers. En attendant, notre avant-garde se portait sur le chemin de Bobr que je voulais occuper avec toute l'armée pour opposer de là le plus grand nombre d'entraves à l'ennemi, mais le passage de Borisov était trop essentiel pour lui, pour qu'il ne fit tout ce qui était en son pouvoir pour le garder. Oudinot fut en conséquence rapproché dans l'intention de renforcer Dombrowski. Mon avant-garde le rencontra à dix verstes de Borisov et, comme malheureusement le général Lambert était blessé à l'affaire de Borisov, que le plus capable de le remplacer, Tschaplitz, était à Zembin, je donnai le commandement au comte Pahlen qu'on m'avait recommandé et qui était un des plus anciens, et qui s'est conduit de manière qu'on doit dire de lui l'inverse de ce que l'on disait d'Epaminondas, c'est-à-dire que des troupes qui se sont battues comme des lions la veille, ont fui comme des moutons avec lui. Cette avant-garde qui devait retenir l'impétuosité de l'ennemi et qui en avait les moyens, parce qu'elle était très forte, a pour ainsi dire hâté son arrivée en nous l'apportant à toutes jambes sur ses épaules. J'ai eu de la peine à me sauver vu la longueur et la difficulté du passage. Heureusement il n'est tombé entre les mains de l'ennemi que quelques charriots de particuliers que je prendrai la liberté de dédommager, autant que cela peut être compatible avec les moyens que j'ai et la générosité de Votre Majesté. Le pont a été brûlé par nous en deux endroits ; la tête de pont qui est de ce côté, fortifiée, de sorte que le passage ou une attaque de ce côté était devenue presque impossible. Je suis resté trois jours dans cette position tandis que l'ennemi arrêté dans sa marche, cherchait à pénétrer de tous les côtés, faisant des démonstrations sur plusieurs points ; enfin au bout de quatre jours, après avoir bien reconnu les bords de la Bérézina, et lorsqu'en effet nous avions tout lieu de croire qu'il se dirigeait plutôt vers le midi, il choisit une très forte

position à treize verstes de Borisov entre la route de Borisov et Zembin où il plaça une batterie de trente canons. La gelée le favorisa beaucoup, vu que l'endroit est très bourbeux, et jeta deux ponts dans cet endroit, le marais et le bois de ce côté et la hauteur de l'autre rendirent tout effort pour lui empêcher le passage inutile. D'ailleurs la rivière est si peu large et guéable dans cet endroit de sorte que son infanterie a été transportée à cheval sous la protection de la batterie établie sur la hauteur derrière. J'ai cru que les autres armées viendraient tout de suite après lui ; effectivement le soir du 15/27 au 16/18 nous entendîmes une canonnade à gauche et ensuite à droite ; le comte Wittgenstein et Platof s'approchant, la communication fut ouverte entre nous, et le 16/28 je l'attaquai par devant, tandis que le comte Wittgenstein eut une affaire avec les troupes qui défendaient le passage de l'ennemi de l'autre côté de la rivière. Les prisonniers nous ont bientôt informés que Napoléon y était lui-même, que toutes ses forces y étaient rassemblées et que l'armée montait au moins à 70.000 hommes au nombre desquels les corps d'Oudinot et de Victor étaient composés de gens qui n'étaient pas épuisés par les fatigues et qui avaient beaucoup d'artillerie et assez de cavalerie. Les gardes de l'Empereur se sont aussi très conservés. Cela étant, j'ai vu qu'avec mes 18.000 ou 19.000 hommes d'infanterie qui étaient les seuls qui pouvaient agir dans le bois que l'ennemi occupait, je ne pouvais rien obtenir de décisif. Il a cependant été repoussé 4 à 5 verstes en avant avec la perte d'un canon, de plusieurs officiers, d'une centaine de prisonniers et beaucoup de tués, car j'avoue que j'ai recommandé aux soldats de ne pas trop se surcharger de prisonniers qui nous gênent extrêmement. Depuis Minsk nous en avons fait environ 7.000 à 8.000 et tout cela demande des convois, de la nourriture et du soin. La diminution de mon armée a été terrible sans celle, Sire, de 26.000 hommes que j'ai été obligé de laisser au général Sacken qui a rempli parfaitement sa charge. Le prince de Schwarzenberg était déjà venu après moi jusqu'à Slonim, mais Sacken ayant attaqué deux jours de suite le général Reynier, l'a obligé de s'en retourner pour le rejoindre ; il leur a pris un drapeau et 1.000 hommes.

L'ordre pour les recrues que j'ai demandé depuis Bucharest et que j'avais fait chercher moi-même n'a été donné que lorsque j'étais à Brest, et qu'ils étaient encore à leurs dépôts respectifs. Les 5.000 cosaques du général de Witt ne m'ont pas rejoint parce que le général Sacken les a aussi retenus auprès de lui pour intercepter la communication sur le Bug entre le duché de Varsovie et Schwarzenberg.

Hertel n'a point marché comme il devait le faire, de façon que, toute réduction faite, au lieu de 60.000 hommes, je me trouvai réduit à peu près à 30.000, pour garder tous les passages et contre toute l'armée de Napoléon qui cherchait à passer. Le comte Wittgenstein ne m'avait pas fait part du commandement que Votre Majesté avait d'abord l'intention de me donner et toute unité disparaît comme à son ordinaire chez nous. Dans le moment, j'apprends que l'ennemi s'en va, je vais le poursuivre ; il faut espérer que tout le monde viendra après lui et qu'il perdra encore beaucoup d'ici à Paris. Avant de nous quitter, il a perdu encore un canon et quelques équipages pris par le comte Wittgenstein qui était sur le point du passage.

Tchitchagof à l'Empereur Alexandre 29 novembre,
30 verstes de Vilna, 11 décembre (A. S. P.).

J'ai déjà eu l'honneur d'adresser à Votre Majesté un rapport relatif à l'époque du passage de Napoléon de la Bérézina. Il a été d'autant plus incomplet que mon esprit était inquiet. J'ai ensuite écrit par le prince Wolkonski et, n'étant pas plus content de ce second rapport que du premier, je me suis décidé à envoyer le général chef d'état-major Sabaneief comme témoin oculaire de tout ce qui s'est passé, des fautes que j'ai pu commettre et de l'impossibilité dans laquelle je me suis trouvé d'opposer une résistance insurmontable à l'ennemi. Heureux de voir par la lettre que Votre Majesté a daigné m'écrire du 21 novembre/3 décembre qu'elle ne veut pas me condamner sans m'entendre, je prends la respectueuse liberté de mettre sous ses yeux avec plus de détails et de calme d'esprit les choses comme elles se sont passées. En partant de Minsk, je fis diriger l'armée par quatre directions sur Zembin, sur Borisov par deux routes différentes et sur Bérézino par Ighoumen. Quelque mauvaises que soient mes cartes et quelque dénués que nous soyons de la connaissance de la statistique du pays et de la connaissance des rivières, j'ai pu en recueillir assez cependant pour supposer que c'est sur cette distance de Zembin à Bérézino qui est du côté de Bobrouisk que le passage s'effectuerait probablement. Je fis détruire les ponts et tous les radeaux sur toute cette distance et je m'établis avec les principales forces dans la tête de pont vis-à-vis Borisov, ayant sous la surveillance des différents corps tout le cours de la rivière. Mon armée montait à peine à 24.000 hommes en tout dont une grande partie de cavalerie. Le prince de Schwarzenberg pouvait venir encore nous prendre en dos, je cherchais par conséquent à me fortifier encore de ce côté et

on s'occupait à rétablir les redoutes qui avaient beaucoup souffert le jour de la prise de la tête de pont et de Borisov.

Trois jours se sont passés ayant l'ennemi devant moi qui manœuvrait pour nous donner le change et sans que nous eûmes aucun indice de l'approche de nos armées que je croyais à ses trousses. D'après les calculs des marches que pouvait faire l'ennemi, il devait être à Borisov plus tôt qu'il ne s'est montré effectivement; y était-il avec toute l'armée et Napoléon avec, ou faisait-il faire des démonstrations par un petit corps pour nous y retenir et nous y occuper ? je ne pouvais pas le savoir. Dans cet état de choses le général Kutusof m'écrit de prendre bien garde que Napoléon ne prenne la route le long de la Bérézina vers Bobrouisk et n'y passe la rivière pour se porter sur Ighoumen et Minsk. Le comte de Wittgenstein m'envoie aussi une lettre m'informant que l'armée ennemie est partagée en plusieurs colonnes, que les unes se dirigent sur Borisov, les autres du côté de Bobrouisk ; mais où sera Napoléon ? Personne ne sait et probablement là où on s'y attend le moins. Pour surcroît de confusion, je reçois des rapports que les Autrichiens et les Saxons sont revenus à Slonim et qu'on a vu leurs patrouilles aller jusqu'à Pinsk. Voilà, Sire, les données que j'avais et qui m'induisirent en erreur. J'ai cru que peut-être Schwarzenberg se portait de ce côté pour nous tenir en échec et que cela faisait craindre que Napoléon ne se jette vraisemblablement de ce côté. J'ai cru alors que, sans perdre de vue les passages de la rivière sur ma gauche, je pouvais partager les forces du centre sur deux points en transportant une partie sur la droite et je marchais sur Schabachevitschi. J'avoue que, d'après toutes les combinaisons, il m'a paru que c'est de ce côté qu'on chercherait à effectuer le passage.

A peine y suis-je arrivé, qu'on me fait dire que l'ennemi faisait un pont à Oukholoda, ce qui allait me confirmer dans mon opinion, si bientôt après on n'était venu me dire qu'il venait d'abandonner cet ouvrage. Le lendemain, j'appris qu'il travaillait plus sérieusement à la gauche à treize verstes de Borisov. Le général major Tschaplitz y fut tout de suite envoyé, car par suite du même faux calcul, je l'avais rapproché de Borisov, tout le corps du général Langeron y fut envoyé. On s'est battu depuis le matin jusqu'à 10 heures du soir, l'endroit du passage a été jonché de morts, mais comme il arrive le plus souvent, il a été impossible de l'empêcher à une armée cinq fois plus forte et protégée par de fortes batteries.

Dans l'instant même, je suis revenu de Schabachevitschi avec tout le reste, mais il n'était plus temps. Les hauteurs, le bois et le chemin étaient occupés par l'ennemi. La Bérézina est étroite et

guéable dans plusieurs endroits et entre autres dans celui-ci. Il y a eu assez de gelée pour donner quelque consistance aux marais où l'ennemi se serait nécessairement embourbé dans tout autre temps. Maintenant j'avoue, Sire, que si j'avais deviné juste la résistance aurait été plus forte, mais il aurait toujours fini par passer. Il était trop supérieur en nombre et, en nous occupant sur ce point, non seulement il aurait pu jeter un pont plus haut, mais il nous aurait pris en flanc et fait beaucoup de mal peut-être. On doit ajouter à cela que pendant tout le temps, je n'entendais pas encore parler de l'approche des nôtres et que Napoléon, en se jetant sur nous, aurait pu nous accabler par le nombre, avant qu'aucun secours ait pu venir. Il avait sa garde en très bon état, Victor et Saint-Cyr de même; le tout doit être porté à 40.000 hommes pour le moins, sans compter les troupes désorganisées dans la retraite. Tous les prisonniers les plus mal disposés pour Napoléon ont unanimement déclaré qu'il avait au moins 100.000 hommes avec lui. Ceux qui disent que tout est désorganisé, qu'il n'avait point ou très peu de canons ou de cavalerie et que j'avais au contraire 80.000 hommes se sont doublement trompés. Au reste je dois conclure en toute conscience qu'il est impossible que Votre Majesté ait pu obtenir de plus grands résultats depuis le passage qu'elle n'a obtenus à moins d'un hasard extraordinaire qui aurait fait tomber Napoléon lui-même en nos mains. Dès que l'armée du comte de Wittgenstein s'est approchée, j'ai tâché de retenir l'ennemi au passage tandis qu'une partie de son armée et beaucoup de bagages n'auraient pas encore passé. Votre Majesté sait déjà ce qu'il a perdu ce jour-là. Depuis sa marche, je l'ai poursuivi avec toute la vigueur imaginable; il n'a eu de repos ni jour ni nuit. Vous en jugerez, Sire, par la progression de ses pertes. Les premiers jours nous avons été un peu arrêtés par les ponts qu'il a brûlés et détruits devant nous, mais c'était l'affaire de quelques heures pour les réparer. Ensuite je fis des marches forcées, mon avant-garde ne l'a pas perdu un instant de vue et l'a délogé plusieurs fois en l'obligeant de marcher la nuit et lui prenant des canons et des prisonniers. Les premiers jours c'était 4, 6, 9, 12 canons, ensuite 25, 30, 60; en un mot, depuis son passage jusqu'à Vilna nous avons pris 150 canons, plus de 200 caissons, des fourgons et des équipages sans nombre au point que la route en était encombrée, des étendards, plusieurs généraux, autant de prisonniers qu'il était possible d'en prendre. Son arrière-garde a été attaquée et détruite de façon que tout est en déroute complète fuyant sans aucune protection, tombant de fatigue et d'inanition et se rendant de désespoir et de rage. La perte en hommes ne

peut être évaluée à moins de 30.000, indépendamment de la route qui est couverte de tués, de blessés, de gelés, de morts et de mourants. La punition a suivi de si près les scélérats qu'ils restent tombés dans les mêmes cabanes qu'ils incendient et gèlent dans ces mêmes maisons qu'ils ont ravagées et dont ils ont brûlé les portes et les croisées.

Aujourd'hui nous sommes entrés à Vilna sur leurs épaules. Ils n'ont eu le temps de rien emporter, quantité de canons y est restée par-dessus les 150. Les magasins sont garnis. Parmi le grand nombre de malades et de blessés il y a plusieurs généraux, Zayoncheck, Lefèvre et d'autres, à ce qu'on m'a dit.

Mon avant-garde les poursuit sans relâche. Le général major Tschaplitz s'est vraiment distingué, Sire, par la vigueur, l'infatigabilité avec laquelle il les poursuivit. Je lui ai donné les meilleurs généraux pour le seconder. Il ne se passe pas de jour qu'on ne les attaque deux ou trois fois et ne les oblige d'abandonner canons et caissons ; l'aide de camp du maréchal Davout a été pris à Smorgoni ; il m'a dit que son général lui avait ordonné d'attendre l'arrière-garde pour lui demander de quelle force pouvait être le corps qui les poursuivait et, comme l'arrière-garde fut en attendant prise ou détruite, ce jeune homme a été tout étonné de voir arriver notre avant-garde au lieu des siens. Il ne pouvait pas encore concevoir ce qu'était devenue cette arrière-garde. Les prisonniers disent que Napoléon n'a plus moyen de faire bonne mine à ce mauvais jeu, que toute l'armée exténuée de fatigue se livre à des imprécations qui l'alarment. Beaucoup de la garde est tombé en notre pouvoir les derniers jours. Si nous trouvons la possibilité de le poursuivre avec la même vigueur, heureux s'il arrive avec son convoi à l'endroit où nous serions obligés de l'abandonner. Je suis arrivé plusieurs fois à des gîtes qu'il n'avait quittés que depuis quelques heures ; plus d'une fois il partait au moment où la canonnade entre mon avant-garde et son arrière-garde commençait.

Il ne reste seulement à désirer de prouver à Votre Majesté que, si je puis me tromper plutôt qu'un autre, personne au contraire ne mettra plus de zèle et d'ardeur quand je saurai ce que je dois faire.

Comme mon armée a essuyé une perte de 7.000 à 8.000 hommes depuis l'affaire de Nesvij jusqu'à ce jour, j'ai prié le prince Kutusof de me donner quelques troupes de ceux qui me suivent de plus près en leur faisant faire quelques marches forcées et de réunir à son armée le corps commandé par le général major Toutchkov qui est trop en arrière pour me rattraper jamais. J'ignore ce qui en sera décidé,

mais il vaudrait mieux que mon armée fût plus forte, car elle ne peut être portée pour l'infanterie à plus de 10.000 hommes et n'est suivie d'aucun renfort dans la même direction. Les autres sont de côté et très loin.

J'espère que l'Autriche et la Prusse feront ce qu'il y a de plus naturel et de plus simple à faire. Peut-être aussi voudront-ils sauver leur bienfaiteur.

Les Turcs ont coupé la tête à Dimietief Mourousky pour avoir contribué à faire la paix ; on me le mande de Jassy. En même temps on dit qu'ils arment les prisonniers que nous leur restituons.

Pardonnez ce gribouillage, Sire, les phrases et l'encre sont détestables et je n'en trouve pas de meilleure dans ce bourg où le feldzeugmeister m'a remis le paquet de Votre Majesté.

IV. — Journal des opérations du VII[e] corps (1) (A G.)

Rapport du 14 septembre. — Les troupes séjournent dans leurs positions. Un parti de deux escadrons de cavalerie saxonne, deux de cavalerie polonaise, et quatre de chevau-légers autrichiens, formant 1.100 hommes de cavalerie, sont réunis à Nesvij sous les ordres du général autrichien Zechmeister pour parcourir le pays entre les postes de la droite, la frontière de la Galicie et le Styr, reconnaître les positions des ennemis sur les bords de cette rivière depuis Loutsk jusqu'à Berestetschko et de chasser les partis ennemis qui passeraient cette rivière.

Rapport du 15 septembre. — Séjour. Le parti du général Zechmeister reconnaît le camp des ennemis entre Loutsk et Kroupa de l'autre côté du Styr, suit cette rivière jusque devant Targovitsa où était le camp du général Lambert et va coucher à Radomouisl.

Rapport du 16 septembre. — Séjour. Le parti du général Zechmeister reconnaît Krasnoë et Chriniki, points gardés par le général Chruschtsof avec environ 3.000 hommes ; il chasse un parti de cosaques qui avait passé à Chriniki et va coucher à Peremel.

Rapport du 17 septembre. — Séjour. Le parti du général Zechmeister marche sur Berestetschko, chasse des postes de cosaques établis en avant de la ville, qui repassent le pont rétabli par les Russes, sous la protection d'un corps de 3.000 hommes de troupes russes établi sur la rive droite avec six pièces de canon. L'arrière-garde du général Zechmeister est suivie, lorsqu'il se retire, par de la cavalerie ennemie qui répare le pont, mais qui s'arrête près de la ville de Berestetschko. Le général Zechmeister couche à Ghorokhov.

Rapport du 18 septembre. — Séjour. Le général Zechmeister vient avec son parti à Nesvij.

Rapport du 19 septembre. Séjour. Toute la cavalerie autrichienne et saxonne et le parti du général Zechmeister, se réunissent devant Loutsk où le prince de Schwarzenberg et le général Reynier se rendent pour faire la reconnaissance de l'armée ennemie campée entre Loutsk et Kroupa. Après quelques engagements avec la cava-

(1) Le premier cahier contenant les rapports précédents a été égaré aux archives de la guerre.

lerie ennemie qui était en avant de ces ponts faits dans un rentrant sous la protection des troupes et de l'artillerie de la rive droite, on s'assure de l'existence de ces ponts et la cavalerie retourne à Zaborol et Polonka.

Rapport du 20 septembre.- La cavalerie rentre dans ses anciennes positions et le général Zechmeister va à Nesvij d'où il chasse 300 hommes de cavalerie ennemie qui s'y étaient avancés de Chriniki.

Rapport du 21 septembre. — A 4 heures du matin les postes du général Zechmeister sont surpris par 3.000 hommes de cavalerie de la division du général Lambert qui arrivent dans le camp du parti du général Zechmeister avant qu'il fût à cheval. Le piquet de cavalerie saxonne charge et donne le temps à une partie de cette cavalerie de monter à cheval et se retire ensuite sur Oderay et Tortschin ; aussitôt que le général Gablenz reçoit à Tortschin l'avis de cette surprise, il fait partir trois escadrons au secours du général Zechmeister, ces escadrons vont jusqu'à Nesvij d'où le général Lambert était déjà parti pour Radomuisl. La perte des Autrichiens est de 105 chevau-légers d'Oreilly, plusieurs officiers et trois étendards ; celle des Saxons de 19 hussards et 3 officiers, celle des Polonais est de 36 hussards.

On apprend par des rapports que des troupes de l'armée de Turquie sont arrivées de Berestetschko à Chriniki.

Rapport du 22 septembre. — Séjour. Des reconnaissances envoyées à Nesvij n'y voient aucun ennemi, mais un parti de cavalerie autrichienne commandé par le colonel de dragons de Riesch trouve à Biskupice un corps de cavalerie ennemi qui le suit vers Sadow et s'établit de l'autre côté des marais qui couvrent ce village.

On reçoit l'avis que le général Langeron est arrivé à Berestetschko avec 10.000 hommes de l'armée de Turquie et que l'amiral Tchitchagof est à Dubno.

Le général Gablenz retire une partie de son avant-garde de Tortschin et la place entre la Karczma Prokonowska et Zaturce pour mieux observer les chemins qui viennent de Sadov.

Le régiment de dragons de Riesch, autrichien, se place en réserve à la Karczma Progonowska. Le général Frimont qui avait des postes de cavalerie autrichienne à Zaborol devant Loutsk se retire derrière le Stav. Ces postes importants pour observer les mouvements des ennemis dans leur camp de Loutsk étant retirés, on n'a plus de nouvelles de leurs mouvements

Rapport du 23 septembre. — Une reconnaissance envoyée dans la nuit à Sadov voit encore le matin la cavalerie ennemie de l'autre

côté de Sadov et une partie de cette cavalerie prend le chemin de Lokatschi ou de Pawlowicze où était le camp des troupes polonaises commandées par le général Kozinski.

Cette reconnaissance se retire sans bien observer la marche et la force de cette troupe. Le général Reynier fait partir une autre reconnaissance avec un de ses aides de camp pour avoir des rapports justes. Cet aide de camp observe une colonne d'infanterie et d'artillerie qui continue toujours sa marche par Bubnow sur Lokatschi et dont la queue était encore à Bubnow lorsque la tête tirait déjà le canon sur les postes du général Kozinski vers Pawlovicze. Le général Kozinski, après avoir vu la tête de la colonne ennemie et échangé quelques coups de canon, se retire à l'entrée de la nuit sur Ozioutitschi et envoie la cavalerie polonaise de nouvelle levée par Vladimir sur Oustiloug.

Rapport du 24 septembre. — La marche des ennemis pour déborder la droite étant très décidée et les dispositions générales de l'armée ne permettant pas d'attendre l'ennemi ou de marcher à lui avec des forces suffisantes, le VII^e^ corps se retire sur Makovitchi et les Polonais sur Svinarin.

Rapport du 25 septembre. — Le VII^e^ corps se retire à Tourisk, derrière la Touriïa, ainsi que les Polonais du général Kozinski ; l'armée autrichienne passe la Touriïa à Kowel, on n'aperçoit pas d'ennemis.

Rapport du 26 septembre. — La 1^re^ division du VII^e^ corps marche à Dolsk et la cavalerie du général Gablenz à Touritschanié. La 2^e^ division reste en arrière de Tourisk, gardant les bords de la Touriïa et les ponts sur cette rivière. Des cosaques et dragons russes avec quatre pièces de canon arrivent de Tourisk et tâchent de s'emparer du pont, mais ils sont repoussés. L'armée autrichienne campe à Torghovitchi et laisse des postes sur la Touriïa au-dessus de Tourisk.

Le général Kozinski va avec les Polonais à Owloczym.

Rapport du 27 septembre. — Le VII^e^ corps marche à Olesk pour s'opposer à la marche de la colonne qui s'était dirigée sur Vladimir par Pawlowicze et pouvait marcher entre le Bug et la Touriïa. Le général Gablenz s'établit à Stavki et y est attaqué à l'entrée de la nuit par l'avant-garde de la colonne qui vient par Vladimir et qu'on repousse. La brigade autrichienne du prince de Hesse-Hombourg qui avait relevé à Tourisk la 2^e^ division du VII^e^ corps, y est attaquée par les ennemis qui tâchent encore de forcer le passage de la Touriïa et les repousse.

Le général Kozinski est à Liouboml avec les Polonais.

Rapport du 28 septembre.— Le VII^e^ corps vient prendre position la gauche à Liouboml et la droite à Kuty. L'armée autrichienne occupe Lioubolm et se place en arrière et à gauche de cette ville. On ne voit pas d'ennemis.

Les Polonais vont à Opalin pour passer le Bug à un pont que l'on construit à Siedliszcze et rapprocher leur tête à Zamosc pour y renvoyer la garnison qui en avait été retirée pour marcher avec le général Kozinski.

Rapport du 29 septembre. — Séjour à Liouboml. L'armée ennemie vient successivement par les routes de Vladimir, de Tourisk et de Kovel et se place : la gauche en avant de Vitnev, le centre en avant de Matsiov et la droite entre Skibouï et Ghorodno ; à mesure que les avant-gardes arrivent sur les routes, elles attaquent les avant-postes pour les faire replier sur la position de l'armée que les généraux ennemis connaissent. Vers le soir, quatre régiments de cavalerie, quatre d'infanterie et 12 pièces de canon sont détachées de Vitnev et marchent du côté du Bug et envoient de la cavalerie en avant pour reconnaître les postes que le VII^e^ corps étend jusqu'au Bug.

Cette colonne s'arrête à la nuit à Rouïmatschi, en position de passer entre la droite du VII^e^ corps et le Bug et de lui couper la retraite sur Opalin. Dans le même temps la droite attaque le bois près de Skibouï occupé par les postes de gauche de l'armée autrichienne qui repoussent cette attaque.

On observe sur la ligne de l'armée ennemie 26.000 à 30.000 hommes d'infanterie, 10.000 à 12.000 hommes de cavalerie et beaucoup d'artillerie ; ses forces étant supérieures aux troupes autrichiennes et saxonnes réunies à Liouboml, dans une position très étendue dont les deux ailes n'étaient pas appuyées et où la cavalerie pouvait profiter de sa grande supériorité, il était imprudent de risquer une bataille dans cette position et la retraite pendant la nuit fut déterminée.

Rapport du 30 septembre. — Le VII^e^ corps se retire par Opalin sur Olszanka, le parc d'artillerie et les équipages passent le Bug au pont construit à Siedliszcze qui est retiré après leur passage. Un détachement de cavalerie de l'arrière-garde est chargé près d'Opalin par des cosaques qui prennent 25 hommes d'infanterie légère qui s'étaient imprudemment avancés dans la plaine pour soutenir la cavalerie. L'armée autrichienne prend position derrière le lac de Chatsk. Cette position qu'on croyait bonne, parce qu'elle est couverte par quelques lacs, des marais et des bois, s'est trouvée trop étendue et la communication trop difficile pour pouvoir bien

manœuvrer et réunir ses forces sur l'un des points où l'ennemi dirigerait ses colonnes. On se détermine à la quitter et à passer le Bug pour aller promptement le repasser à Brest et prendre position sur la Moukhavets tandis que les colonnes de gauche de l'armée autrichienne se retiraient des environs de Ratno directement sur Bulkov.

Rapport du 1er octobre. — On construit pendant la nuit un pont sur le Bug entre Koszary et Sobibor. Le VIIe corps reste en position à Koszary et Olszanka pour couvrir la marche de l'armée autrichienne qui, dans sa retraite de Chatsk à Wlodawa, aurait pu être prise en flanc par la colonne ennemie qui venait par la route d'Opalin et se formait devant le VIe corps.

A 2 heures après-midi l'arrière-garde autrichienne fut arrivée au bois près Koszary; le VIIe corps commença sa retraite et passa le Bug sur le pont jeté en arrière de Koszary. La retraite et le passage de la rivière se firent dans le plus grand ordre, les ennemis furent un peu arrêtés par le feu de l'infanterie et de l'artillerie placées sur la rive gauche du Bug, ils ne purent empêcher de lever le pont et les pontons qui furent chargés sur les haquets à 4 h. 1/2.

L'arrière-garde autrichienne qui s'était arrêtée à l'entrée du bois en arrière de Koszary jusqu'après le passage du VIIe corps, continue sa retraite sur Wlodawa sans être inquiétée.

Rapport du 2 octobre. — Le VIIe corps marche à Hanna et le corps autrichien à Slawatice. La cavalerie ennemie qui vient sonder le gué au-dessous de Wlodawa et qui côtoie la rivière en suivant le mouvement de l'armée, est forcée par quelques coups de canon de s'éloigner.

Rapport du 3 octobre. — Le VIIe corps marche à Dobratycze, l'avant-garde de l'armée autrichienne arrive à Brest. On voit une colonne ennemie suivant sur la rive droite du Bug le mouvement de l'armée.

Rapport du 4 octobre. — Un corps de cavalerie ennemie avec 4 pièces de canon se présente à la pointe du jour devant Brest, mais il est repoussé par l'avant-garde de l'armée autrichienne et se retire à Arkadja où le reste de l'avant-garde ennemie arrive successivement. Le VIIe corps passe le Bug à Brest après l'armée autrichienne et relève l'armée autrichienne qui avait occupé la ville et le faubourg de Brest et Trichin. On travaille à remettre en état de défense un ancien ouvrage à l'embouchure du Moukhavets dans le Bug et à retrancher le faubourg en avant de cet ouvrage pour en faire une tête de pont. On fait une redoute et une batterie dans une île du Bug pour flanquer la droite de ces retranchements et on place beau-

coup d'artillerie sur les bords de la Moukhavets pour flanquer la gauche.

Rapport du 5 octobre. — Séjour à Brest. On continue les travaux, on voit arriver de nouvelles troupes ennemies à Arkadja ; on apprend par un prisonnier que le général Langeron est campé avec les divisions d'infanterie à Kamienica (Biskuwsko), une lieue en arrière d'Arkadja ; que le général Tormasof est parti pour aller remplacer le prince Bagration blessé à la bataille de Mojaïsk et que l'amiral Tchitchagof commande toute l'armée.

Rapport du 6 octobre. — Séjour à Brest. On continue les travaux. A 4 heures 1/2 on voit partir du camp d'Arkadja, deux régiments de cosaques, un de hussards, un de dragons et deux régiments d'infanterie avec de l'artillerie. Ils marchent vers leur droite, les cosaques passant près du Moukhavets. On présume qu'ils vont soutenir le général Tschaplitz qui a fait une reconnaissance sur les postes de gauche des Autrichiens par Bulkov et Kobrin, et dont la cavalerie avait été le matin un peu repoussée par les hussards autrichiens, ou que c'est le commencement d'un grand mouvement des ennemis pour passer le Moukhavets sur la gauche de l'armée.

Rapport du 7 octobre. — Séjour à Brest. On continue les travaux. L'armée autrichienne change de position pour renforcer sa gauche qu'elle appuie à la Lesna près Brody, en conservant sa droite au Moukhavets près Trichin. La cavalerie saxonne qui était en avant de Terespol, sur la rive gauche du Bug, pour observer les bords de cette rivière, la passa afin de servir sur la rive droite du Bug, dans le cas où les ennemis passeraient le Moukhavets pour attaquer la gauche. On laisse à Terespol deux escadrons et un bataillon d'infanterie légère. Les postes avancés sur le Bug observent pendant la nuit que les ennemis travaillent à un passage du Bug, au-dessous de Murawiec et rencontrent quelques cosaques passés à 9 heures du matin. On voit avancer sur ce point un régiment de cosaques et un de hulans, qui envoient reconnaître Terespol et, le trouvant occupé par de l'infanterie, se retirent sur le pont où ils ont passé le Bug. Une reconnaissance de quelques escadrons et bataillons autrichiens avec du canon s'avance d'un autre côté sur les troupes qui ont passé le Moukhavets à Jamno, Chébrin et Bulkov et les chasse de Jamno et Chébrin. La nuit empêche d'aller jusqu'à Bulkow et de voir les troupes qui y sont.

Rapport du 8 octobre. — Séjour à Brest. On travaille toujours aux retranchements. On voit 3 pulks de cosaques passer le Bug à Murawiec et envoyer des détachements autour de Terespol et sur la route de Varsovie. Ils se retirent dans l'après-midi sans avoir rien

fait. A 2 heures après midi les ennemis attaquent les postes autrichiens sur la grande route de Kobrin. L'infanterie autrichienne qui occupait le passage de Jamno, se retire comme elle en avait l'ordre, et les ennemis vont jusqu'à Trichin et attaquent le bois entre Berezowka et Ploska. La cavalerie et l'artillerie légère saxonnes marchent sur la route de Kobrin, pour soutenir la cavalerie du général Frimont Les ennemis sont repoussés. Ils ont montré sur la route de Kobrin le régiment de hussards Bialorusky, un régiment de dragons, deux pulks de cosaques, quatre bataillons d'infanterie et quatre pièces de canon ; vers le bois de Ploska, ils ont montré autant de troupes, mais on ignore ce qu'ils avaient en arrière. On voit toujours les mêmes troupes au camp d'Arkadja devant Brest et il paraît qu'il y a en arrière, sur la route de Mokranouï, un camp qui serait celui du principal corps de troupes ennemies.

Rapport du 9 octobre. — Séjour. On n'aperçoit aucun mouvement chez les ennemis, excepté le soir qu'on voit partir à la nuit des troupes du camp d'Arkadja.

Rapport du 10 octobre. — Au jour, on s'aperçoit que le camp d'Arkadja est vide et qu'il ne reste que des avant-postes de cosaques, mais on voit ensuite arriver des postes d'infanterie qui se placent au débouché du village, et qui paraissent fournis par un corps en arrière caché par les bois. On aperçoit ensuite, lorsque les brouillards sont dissipés, un corps de troupes arrêté à Kamienica sur la rive gauche du Moukhavets et des voitures d'artillerie, des équipages, ainsi que plusieurs troupes d'infanterie et de cavalerie qui marchent venant de Wyczolki Kamienica. A midi ces troupes commencent à passer le Moukhavets. On compte successivement cinq régiments d'infanterie, cinq de cavalerie et beaucoup d'artillerie qui vont à Rzeczyca joindre les troupes qui étaient déjà passées sur la rive droite du Moukhavets, et qui marchent en étendant leur droite jusque vers Czernie. On ne peut savoir où est le reste de l'armée et si elle suit ce mouvement bien prononcé pour attaquer la gauche des Autrichiens, qui est la partie la plus faible de la position et d'où l'ennemi pourrait aller passer la Lesna, au delà de la gauche et prévenir l'armée sur ses communications. Les généraux commandant sur la gauche croyant ne pouvoir résister à une attaque vigoureuse des ennemis sur cette partie faible, on décide la retraite derrière la Lesna et de cette position à marcher à une autre position plus en arrière pour attendre l'arrivée des renforts annoncés.

Rapport du 11 octobre. — Les troupes partent de leur position à 2 heures du matin pour se retirer derrière la Lesna où elles arrivent à 6 heures du matin et prennent position : la 1re division sur la

route de Bialistok, en arrière du pont de Kliniky, la 2e division à Terebow. L'arrière-garde des Autrichiens rapporte, qu'au moment où elle quittait au point du jour Ploska, elle a vu deux colonnes d'infanterie ennemie qui marchaient pour attaquer le bois. A 10 heures du matin une colonne ennemie arrive à Brody et devant le pont de Tschougénitschi, gardé et brûlé par les Autrichiens. Les troupes s'augmentent successivement. Il s'établit une canonnade d'une rive à l'autre et des tirailleurs russes ont vivement cherché à s'approcher du pont. Le feu cesse sur ce point, mais les troupes continuent à y arriver et prennent ensuite la route de Kamenets, et une forte partie de l'armée ennemie, particulièrement de cavalerie, marche jusqu'au soir sur la route.

A midi les postes de la 1re division du VIIe corps qui gardaient le pont de Kliniky avec six pièces de canon sont attaqués par un corps d'infanterie russe qui est d'abord repoussé, mais finit par s'établir au château et au village avec de l'artillerie et travaille à réparer le pont du château qui avait été mal coupé et où il était resté quelques poutres. Malgré le feu de l'infanterie, de six pièces de canon placées sur le pont et de six pièces sur les flancs, les ennemis parviennent à établir un passage sur lequel ils font passer un bataillon de grenadiers, qui, reçu par le feu de l'infanterie et chargé par deux compagnies du 1er régiment d'infanterie légère, est bientôt culbuté et reste en partie étendu sur la place et dans la rivière. On se tiraille jusqu'à la nuit. Des reconnaissances se présentent sur la droite avec du canon et sont aussi repoussées. Des prisonniers disent que c'est la réserve commandée par le général prince Chowansky, qui a fait l'attaque de Kliniky, et que les grenadiers des régiments ont été réunis pour l'attaque du pont. La position sur la Lesna étant trop étendue, on résolut la retraite sur Voltschin et Visoki.

Rapport du 12 octobre. — Le VIIe corps prend position a Voltschin ; on ne voit d'ennemis qu'à l'arrière-garde des Autrichiens vers Visoki ; la position est jugée trop étendue et on détermine la retraite.

Rapport du 13 octobre. — Le VIIIe corps prend position sur la Moszczona à Boratyniec ; les Autrichiens à Moszczona et sur la Nurzek, quelques cosaques se présentent le soir vers l'arrière-garde des Autrichiens à la lisière du bois de Suxholica.

Rapport du 14 octobre. — Les troupes prennent une autre position plus resserrée derrière la rivière de Siématitsché ; le VIIe corps a sa droite au Bug à Turna et sa gauche à Lojki, les Autrichiens occupent Siematitsché ; les arrière-gardes restent sur la rivière de Moszczona et dans le bois de Suxholica. L'arrière-garde des Autri-

chiens est de nouveau attaquée le soir dans les bois de Suxholica par un corps d'infanterie et d'artillerie, elle se replie à la nuit derrière la Moszczona.

Les positions reconnues sur la rive droite du Bug paraissent toutes trop mauvaises pour qu'on ose y attendre l'ennemi, que l'armée n'est pas en état d'attaquer, mais qu'on voudrait tenir en échec dans une forte position, ou occuper par des manœuvres pour l'empêcher de faire des détachements sur les communications de la grande armée. En attendant l'arrivée des renforts annoncés, on ne peut plus de Siématitsché marcher vers Bielsk et prendre position derrière la Narew, sans être prévenu par les ennemis; on se détermine à passer le Bug pour marcher vers Brest et Wlodawa afin de menacer les ennemis de repasser le Bug entre ces villages et d'occuper leurs communications avec la Wolhynie, afin de les retenir sur le Bug, de les empêcher de faire des détachements et d'être joints plus tôt par le renfort attendu par l'armée autrichienne. Des ponts sont préparés sur le Bug, le VII[e] corps commence à passer cette rivière le soir à Climcyca et les Autrichiens partent dans la nuit pour aller passer une partie à Climcyca l'autre vers Droghitschin.

Rapport du 15 octobre. — Le VII[e] corps, après avoir passé le Bug, prend position à Sarnaka et envoie des partis de cavalerie à Constantinov et sur les chemins de Biala et de Miedzyrzyc pour chercher les cosaques qui courent dans ces contrées; un de ces partis, arrivé de nuit à Miedzyrzic, y surprend un détachement de cosaques qu'il disperse et en prend plusieurs, on apprend de ces prisonniers qu'ils formaient l'arrière-garde d'un corps de 3.000 hommes de cavalerie composé de hussards, hulands et cosaques et 4 pièces d'artillerie légère sous les ordres du colonel Tschernitschef, aide de camp de l'Empereur de Russie, qui est allé à Siedlec et suit la route de Varsovie.

Rapport du 16 octobre. — Le VII[e] corps marche à Swory, la cavalerie occupe Biala et la route de Miedzyrzyc à Biala. L'armée autrichienne vient à Lukowisko, envoie des détachements sur Wegrow et Siedlec et détache le général Frelich avec la brigade d'hussards et l'artillerie légère et deux bataillons pour aller de Miedzyrzyc à Radzyn couper la retraite au parti du colonel Tschernitschef.

La cavalerie prend à Biala des hommes de divers corps venus de Brest pour chercher des vivres; parmi ces prisonniers il y en a deux du 12[e] régiment de chasseurs qui fait partie de la 13[e] division. On apprend de ces prisonniers que leur régiment est arrivé à Brest

et que les cinq autres régiments de leur division venant de la Crimée sont en route pour rejoindre l'armée et doivent actuellement avoir passé Dubno.

Rapport du 17 octobre. — Le VII^e^ corps prend position en avant de Biala, l'armée autrichienne vient à gauche de Biala, une division autrichienne reste à Miedzyrzyc pour couvrir le pays et soutenir le général Frelich et les détachements envoyés à Siedlec. La cavalerie saxonne prend à Zalesie sur la route de Brest un convoi de farine que les Russes avaient requis pour Brest, plusieurs maraudeurs de différents corps et un détachement de 15 hommes avec un capitaine du régiment Staro Iermolasky envoyé pour faire exécuter des réquisitions.

Rapport du 18 octobre. — Une reconnaissance envoyée sur la route de Brest rencontre à Woskrzenice une avant-garde ennemie et envoie des cosaques prisonniers qui disent que cette avant-garde est composée de quatre escadrons de dragons, un bataillon de chasseurs et deux pièces de canon, partis de Brest et qu'ils ne savent pas qu'elle soit suivie d'autres troupes.

La reconnaissance reçoit l'ordre de se retirer jusqu'à la position de l'avant-garde pour attirer l'ennemi, et un bataillon d'infanterie légère est envoyé par le moulin Kozula pour marcher par un bois sur les derrières de cette avant-garde, afin de lui couper la retraite lorsqu'elle se serait avancée. Le prince Schwarzenberg ordonne aussi à un bataillon et deux escadrons de marcher dans la même direction. Les ennemis avancent et attaquent vivement les ponts de la Bialka sur la route de Brest, ils sont repoussés plusieurs fois, mais montrent beaucoup plus d'infanterie et d'artillerie que les cosaques n'en avaient annoncé et s'emparent d'un des ponts, la 2^e^ division s'avance pour reprendre ce pont. Dans ce moment le bataillon d'infanterie légère envoyée par le moulin Kosula arrive à l'extrémité du bois suivi du bataillon autrichien et s'empare d'une pièce de 12 que le général Essen venait de placer pour tirer sur le pont.

Les ennemis chassés du pont, font une nouvelle attaque et s'en emparent de nouveau, mais le général Lecoq, qui avait passé par le moulin Kosula avec le régiment Frédéric pour soutenir dans le bois le bataillon d'infanterie légère et le bataillon autrichien, arrive, les ennemis sont pris en flanc et se sauvent en désordre, on répare le pont que les Russes avaient commencé à couper et on les poursuit sur la route où les ennemis cherchent à défendre successivement la lisière des bois qui traversent la route avec de petits intervalles de plaine, ils sont forcés successivement ; une brigade autrichienne de

la division Bianchi, que le prince Schwarzenberg avait fait avancer pour marcher directement par Grabanowo sur Woskrzenice avec une batterie, arrive et se joint aux troupes saxonnes.

Les ennemis veulent prendre position derrière la Krzna à la nuit, ils y sont attaqués et continuent leur retraite sur Brest ; la nuit empêche de les poursuivre plus loin.

On a pris dans cette affaire une pièce de 12 et 200 prisonniers, la perte a été de 180 hommes tués ou blessés ; la perte des ennemis a été beaucoup plus forte parce que dans les attaques du pont ils s'avançaient sous le feu de l'artillerie et de l'infanterie.

Les prisonniers ont dit que le corps ennemi était composé de cinq bataillons de grenadiers de la réserve commandés par le prince Kowanski, de six régiments de la 8e division commandés par le général Essen, 48 pièces de canon, deux régiments de dragons, deux escadrons de hulans et un pulk de cosaques, qu'ils étaient partis de Brest la veille et avaient marché toute la nuit.

On reçoit des rapports du général Frelich qui a pris à Radzyn quelques hommes et voitures et délivré des officiers autrichiens et saxons malades pris à Wegrow sur la route de Varsovie ; mais le fort du colonel Tschernitschef est parvenu à se retirer à Pasczen par une marche de 36 heures et en passant à Radzyn et Kock.

Un parti que le prince Schwarzenberg avait laissé vers Droghitschin, annonce qu'une forte avant-garde est arrivée à Droghitschin et se prépare à y passer le Bug.

Le but qu'on avait eu dans la marche de Biala était rempli, puisque la manière dont on avait ramené le général Essen devait inquiéter les ennemis et les empêcher de faire des détachements vers le Niémen ; le parti du colonel Tschernitschef s'était retiré, mais on pouvait craindre que l'avant-garde dont on attendait le passage à Droghitschin, n'interceptât la route de Varsovie et se répandît sur les derrières de l'armée, si l'amiral Tchitchagof voulait venger le général Essen, on se détermine à marcher vers Droghitschin.

Rapport du 19 octobre. — Le VIIe corps marche à Chotycze, l'armée autrichienne à Huslew.

Rapport du 20 octobre. — Le VIIe corps prend position à Skryssew et établit ses postes sur le Bug en face de Droghitschin, où on ne voit que quelques postes de cosaques. Les postes de cavalerie autrichienne vers Losyce et Miedzyrzyc y voient arriver des cosaques.

Rapport du 21 octobre. — Séjour.

Rapport du 22 octobre. — Séjour. On ne voit toujours sur la rive droite du Bug que quelques postes de cosaques, un parti

de cosaques venu de Losyce enlève à Korczew un poste de 12 hommes de cavalerie saxonne qui se gardait mal, on va de suite à leur poursuite, mais on ne peut les atteindre.

Rapport du 23 octobre. — Séjour à Skryssew. Les avant-postes sont attaqués à Ruskow et sont forcés de se replier, mais l'avant-garde les soutient et oblige l'ennemi à se retirer sur Sarnaka sans qu'on puisse l'atteindre.

Rapport du 24 octobre. — Séjour.

Rapport du 25 octobre. — Séjour.

Rapport du 26 octobre. — Séjour.

Rapport du 27 octobre. — Séjour à Skryssew. On apprend que l'ennemi se retire par Droghitschin. Un escadron passe le Bug et occupe Droghitschin. On construit un pont à Mogilnica.

Rapport du 28 octobre. — Le corps séjourne à Skryssew. Des reconnaissances envoyées sur Siématitsché confirment la retraite des ennemis sur Wisoki et apprennent qu'une partie de l'armée campée vers Brest marche vers Proujanouï.

Rapport du 29 octobre. — Le VII^e^ corps passe le Bug sur le pont construit à Mogilnica et campe à Zajonczniki, l'avant-garde à Siématitsché.

Rapport du 30 octobre. — Le VII^e^ corps séjourne dans sa position pour attendre l'armée autrichienne qui passe le Bug et se porte à Krupice et à Slochi. Une reconnaissance parti de Siématitsché rencontre à Wisoki l'ennemi, qui, supérieur en nombre, le poursuit et lui prend six hommes.

Rapport du 31 octobre. — Le VII^e^ corps marche à Baratyniec et son avant-garde à Mielnik, on trouve 300 cosaques à Niémirov. L'armée autrichienne marche à Mosczona et Zalesie, son avant-garde à Télaticze. On reçoit des rapports qui confirment la marche des Russes sur Proujanouï. Ces rapports déterminent à marcher par la route la plus directe sur Volkovisk et Slonim.

Rapport du 1^er^ novembre. — Le VII^e^ corps marche à Kletcheli et Dasze. L'avant-garde, avant de partir de Mielnik, fait attaquer les 300 hommes de cavalerie russe qui étaient à Niemirov, les force à se retirer sur la route de Brest et va ensuite joindre à Telaticze un corps de cavalerie autrichienne qui y était et dont une partie, allée en reconnaissance sur Wisoki, était repoussée par 1.200 hommes de cavalerie ennemie venue de Brest. Elle continue sa marche pour aller ensuite à Roghatschi. Un escadron de lanciers resté à l'arrière-garde avec un escadron de hussards autrichiens, voyant un escadron autrichien entouré par des cosaques, charge sur ces cosaques,

les poursuit sur la route de Wisoki et en prend 12. Le major Seydlitz est tué dans cette charge.

Rapport du 2 novembre. — Le VII^e^ corps va à Orla, son avant-garde à Dubicze et Redulty, l'armée autrichienne va à Bielsk.

Rapport du 3 novembre. — Séjour.

Rapport du 4 novembre. — Le VII^e^ corps marche à Narewka.

Rapport du 5 novembre — Le VII^e^ corps marche à Roudnia, où il prend position.

Rapport du 6 novembre. — Le VII^e^ corps vient à Svislotsch, l'arrière-garde reste à Roudnia.

Rapport du 7 novembre. — Séjour à Svislotsch. L'arrière-garde vient à Veliki-Ghrinki et laisse seulement un escadron à Roudnia pour couvrir la marche de quelques voitures de vivres qui étaient encore restées en arrière.

Rapport du 8 novembre. — Le VII^e^ corps marche à Hornostajewice, l'avant-garde à Porozov, l'escadron resté à Roudnia y est attaqué par un corps assez considérable de cavalerie, faisant partie du corps du général Melissino. Il se replie sans perte et est suivi jusqu'à Porozov, où il rejoint l'avant-garde.

Rapport du 9 novembre. — Séjour à Hornostajewice. Un bataillon d'infanterie et deux escadrons de cavalerie avec deux pièces de canon marchent à Svislotsch, pour couvrir le parc d'artillerie, qui se retirait sur Volkovisk. Ils sont suivis par une partie du corps, qui avait déjà attaqué l'escadron resté à Roudnia et se retirent sans perte jusqu'à Gnezno.

Rapport du 10 novembre. — Le VII^e^ corps séjourne à Hornostajewice. Le bataillon d'infanterie et les deux escadrons de cavalerie restés à Gnezno reçoivent l'ordre de se porter sur Roudnia. Ils trouvent à Mstibow 600 hommes de cavalerie. Deux escadrons des chevau-légers de Polenz les chargent vigoureusement et font prisonniers 24 hommes et 2 officiers. Ils les poursuivent jusqu'à Svislotsch où ceux-là se trouvent soutenus par d'autre cavalerie. On apprend que le général Melissino est à Ghrinki ; qu'il forme l'avant-garde d'un corps plus considérable commandé par les généraux Essen et Sacken.

Le général Gablenz, à la tête de son avant-garde se porte sur Berniki, le général Melissino évacue Ghrinki et retourne à Roudnia.

Rapport du 11 novembre. — Le VII^e^ corps marche à Sokolniki. Le général Gablenz envoie une reconnaissance avec de l'artillerie à Roudnia. Cette reconnaissance trouve l'ennemi à trois quarts de lieue en avant de Roudnia. Ceux-ci ayant des forces supérieures, la

reconnaissance se retire en bon ordre emmenant une vingtaine de prisonniers. On apprend que le général Essen a joint le général Melissino. On trouve sur un des prisonniers une lettre du général Melissino adressée à Nowosadi au général Sacken qui donne connaissance des chemins par où ils doivent passer pour joindre le VII^e^ corps.

Rapport du 12 novembre. — Le VII^e^ corps ne pouvant s'avancer à Roudnia sans trop s'éloigner du corps autrichien et s'exposer à s'engager contre tout le corps du général Sacken dans des forêts, digues ou marais, où il ne pourrait pas manœuvrer avec avantage, il se retire de Sokolniki à Ghrinki, Lapénitsa et Hornostajewice, afin d'attirer les ennemis dans un pays où les manœuvres fussent plus faciles.

Rapport du 13 novembre. — Séjour à Lapénitsa. L'avant-garde est attaquée à Hornostajewice et, selon ses instructions, se retire près de Lapénitsa devant la position de l'armée et se cache derrière un bois occupé par les avant-postes. On voit arriver sur les hauteurs de Hornostajewice un régiment de dragons, quelques escadrons de hussards, un pulk de cosaques et quelques compagnies d'infanterie. On en voit aussi dans la vallée d'Hornostajewice, mais on ne peut juger de leur nombre, ni des troupes qui arrivent encore par la route de Porozov qu'on n'aperçoit pas, et connaître si c'est seulement l'avant-garde du général Melissino, ou si elle est suivie par d'autres troupes. Afin de culbuter cette avant-garde des hauteurs dans la vallée de Hornostajewice, si elle est seule, ou de reconnaître si elle est suivie par d'autres troupes, la 2^e^ division va joindre l'avant-garde au bois derrière lequel elle est cachée, afin de la soutenir. Au moment où on allait se mettre en marche, on voit deux bataillons d'infanterie qui ont marché derrière la cavalerie et arrivent dans un petit bois, d'où ils prendraient en flanc les troupes qui marcheraient contre la cavalerie ennemie. Un bataillon du 2^e^ régiment d'infanterie légère et le bataillon de grenadiers d'Anger attaquent ce bois qui est vivement disputé ; les autres troupes s'avancent sur les hauteurs et chassent la cavalerie ennemie à mesure qu'on s'avance dans le bois, mais on ne parvient à s'en emparer qu'à la nuit, et on ne peut pousser jusqu'à Hornostajewice.

On apprend des prisonniers faits dans le bois que douze régiments d'infanterie ont suivi l'avant-garde du général Melissino, que les généraux Essen et Bulatow sont Hornostajewice. Les prisonniers ne savent pas où est le général Sacken. D'après ces renseignements, le général Reynier se détermine à se retirer sur Volkovisk afin d'attirer davantage les ennemis, que les Autrichiens puissent les

prendre en flanc et marcher sur leurs derrières, pour avoir une affaire dont on pût obtenir de grands résultats, ainsi que pour se réunir à neuf bataillons de la 32e division arrivés à Volkovisk avec le général Durutte.

Rapport du 14 novembre. — Le VIIe corps se met en marche à 3 heures du matin sur deux colonnes, l'une par Izabélin, l'autre par Blenkitna et va prendre position sur les hauteurs en arrière de Volkovisk. Des cosaques suivent les arrière-gardes jusqu'à une demi-lieue de Volkovisk et se retirent ensuite.

Rapport du 15 novembre. — A 3 heures du matin, une colonne ennemie arrive aux postes en avant de Volkovisk, donne le mot d'ordre, continue ensuite rapidement sa marche, surprend une compagnie du régiment de Walcheren placée en avant de Volkovisk, tourne ensuite la compagnie qui gardait le pont et, passant la rivière et le marais qui étaient en grande partie gelés, entre dans les premières maisons du village, où il s'engage un combat de nuit avec les troupes saxonnes qui arrivent au secours des postes. Des officiers russes parlent français et s'annoncent aux Saxons comme Français, ce qui cause des méprises ; des officiers vont au milieu des bataillons russes et empêchent de tirer les prenant pour des troupes de la 32e division qui occupe la gauche du village ; on se bat à la baïonnette lorsqu'on se reconnaît ; pendant ce temps les équipages qui étaient en trop grand nombre dans le village, malgré l'ordre de se placer en arrière du camp, se retirent. Le combat de nuit exposant les troupes inutilement, le général leur ordonne de se retirer du village. Lorsque le jour commence à paraître, les Russes sont chassés du village et se retirent sur leur armée qu'on aperçoit arriver et prendre position à droite et à gauche de la route d'Izabélin. On fait environ 200 prisonniers dans le village et on y trouve autant de morts russes.

Trois régiments de cavalerie, un d'infanterie et de l'artillerie se détachent de la droite, passent la rivière au pont sur la route de Zelva et marchent pour s'emparer d'un plateau à la gauche de la position, et qui n'était pas occupé dans ce moment, parce qu'on avait resserré les troupes pendant l'attaque de nuit. La cavalerie saxonne conduite par le général Gablenz y marche aussitôt, fait une fort belle charge sur la cavalerie ennemie qui commençait à se former sur ce plateau, la culbute sur le pont où l'infanterie protège sa retraite ; l'artillerie légère qui garnit alors ce plateau force cette colonne à se retirer sur la route de Zelva. La gauche de la ligne d'infanterie s'étend sur le plateau qu'on garnit d'artillerie.

La droite de l'armée ennemie s'étend jusque sur les hauteurs de

la route à Zelva. Trois ou quatre régiments d'infanterie avec de l'artillerie, les régiments de cavalerie qui ont été repoussés du plateau et deux autres régiments de cavalerie, marchent par leur droite pour aller passer la rivière plus haut et tourner la gauche de la position. La cavalerie saxonne suit ce mouvement : la 1re division saxonne qui était en réserve derrière la droite, marche à la gauche avec son artillerie et une batterie de réserve et prend position la droite au plateau qui formait d'abord la gauche de la position, et la gauche à un bois qu'on garnit d'infanterie. La tête de la colonne ennemie qui avait passé le ruisseau est repoussée ; son artillerie est forcée à cesser son feu. Les troupes se retirent et reprennent à la nuit leur position entre la route de Zelva et celle d'Izabelin. Des dépêches du général Sacken à l'amiral Tchitchagof prises sur un officier par les Autrichiens apprennent que son corps était composé de 15.000 hommes d'infanterie, 7.200 hommes de cavalerie et 12 batteries.

Rapport du 16 novembre. — On n'avait laissé pendant la nuit que des postes dans les premières maisons de Volkovisk. Dès la pointe du jour on voit plusieurs détachements de tirailleurs ennemis venir à Volkovisk et y entrer successivement. L'occupation de ce village était inutile à la position et ne pouvait qu'engager un combat de tirailleurs qui ferait perdre des hommes inutilement, tandis qu'il suffisait d'empêcher les colonnes ennemies de s'y former et d'en déboucher pour attaquer la position ; on en retire les postes et il arrive successivement plus de 2.000 hommes. L'armée ennemie ne fait aucun autre mouvement jusqu'après-midi. Alors une colonne d'infanterie et de cavalerie et 10 pièces de canon se détachent de la droite pour tenter une nouvelle attaque sur la gauche, en allant passer le ruisseau plus haut que la veille. Le régiment de Walcheren marche à la gauche de la 1re division saxonne pour l'aider à garder le bois. Des tirailleurs espagnols de ce régiment, joints aux tirailleurs saxons repoussent la cavalerie et l'infanterie ennemie qui commençaient à passer le ruisseau ; l'artillerie saxonne fait aussi éloigner l'artillerie de cette colonne qui va chercher un autre passage plus haut, et y est également repoussée. On se bat jusqu'à la nuit de ce côté.

A 3 heures 1/2 on entend quelques coups de canon dans la direction d'Izabélin qu'on présume tirés par le corps autrichien qui devait marcher sur Izabélin. On aperçoit dans le camp ennemi beaucoup de mouvements d'officiers qui vont porter des ordres. La cavalerie qui était en réserve, monte à cheval et marche sur la route d'Izabélin. Le général Devaux reçoit l'ordre d'attaquer Volkovisk

avec un bataillon du régiment de Belle-Isle, et un bataillon du 1er régiment de Wurzbourg, pendant que 12 pièces de canon tirent sur les ennemis logés dans le village. L'attaque a un plein succès. 700 ou 800 Russes sont tués dans les maisons et dans les rues de Volkovisk, les autres se sauvent à leur position. A l'entrée de la nuit, on s'aperçut que l'armée ennemie commençait sa retraite. Les troupes se sont parfaitement conduites pendant ces deux journées ; les Saxons avec leur bravoure, leur solidité et leur vigueur ordinaire, les troupes de la division du général Durutte, toute composée de jeunes soldats, qui n'avaient jamais été au feu, ont attaqué comme de vieux soldats français le village de Volkovisk. Elles étaient restées pendant deux journées et une nuit presque toujours sous les armes ou couchées sur la neige, sans bois ni paille ; elles étaient très fatiguées, cependant des détachements ont marché toute la nuit à la suite et sur le flanc des ennemis et ont fait plusieurs prisonniers.

Rapport du 17 novembre. — Le VIIe corps se met en marche deux heures avant le jour pour aller à Blenkitna où on présumait que l'ennemi avait passé, ne pouvant se retirer par Izabélin où le prince Schwarzenberg était arrivé et avait pris l'ambulance des ennemis, beaucoup d'équipages, les voitures de plusieurs généraux et 500 prisonniers. On ne trouve plus à Blenkitna que des traînards de l'armée ennemie qui y avait passé la Rossa et se dirigeait sur Svislotsch. Un corps de cavalerie et d'infanterie est envoyé sur cette route pour suivre les ennemis et fait beaucoup de prisonniers tandis que le reste du VIIe corps marche par Tolzmany à Sokolniki pour tâcher d'arriver avant les ennemis à Ghrinki et leur couper la retraite sur Roudnia. Le prince Schwarzenberg va avec une partie du corps autrichien à Porozov et Studzieniki et ordonne de faire marcher des troupes pendant la nuit sur Roudnia et par Novoi Dwor sur la route de Proujanouï. L'armée ennemie s'arrête à Svislotsch. Un parti envoyé le soir vers Ghrinki rapporte qu'il n'y a qu'un petit détachement ennemi et que les voitures et bagages de l'armée n'y passaient pas encore. Un paysan venant de Svislotsch dit que les ennemis se retirent par Jalowka sur Pleski.

Rapport du 18 novembre. — Le VIIe corps arrive au point du jour près de Ghrinky et aperçoit une colonne, particulièrement de cavalerie, qui vient par la route de Svislotsch. La cavalerie saxonne s'avance aussitôt avec l'artillerie légère ; les ennemis se divisent ; une partie se croyant coupée reste sur le chemin de Jalowka ; l'autre cherche à traverser promptement Ghrinki pour suivre la colonne. La cavalerie saxonne la charge vivement, la culbute dans le village

et la poursuit dans la forêt sur la route de Roudnia. L'infanterie la suit aussi vite qu'il lui est possible. Un peu avant le jour 150 chasseurs à pied autrichiens étaient arrivés par la forêt sur le flanc des ennemis près de Roudnia, y avaient mis beaucoup de désordre et pris bien des voitures ; mais n'étant pas soutenus, ils avaient dû se retirer avec perte. On poursuit les ennemis jusque vers Roudnia où l'arrière-garde ennemie se reforme et cherche à me résister quelque temps. Le général Frœlich arrive alors de Janowczysma avec quelques bataillons autrichiens, l'arrière-garde ennemie est culbutée, et se retire derrière la Narew, où l'armée ennemie prend position, après avoir brûlé les ponts de Roudnia. Des hussards saxons envoyés par Svislotsch ramenèrent encore beaucoup de prisonniers restés en arrière. On apprend d'eux que les ennemis se sont mis en marche à 11 heures du soir pour se retirer à Roudnia.

Les prisonniers faits les 15, 16, 17 et 18 n'étant pas réunis sur le même point, on n'en a pas encore l'état, mais d'après divers rapports il doit y avoir environ 3.000 prisonniers et 30 ou 40 officiers. On en trouvera aussi beaucoup qui se sont dispersés dans les bois et villages. Les ennemis ont eu au moins 1.500 hommes tués dans ces journées et perdu une grande partie de leurs bagages.

Rapport du 19 novembre.— Le VII^e^ corps séjourne à Roudnia et Ghrinki, pour attendre la réparation des ponts brûlés par l'ennemi, le corps autrichien marche à Novosiolki et Novoï-Dvoor pour passer les digues sur le chemin de Proujanouï, l'armée russe se retire à Bielovej.

Rapport du 20 novembre. — L'avant-garde du VII^e^ corps s'avance à Haleny et la 2^e^ division à Krasniki. Les ponts ayant été réparés fort tard, la 1^re^ division saxonne et la division Durutte s'arrêtent en avant de Roudnia ; un détachement envoyé à la poursuite des ennemis sur le chemin de Bielovej fait 100 prisonniers. Le chemin est extrêmement mauvais et couvert de chevaux morts et de voitures brisées. Les ennemis partis le matin de Bielovej ont coupé le pont et se sont retirés sur Krynica, le corps autrichien s'avance à Wielkie Siola et Bakuny, un détachement autrichien surprend à Proujanouï un corps de cosaques et en prend 300.

Rapport du 21 novembre. — Les troupes séjournent pour attendre une détermination du prince, savoir si on retournera sur les traces de l'amiral Tchitchagof, ou si on continuera de poursuivre et achever d'exterminer le corps de Sacken qui est dans le plus grand désordre et a bien perdu 5.000 à 6.000 hommes tués, pris ou dispersés, mais, en a encore 20.000 qui pourraient se réorganiser et faire beaucoup de mal sur les derrières, si on les abandon-

nait. La reconnaissance de Cherechev y trouve l'ennemi et voit défiler toute l'armée qui avait eu la plus grande peine à retirer son artillerie du chemin de Bielovej à Krynica et Cherechev. Lorsqu'on est averti que l'ennemi a passé si près, il était trop tard pour faire marcher les troupes nécessaires pour attaquer les ennemis en flanc et couper leur arrière-garde.

Rapport du 22 novembre. — Le VII[e] corps marche à Cherechev et est un peu retardé par la réparation des ponts coupés par l'ennemi. On prend cependant 3 officiers et 150 hommes, avec 3 affûts de rechange et des caissons de munitions. Le détachement de Bielovej, après avoir fait réparer le pont, fait encore 120 prisonniers et vient par Krynica sur la route suivie par l'ennemi et la trouve également gâtée et couverte de chevaux morts et de voitures brisées. Le corps autrichien s'avance à Proujanouï et pousse son avant-garde à Podubna. L'armée russe se retire à Rzeczyca.

Rapport du 23 novembre. — Le VII[e] corps marche à Viezna et Piétschitsa sur la route de Cherechev à Brest, chasse une arrière-garde de cavalerie ennemie qui était à Rzeczyca et l'empêche de brûler le pont. Le corps autrichien s'établit à Kiwaczyce en avant du bois de Podubna. L'armée russe se retire à Pelitschi. A minuit les grand'gardes placés en avant de Rzezcyca sont attaqués par 600 cavaliers ennemis et se retirent sur le château de Rzezcyca où un bataillon du 1[er] régiment d'infanterie légère et deux pièces d'artillerie légère font feu sur cette cavalerie qui se retire en laissant un officier et 6 dragons tués.

Rapport du 24 novembre. — Le VII[e] corps marche à Pélitschi et est retardé par la réparation des ponts. Cependant le soir, l'avant-garde trouve l'arrière-garde ennemie à Turna et établit ses postes dans le bois avant le village. Le corps autrichien marche à Olizarow-Staw et envoie un détachement à Bulkov, sur la route de Brest à Kobrin. Une reconnaissance envoyée à Kamienica y fait 50 prisonniers. L'armée ennemie se retire à Tschernavtchitschi et Brest.

Rapport du 25 novembre. — Le VII[e] corps marche à Tschernavtchitschi et Kurnica, son avant-garde arrive à la nuit à Brody. La marche est longtemps retardée par la réparation des ponts brûlés par les ennemis à Turna et Tschernavtchitschi. On fait 150 prisonniers. Le corps autrichien marche à Kosicze, son avant-garde à Wiczolky, trouve une arrière-garde ennemie qui défend un pont que les Russes ont fait sur la Moukhavets à Kamienica et qu'elle empêche de détruire ; on se canonne jusqu'à la nuit d'une rive à l'autre de la rivière. L'armée russe commence à partir de Brest à 4 heures du soir.

Rapport du 26 novembre. — Le VII[e] corps s'avance à Brest, son avant-garde y entre au point du jour, y fait 500 prisonniers et prend 50 voitures de bagages et munitions. Le corps autrichien séjourne. Les Russes ont laissé dans les hôpitaux de Brest malades et blessés.

Rapport du 27 novembre. — Séjour.

Rapport du 28 novembre. — Séjour.

Rapport du 29 novembre. — Séjour.

Rapport du 30 novembre. — La résolution étant prise de marcher sur Slonim, pour être à portée de marcher sur les traces de l'amiral Tchitchagof, ou entrer en Volhynie selon les ordres qu'on attendait; la 1[re] division marche à Raczki, le reste des troupes séjourne encore à Brest.

Rapport du 1[er] décembre. — La 1[re] division cantonne à Kiwaczyce, la 2[e] division et la 32[e] à Tschernavtchitschi. Le quartier général va à Pèlitchi.

Rapport du 2 décembre. — La 1[re] division et le quartier général vont à Cherechev, la 2[e] division et la 32[e] vont à Rzecyca.

Rapport du 3 décembre. — La 1[re] division va à Starawola, la 2[e] division et la 32[e] vont à Cherechev, le quartier général à Proujanouï.

Rapport du 4 décembre. — La 2[e] division va à Smolary, le reste des troupes séjourne pour donner au corps autrichien le temps de se porter en avant.

V. — Rapports de Lecocq au roi de Saxe (1)

Lecocq au roi. Lioubolm, 26 août (A.S.).

J'ai l'honneur de vous rendre compte qu'après un jour de repos, le corps confié à mes ordres a repris sa marche par Bulkov sur Brest, Roudnia, Okhtout et Chatsk ; de là il a continué jusqu'à Lioubolm où il est entré le 25 de ce mois.

Le terrain de Roudnia à Lioubolm est presque complètement marécageux et le chemin passe presque sans interruption sur des digues ruinées dont le rétablissement, en présence de l'ennemi, nous offre les plus grandes difficultés et exige de grands efforts. De Brest au Pripet l'arrière-garde de l'ennemi n'opposa qu'une faible, résistance ; le long de ce fleuve, il nous força à un arrêt de plusieurs jours

Le général Tschaplitz avait pris position à Chatsk en avant de Ratno lors de notre arrivée et occupé si fortement Krouimno sur le Pripet que nous ne pouvions le prendre sans l'aide des Autrichiens vu notre faiblesse en cavalerie.

L'ennemi ne se laissa déloger des bords du Pripet qu'après quelque résistance, seulement après que la division autrichienne Bianchi qui se dirigeait par Divin eût pénétré jusqu'à Soumarouï et la division Siegenthal de Mokranouï jusqu'à Krasnaïa Gura ; notre corps continua alors aussitôt sa marche vers Lioubolm d'où notre avant-garde rejeta l'ennemi après une courte résistance et sans perte. Nos reconnaissances vers Wlodawa et Opalin enlevèrent à l'ennemi un magasin assez considérable qui était amassé dans la forêt et que l'on ne pouvait plus transporter. Le capitaine de François du 1er régiment léger trouva lors de la reconnaissance sur Opalin une nouvelle occasion de se distinguer; il se vit à l'improviste attaqué de dos par trois cents cosaques et dragons ennemis, entouré et poursuivi par l'ennemi, il fut forcé avec 25 chasseurs et 12 hussards, de se retirer dans le bois deux lieues durant sous un feu continuel ; il ne perdit pas un homme, tandis que les coups

(1) Tous ces rapports ont été traduits.

bien dirigés des chasseurs tuèrent à l'ennemi cinq hommes et en blessèrent dix-sept dont nous apprîmes le sort le lendemain par une forte reconnaissance envoyée sur Opalin. Hier l'ennemi fit une très forte reconnaissance de trois régiments de cavalerie et de quelques canons contre nous ; il repoussa d'abord nos avant-postes avec quelques pertes, mais ne résista pas à notre artillerie et à notre infanterie qui s'approchait. Il se retira dans la nuit, quelques lieues en arrière sur la route de Kovel. La division autrichienne Siegenthal eut à Vouijva une affaire plus importante où elle rejeta également l'ennemi.

La faiblesse et la fatigue de notre cavalerie se firent sentir dans toutes ces affaires.

Le général Kozinski nous rejoindra dans quelques jours avec environ 4.000 Polonais ; il vient de Swierze. Le corps principal autrichien se réunira vraisemblablement aujourd'hui à Vouijva et notre corps avec la division Frimont demain à Matsiov. Nous savons maintenant avec certitude que les troupes de l'ennemi sous le général Tormasof se composent de l'infanterie des divisions Kamenski, Tscherbatov et des divisions de cavalerie Lambert et Tschaplitz. Les troupes de l'ennemi depuis la dernière bataille doivent être très mécontentes ; elles se retirent pourtant partout où nous les rencontrons avec beaucoup d'ordre. La grande masse de leur cavalerie légère favorise beaucoup leurs mouvements.

Nous savons uniquement en ce moment, relativement à la grande armée, que l'empereur Napoléon a enlevé Smolensk le 18 après quelques combats très avantageux ; il y a trouvé une grande quantité d'artillerie ennemie.

Lecocq au roi. Kiselin, 7 septembre (A. S.).

Je vous transmets ci-joint les états du corps à la date du 1er de ce mois. Je n'ai pu comprendre dans la liste les régiments dont je suis complètement séparé et sur qui presque tous les renseignements nous manquent ; les régiments de mon corps manquent de même depuis quatre semaines de tous renseignements sur les hôpitaux demeurés en arrière, et je n'ai pu indiquer les hommes qui sont morts de maladie ou de blessures.

Le 28 août, les troupes de Votre Majesté marchèrent en deux colonnes de Liouboml à Tourisk et prirent position en avant et en arrière de cet endroit. Le corps principal autrichien occupa Kovel et le général autrichien Mohr avança de Lioubachévo à Lichnevka. Le général Tormasof s'est retiré avec toutes ses troupes jusque derrière le Styr et y a pris position à Loutsk.

Le prince de Schwarzenberg a reçu avis par un officier d'état-major autrichien qui, sous un prétexte, avait été envoyé de l'armée d'observation au quartier général de l'armée de Moldavie, que la plus grande partie de cette armée composée des corps suivants [A] était aussi partie de Moldavie pour venir soutenir le général Tormasof et était en mouvement pour venir ici. Cet officier a rencontré le quartier général russe à Roman d'où, d'après notre estimation, il doit être arrivé vers le 1er de ce mois à Kamenets. Jusque-là ces renseignements sont sûrs. De Kamenets, le corps doit, dit-on, prendre sa direction sur Stary Constantinov.

A Kamenets et à Stary Constantinov, les routes se séparent; par suite, nous ne pouvons pas nous porter en avant avant d'avoir appris sûrement si ce corps s'est porté réellement de Kamenets vers Stary Constantinov ou si, comme d'autres le soutiennent, il a marché de Kamenets vers Tarnopol et Doubno où s'il a pris enfin sa direction de Stary Constantinov sur Ostrog ou sur Zitomir.

Nous ne pouvons recevoir ces renseignements que par le quartier général du corps d'observation autrichien qui suit tous les mouvements de l'armée de Moldavie, le long de la frontière, sans la dépasser. Jusque-là nous sommes limités à de fortes reconnaissances sur l'ennemi et à quelques démonstrations le long du Styr. L'ennemi se trouve avec le gros de ses forces à Loutsk. Les ponts de Loutsk, Rajichtché jusqu'à Kolki sont levés. Toutes les digues le long du Styr sont ouvertes et la rive gauche de ce fleuve de Kolki à Loutsk est assez fortement occupée. Depuis le 4 de ce mois, le quartier général du général Reynier est à Kiselin, celui du prince de Schwarzenberg à Holoby. Le général Kozinski se trouve à Sadow ; notre avant-garde sous le général de Gablenz à Tortschin. Le général Mohr se dirige sur Kolki.

Nous avons reçu aujourd'hui avis du grand quartier impérial que le quartier impérial de Sa Majesté était le 26 août à Wiasma ; le roi de Naples était déjà deux marches plus loin vers Moscou. La Grande Armée sous Sa Majesté l'Empereur se compose maintenant outre la garde, des corps du roi de Naples, du vice-roi d'Italie, du prince d'Eckmühl, du maréchal Ney, du prince Poniatowski, des Westphaliens sous le duc d'Abrantès et du général Latour-Maubourg.

Les affaires des 18 et 19 août à et au delà de Smolensk ont été plus sérieuses qu'on ne le croyait d'abord, l'ennemi a amené au combat le premier jour environ 100.000 hommes et le deuxième environ 80.000. Des deux côtés la perte pour ces deux jours s'élève à 10.000 ou 12.000 tués ou blessés. Le général de division Gudin se trouve parmi les premiers. On n'a pas pris de canons dans ces com-

bats. A Doroghobouj, l'armée russe s'était placée dans une très belle position, elle avait préparé des retranchements, et elle paraissait déjà prête à attendre une attaque générale. Après que l'Empereur eût fait les dispositions nécessaires pour cela, cette position a été aussi évacuée par l'ennemi après un combat insignifiant d'arrière-garde. Sur notre aile gauche, l'ennemi sous le prince de Wittgensteim avait également tenté une attaque sur les IIe et VIe corps qui lui réussit d'abord. Le maréchal Oudinot et les généraux Deroy et Verdier y furent blessés. Le général Gouvion Saint-Cyr a pris le commandement de ces deux corps et a complètement battu l'ennemi à Polotsk.

On n'a aucun avis du maréchal Macdonald qui se trouve non loin de Riga.

[A] Les trois corps de l'armée de Moldavie se composent de cinq divisions sous les généraux Langeron, Essen, Woinof, Sass, Toutschkov 2e.

Le chef de l'état-major est le général Sabaneief. La division du général Woinof qui, jusqu'à Roman, a marché le long de nos frontières se compose de :

5 régiments de dragons, 1 de hussards, 1 de hulans, 1 de mousquetaires, 1 de chasseurs, 1 pulk de cosaques et 24 canons.

Les généraux Pahlen, Hamper, Manteufeld et Lieven sont avec cette division.

Lecocq au roi. Kiselin, 26 septembre (A. S.).

Bien que je suppose que Votre Majesté ait dû être informée, de Vilna, par le général Watzdorf de la bataille que Sa Majesté a livrée le 7 de ce mois aux Russes à Mojaisk et gagnée, je ne manque pas de vous rendre compte de cet événement, comme c'est mon devoir.

Notre situation a très peu changé. Le motif que je vous ai fait connaître dans mon dernier rapport du 7 et qui a amené un arrêt dans nos mouvements subsiste encore. Il est aussi surprenant que désagréable que le prince de Schwarzenberg n'ait aucun avis précis sur l'armée de Moldavie. Nous savons seulement avec quelque certitude que les troupes de Moldavie ont passé le Dniester en trois colonnes du 30 août au 3 septembre à Chotin, Mohilev et Nov Durvasari. La colonne qui a passé auprès de ce dernier endroit doit cependant avoir reçu ordre de se rendre à Odessa où le duc de Richelieu forme un corps d'observation contre les Turcs. La colonne du général Woinof qui passa à Chotin et qui a marché sur Stary Constantinov, est la plus importante et il n'est pas invraisemblable qu'une partie soit déjà arrivée à Dubno.

Le général Tormasof est comme auparavant dans sa position sur

le Styr dont le bord marécageux, surveillé très attentivement par l'ennemi, offre de grandes difficulté à tout passasge.

Comme nous n'avons pas encore pris position de ce côté, mais que nous sommes seulement partagés et placés en diverses colonnes de marche, les petites reconnaissances que nous pourrions envoyer sont très menacées. Nous perdîmes de cette façon le 7 de ce mois le capitaine Geise et le sous-lieutenant Mangold avec 15 hommes du régiment de hussards ; il avait été envoyé jusqu'au Styr pour le reconnaître et le lever ; il a été surpris et enlevé par les Russes. Le 8, les hussards autrichiens de Kaiser eurent, presque à la même place, un semblable malheur, ils perdirent 2 officiers et 37 hussards. Le général Mohr avait été placé à Pinsk pour maintenir nos communications avec la Grande Armée et couvrir notre flanc gauche ; il a été attaqué par le général Hertel avec des forces supérieures et rejeté de Pinsk à Lioubachevo. Il a perdu dans cette retraite par une grande imprudence un demi-escadron du régiment de Hesse-Hombourg hussards, une compagnie d'infanterie du régiment de Ligne et un canon. Les avant-postes du général Hertel étaient déjà poussés jusqu'à Janovo lorsque, subitement, le 15, ils se sont retirés et vraisemblablement dans ce moment ils ont évacué Pinsk. S'il avait continué à s'avancer de ce côté, il nous aurait causé beaucoup d'inquiétude. Notre hôpital de Chérechev a été évacué dans ces circonstances vers Brest et Bialistok.

Depuis hier les Russes commencent à construire un pont sur le Styr et cherchent à répandre le bruit qu'ils ont reçu des renforts importants et qu'ils veulent reprendre l'offensive. Je doute cependant que dans les circonstances actuelles ils puissent entreprendre quelque chose de décisif.

Instruits par nos malheurs précédents, nous faisons maintenant toutes nos reconnaissances, réunis avec les Autrichiens et avec de forts replis ; les dernières fractions poussées jusque vers Torghovitsa et Kriniki furent vivement canonnées par l'ennemi mais sans succès..

Le prince de Schwarzenberg a invité sur ces entrefaites l'armée autrichienne d'observation à se rassembler à Brody au-dedans des frontières de son pays, de manière à causer par cette démonstration de l'inquiétude à l'ennemi pour son flanc gauche. Cela semble pourtant avoir été jusqu'à présent sans succès. L'aile gauche de la Grande Armée sous les maréchaux Macdonald et Gouvion semble être retenue par des masses importantes et ne pas se mouvoir en avant.

La guérison de nos malades et blessés va très bien dans tous les

hôpitaux. La nourriture des troupes est très bonne et les maladies, vu la saison, très peu nombreuses. La perte la plus considérable dans cette campagne est celle des chevaux. Depuis notre départ de Saxe nous avons perdu plus de 2.000 chevaux, ils ont été remplacés à peu près par des réquisitions en Volhynie. Les croix que Votre Majesté a daigné accorder ont été remises par le général Reynier aux officiers.

Ci-joint, je mets aux pieds de Votre Majesté un état des hommes et des artilleurs à qui j'ai remis les médailles de mérite en or et en argent en vertu de la permission que vous avez daigné m'accorder.

Lecocq au roi. Non loin de Lioubolm, 27 septembre (A.S.).

J'ai l'honneur de vous rendre compte que le prince de Schwarzenberg a enfin reçu des avis précis sur les renforts parvenus au général Tormasof de l'intérieur de la Volhynie et de la Moldavie. Le général Langeron est arrivé le 17 à Doubno avec un corps d'environ 12.000 hommes et 60 canons. En outre on peut admettre avec assez de certitude que le général Tormasof a appelé à lui de l'intérieur de la Volhynie 6.000 à 8.000 hommes, il est donc vraisemblablement plus fort et certainement au moins aussi fort que le corps réuni austro-saxon. Le changement de notre position en colonne de marche en une position offensive ou défensive était donc inévitable.

Après avoir reconnu l'impossibilité de nous avancer contre la cavalerie russe avec de petites reconnaissances, on forma, le 16 de ce mois, une colonne mobile sous le général de Zechmeister ; elle avait pour but de reconnaître le Styr sur tous les points ; 150 chevaux des troupes de Votre Majesté sous la direction du major de Czettritz lui furent adjoints. Le général de Zechmeister rendant compte que l'ennemi commençait à construire des ponts sur le Styr sur différents points, on exécuta, le 19, contre Loutsk une reconnaissance encore plus forte avec la plus grande partie de la cavalerie. A cette occasion l'ennemi montra de fortes masses de cavalerie sur la rive gauche et nous prouva ainsi que ses passages sur le fleuve étaient déjà rétablis.

Le 21, la colonne du général Zechmeister fut surprise dans son bivouac à Nesvij et complètement dispersée. Comme toujours dans de semblables combats, le plus dur sort demeura au plus brave.

Le major de Czettritz, le lieutenant de Schirnding du régiment de hussards, le capitaine de Krug 2e, régiment de Polenz, furent avec 19 hussards et dragons en grande partie blessés et pris. Le régiment autrichien d'Oreilly perdit 5 officiers, trois étendards et 120 hommes. La perte des Polonais fut insignifiante.

Il en résulte que l'ennemi avait déjà passé le Bug avec des masses considérables ; nos avant-postes furent repoussés sérieusement de tous côtés. Le général Kozinski fut attaqué le 23 de ce mois avec une artillerie et infanterie supérieure à Pawlovicze et repoussé après une courte résistance. On avait vu à cette occasion une très forte colonne avec beaucoup d'artillerie défiler derrière notre aile droite et ce fut par suite un devoir absolu de la refuser.

Le général en chef, comte Reynier, ordonna dans cette circonstance la retraite du corps vers Tourisk, elle fut exécutée les 24 et 25 avec le plus grand ordre et sans la moindre perte.

Le corps autrichien s'étant retiré le 24 jusqu'à Kovel, il s'y plaça et leva les ponts sur la Touriïa. La même opération eut lieu pour nous le 26 à Tourisk, et les deux corps se réunirent dans ces journées sur les hauteurs entre Dolsk et Tourisk. Les Russes firent dans la soirée de ce jour une forte reconnaissance avec de la cavalerie et du canon sur Tourisk ; ils cherchèrent par leurs feux à empêcher les sapeurs de lever les ponts. Une partie dut être brûlée avec quelques moulins. Le bataillon de grenadiers Spiegel, une compagnie de l'infanterie légère et les sapeurs à qui incombait la défense de ce pont, se comportèrent à cette occasion avec leur bravoure habituelle.

Le général Kozinski qui avait ordre d'atteindre le Bug à marches forcées et de faire partir les troupes nécessaires pour la défense de Zamosc, rendit compte dans la nuit du 28 au 29 que le seul pont qui lui restait sur le Bug pour l'exécuter avait déjà été brûlé par l'ennemi et qu'il devait se replier sur le Bug. On apprit en même temps que le général Langeron avait occupé Vladimir et Ustilug avec un corps considérable et faisait mine de passer le Bug et d'envoyer des patrouilles contre Korouitnitsa et Mosor.

Dans ces circonstances il est absolument nécessaire de s'approcher du Bug et de réunir les deux corps, ce qui aura lieu demain à Lioubolm.

L'hôpital saxon d'Opalin défilera ainsi que la plus grande partie des équipages par les ponts de Wlodava Les Autrichiens y ont rétabli une tête de pont et l'ont occupée avec un bataillon.

L'avenir montrera ce que l'ennemi veut faire et ce que nous pouvons faire. Je ne crois pas que l'on ait quelque chose à craindre pour Zamosc, parce que l'ennemi devrait détacher dans ce but et perdrait par suite l'avantage de sa supériorité. S'il est possible de tomber avec succès sur une de ses colonnes, on n'en négligera certainement pas l'occasion. De toute façon je doute que l'ennemi se croit assez fort et nous rejette assez pour que le duché de Varsovie

soit menacé. Je n'ai cependant pas cru pouvoir manquer d'en rendre compte à Votre Majesté comme je le devais conformément à la vérité.

L'esprit qui règne dans les troupes royales est encore malgré beaucoup de fatigues le même, et nous pouvons sous ce rapport attendre avec le plus grand calme tout combat sérieux.

Votre Majesté doit déjà connaître que l'empereur Napoléon est entré le 14 à Moscou.

Lecocq au roi. Brest, 5 octobre (A. S.).

Dans les circonstances actuelles je tiens pour mon devoir le plus absolu d'envoyer à Votre Majesté des nouvelles de mon corps dont la situation est exposée chaque jour à de nouveaux changements.

Le corps réuni austro-saxon s'est placé le 28 de ce mois à Lioubomi dans une position qui était couverte seulement sur le front par des marais pas très considérables et qui pouvait être tournée sur les deux flancs. Il était pourtant nécessaire d'attendre l'ennemi dans cette position au moins assez bonne afin d'apprendre à connaître sa force et ses intentions. Le corps demeura par suite, le 29, sur son emplacement de Lioubolm. L'ennemi commença dans la matinée à le reconnaître et engagea un combat de tirailleurs où les avant-postes de l'aile gauche perdirent assez. Deux têtes de colonnes ennemies, fortes chacune de 5.000 à 6.000 hommes, se montraient déjà à ce moment ; de très fortes colonnes les suivirent à 3 heures de l'après-midi. A l'aile gauche, l'ennemi prit d'assaut aux Autrichiens le village d'Horochov situé devant leur front. Un village situé devant notre front qui aurait eu vraisemblablement le même sort, avait déjà été évacué par nous sur l'ordre du général Reynier.

Dans la soirée une forte colonne ennemie marcha contre le Bug pour menacer notre flanc droit et contre Chatsk pour menacer notre flanc gauche. Comme en même temps les troupes de l'ennemi ne diminuaient pas sur notre front, sa supériorité fut alors trop prouvée. Dans ces circonstances la retraite fut ordonnée pour la nuit et exécutée avec un ordre qui fait honneur à toute la troupe royale. Un caisson de cartouches d'infanterie qui eut une roue cassée et qui ne put être transporté, fut la seule perte que nous eûmes dans cette retraite. Un pont de pontons que l'on avait encore construit à temps au-dessous d'Opalin, sauva notre parc d'artillerie et 800 petites voitures avec des vivres requis en Volhynie.

Le corps entra dans la matinée à Opalin ; il continua encore sa marche sur Olszanka. Le général Reynier fit construire le 1er octobre, au-dessous d'Olszanka, un nouveau pont de bateaux à Koszary,

le corps le passa dans l'après-midi en présence de l'ennemi en se retirant de position en position en échelons sans éprouver de pertes. Notre longue retraite a rendu possible aux Autrichiens de faire de même à Wlodava. Le corps d'armée couvert par le Bug se rendit en trois marches à Brest où il entra le 4 octobre. Ayant le Moukhavets devant le front, le Bug sur notre flanc droit, notre position est pour quelque temps suffisamment assurée. Notre retraite ultérieure doit se décider d'après ce que l'ennemi entreprendra sur nos flancs, principalement sur notre flanc gauche. Lors de la retraite du 30 d'Opalin à Olszanka, l'arrière-garde sous le lieutenant Heinicken du 1er régiment léger fut surprise et cet officier fait prisonnier avec vingt chasseurs.

Depuis la nouvelle de l'entrée à Moscou, nous n'avons reçu, absolument aucune dépêche du quartier général impérial, et depuis longtemps nous manquons de tous renseignements sur le lieutenant-général Thielman.

Le général Kozinski a passé le 30 notre pont à Opalin et s'est placé à Chelm. La garnison de Zamosc est par suite hors de tout danger.

6.000 hommes de renfort de troupes autrichiennes sont entrées le 20 octobre à Lublin.

Lecocq au roi. Brest, 6 octobre (A. S.).

J'ai l'honneur de vous annoncer que cette nuit un courrier est enfin arrivé de Vilna apportant des nouvelles de la Grande Armée. L'Empereur était encore le 25 septembre à Moscou et aucun mouvement de l'ennemi ne semblait encore vraisemblable. L'armée ennemie qui se retirait auparavant sur la Volga semble avoir changé sa direction et se tourner sur Toula et Kalouga. L'aile gauche de la Grande Armée sous les maréchaux Macdonald et Saint-Cyr n'est certes pas repoussée très sensiblement, mais elle semble avoir affaire à un ennemi supérieur.

Lecocq au roi. Skryssev, près Droghitschin, 22 octobre (A. S.).

Votre Majesté daignera se convaincre par la suite de ce rapport que les communications interrompues depuis longtemps avec Varsovie m'ont empêché de lui expédier plus tôt des nouvelles du corps.

Après que jusqu'au 10 octobre, l'ennemi eut essayé vainement de nous chasser de notre position avantageuse à Brest par de petites démonstrations dirigées sur nos deux flancs vers Terespol et Kame-

nets, il passa enfin le 10 octobre avec le gros de son armée le Moukhavets à Bulkov et Kamienica et poussa encore dans la journée ses colonnes d'attaque contre notre flanc gauche jusqu'à Brody. Nous devions craindre avec droit que le point de Brody qui était seulement faiblement occupé et sur lequel l'armée autrichienne dirigeait sa retraite ne fût forcé avant notre véritable position de Brest ; elle aurait alors éprouvé beaucoup de difficultés. La retraite du corps austro-saxon fut ordonnée pour la nuit du 10 au 11 octobre et exécutée avec l'ordre habituel ; les deux corps arrivèrent au matin sur la rive droite de la Lesna, rompirent de suite le pont sur ce fleuve et prirent position en arrière de celui-ci. L'ennemi avait fixé le 11 pour l'attaque de notre position de Brest ; il voulait la commencer le 11 à la pointe du jour et, lorsqu'il la trouva abandonnée, il nous suivit aussitôt jusqu'à la Lesna. Il trouva les ponts des Autrichiens déjà brûlés et il renonça à les attaquer après une courte canonnade. Les ponts que notre corps avait franchis à Kliniki et à Terebun étaient seulement levés, ce qui rendait probable que l'ennemi y tenterait un passage.

Vers midi, il attaqua avec la plus grande vivacité ce point défendu par le 1er régiment de ligne et 6 canons ; après une perte sensible, il réussit à rétablir au château de Kliniki les ponts pour y passer de l'infanterie. Quelques compagnies de grenadiers et chasseurs russes le franchirent réellement. Le général Reynier donna l'ordre au bataillon de grenadiers de Liebenau et au 2e bataillon du prince Clément de s'avancer pour appuyer le régiment léger qui avait déjà beaucoup souffert et de rejeter l'ennemi au delà de la Lesna. Ces bataillons s'avancèrent avec la plus grande intrépidité sous un vif feu et trouvèrent l'ennemi déjà rejeté au delà des ponts par le 1er régiment léger de l'autre côté de la Lesna. Celui-ci renouvela en vain cette attaque avec la plus grande intrépidité jusqu'au soir; il fut chaque fois rejeté par notre feu de mitraille et d'infanterie avec une perte sensible. A l'entrée de la nuit, il tenta encore une faible attaque à Terebun qui se borna à une canonnade mutuelle entre lui et l'artillerie du général-lieutenant de Funck et du général major de Gablenz. Les villages de Kliniki et de Skoki furent mis en flammes par nos obus et ceux de l'ennemi.

Quelque glorieux et heureux que ce combat ait été pour les troupes de Votre Majesté, la perte de deux de ses meilleurs officiers supérieurs n'est pas moins douloureuse. Le major de Metzsch du 1er régiment léger demeura sur la place et le commandant de celui-ci, le lieutenant-colonel Egidy reçut un coup à travers la poitrine et mourut quelques jours après de cette blessure. Votre Majesté

apprendra le reste de notre perte en tués et blessés dans cette affaire par l'état ci-joint A.

Dans la soirée, le corps abandonna la position de la Lesna et marcha le 12 à Voltschin, le 13 à Mielnik, le 14 jusqu'à Siématitsche. On construisit dans cette journée un pont sur le Bug à Klimczyce que le corps passa dans la nuit du 14 au 15 ; il alla jusqu'à Sarnaka ; le 16 jusqu'à Swory ; le 19, jusqu'à Biala où il se réunit avec les Autrichiens et prit position.

L'ennemi qui, à partir de la Lesna, nous avait suivis seulement lentement, avait envoyé à Térespol 4.000 hommes de cavalerie avec 4 canons sous le colonel Tchernitschef contre Varsovie, il avait déjà pénétré jusqu'à Siedlec et Wegrow lorsque notre passage du Bug tout à fait inattendu le mit dans le plus grand embarras ; il se retire de suite par Kock. Le général autrichien Frelich qui le poursuivait ne put atteindre que son arrière-garde ; à cette occasion, il sabra 40 Kalmouks et il délivra par la même occasion quelques officiers autrichiens et saxons blessés faits prisonniers par l'ennemi.

La reconnaissance que nous envoyâmes sous le lieutenant-colonel de Lindenau et le major de Trotha contre Zalésie sur la route de Térespol réussit à enlever à l'ennemi environ 50 chariots de réquisition, un capitaine d'infanterie et environ 40 cosaques et chasseurs qui avaient été en réquisition.

Le major de Seydlitz avait été envoyé le 18 au matin pour exécuter une reconnaissance sur Zalésie ; à une lieue et demie environ de l'autre côté de Biala, il fut attaqué par l'ennemi avec des forces supérieures et forcé de se retirer sur notre position. Nous avions devant nous un marais considérable, les digues qui le traversaient étaient occupées par le 1er bataillon du 2e régiment léger. L'ennemi arriva presque avec le major de Seydlitz ; il força à la retraite notre cavalerie qui s'était avancée en soutien jusqu'au delà de la digue. Il montra, outre quelques régiments de cavalerie, une très importante ligne de tirailleurs qu'il soutint par des masses d'infanterie et d'artillerie. Le général Reynier fit alors avancer avec le bataillon de Niesemeuschel et une compagnie du bataillon de grenadiers Anger, le 2e bataillon du 2e régiment léger en soutien du 1er bataillon pendant que notre infanterie, par son feu très bien dirigé, rendait impraticable à l'ennemi de se déployer en face de notre position. Il ne put que nous tirer quelques coups sans nous causer de dommage.

Le général Reynier fit alors traverser le marais un peu plus loin près d'un moulin à deux compagnies du 2e régiment léger et le prince de Schwarzenberg à un bataillon d'Esterhazy très habile-

ment conduit par le comte de Latour ; l'ennemi fut attaqué à l'improviste sur son flanc droit et poursuivi par notre infanterie légère avec sa bravoure ordinaire, il dût nous laisser un canon de 12 avec son attelage et tous ses servants. Je reçus ordre de soutenir cette attaque avec la brigade du général-major de Steindel que suivit un peu plus tard une partie de la division autrichienne Bianchi, l'ennemi dut alors naturellement renoncer à son attaque de front ; il fut poursuivi jusqu'à Zalésie et il dut se retirer avec des pertes considérables.

Les troupes de Votre Majesté ont pris outre le canon enlevé 105 prisonniers, mais avec cela elles ont fait des pertes sensibles. Parmi les morts, nous regrettons seulement le major de Trotha du 1er régiment de Polenz chevau-légers, mais je crains que nous ne perdions encore quelques officiers parmi ceux indiqués dans le supplément ci-joint.

C'est avec la plus grande satisfaction que je dois rendre compte à Votre Majesté de la conduite brave et distinguée de toutes nos troupes et de leur bonne volonté à supporter ces fatigues.

L'opinion du général Reynier à ce sujet est contenue dans le supplément. D'après le dire des prisonniers c'était la division du général Essen et une partie de la 9e division avec 48 canons qui entreprit contre nous cette attaque.

Il résulte des mouvements de l'ennemi que notre fréquent changement de position et de marche, cette dernière a été modifiée complètement quatre fois, l'a rendu complètement incertain et qu'il a été forcé à des détachements considérables. Un corps envoyé par lui vers le Niemen jusqu'à Mostouï a livré au général Mohr un combat qui a été très malheureux pour l'ennemi. De sa personne, le général Tormasof doit être parti pour le grand quartier général ; l'amiral Tchitchagof a pris le commandement de toute l'armée. L'ennemi s'est encore renforcé par une partie de la division du duc de Richelieu ; par contre, nous attendons dans quelques jours la 32e division, forte de 12 000 hommes environ, 8.000 Autrichiens et quelques escadrons de Polonais.

Afin de procurer quelque repos aux troupes qui sont très fatiguées et de rétablir de nouveau complètement la communication perdue avec Varsovie, le corps austro-saxon s'est retiré le 19 jusqu'à Chotycze et le 20 jusqu'à Skryssev à une heure de Droghitschin ; il y a pris position de ce côté du Bug. Malgré de fréquents changements de direction de marche, nous n'avons perdu, malgré la supériorité de l'ennemi, aucun de nos transports et nous n'avons eu aucune perte en dehors de celle marquée dans les états ci-joints.

Nos renseignements sur la Grande Armée ne vont que jusqu'au 30 septembre, l'Empereur était encore à Moscou.

Lecocq au roi. Orla, 3 novembre (A. S.). -

Le corps réuni austro-saxon est resté jusqu'au 27 de ce mois dans sa position entre Siedlec et Droghitschin, les troupes de Votre Majesté en particulier à Skryssev sur la rive gauche du Bug, vu que le rapide départ de tous les avant-postes russes établis sur les deux rives du Bug dans la direction de Brest et Wisoki semblait indiquer un mouvement ennemi. Dans cette supposition, on prit aussitôt les mesures nécessaires. Par ordre du général en chef Reynier on jeta deux ponts sur le Bug à Vassilow, non loin de Droghitschin, et à Granna. Le corps saxon y défila le 29 ; les Autrichiens et la brigade française qui nous avaient rejoints, le 30, et on se plaça entre Siematitsché et Droghitschin. Les reconnaissances saxonnes et autrichiennes avaient dans ces journées rencontré l'ennemi dans les environs de Visoki, de Niemirov et avaient dû se retirer avec une perte de 11 hussards de notre côté.

Il est déjà extrêmement difficile d'obtenir des renseignements sûrs d'un ennemi qui est toujours entouré de troupes légères et même, si l'on est assez heureux pour en prendre quelques-uns, ils ne sont pas instruits des mouvements de la seconde ligne.

Il ressortait pourtant de toutes les nouvelles rassemblées avec la plus grande peine que l'ennemi marchait en plusieurs colonnes sur Chéréchev et de là vraisemblablement sur Slonim, tandis qu'il cherchait à nous occuper et à nous arrêter à Brest et à Visoki avec 12.000 ou 13.000 hommes. Cette nouvelle direction de l'ennemi est de la plus grande importance non seulement pour notre corps, mais pour tous les autres corps de la Grande Armée. Elle peut avoir pour but :

1° la réunion avec le corps du prince de Wittengstein ou

2° avec le général Hertel et la garnison de Bobrouisk ou

3° avec la Grande Armée à Toula et Kalouga.

Dans les deux premiers cas, elle mettrait dans le plus grand embarras les corps des maréchaux Saint-Cyr et Victor et dans le troisième, l'armée de l'Empereur lui-même.

Dans ces circonstances, on décida une marche de flanc dans les environs de Bielsk et un passage de la Narew, ce qui s'est effectué jusqu'à présent sans grande difficulté. La cavalerie légère saxonne et autrichienne exécuta sur Niemirov et Visoki de fortes reconnaissances afin de couvrir encore mieux cette marche de flanc ; elles rejetèrent partout l'ennemi ; après s'être réunies, elles ren-

contrèrent enfin à Visoki un fort soutien des avant-postes ennemis, ce qui occasionna aux Autrichiens, une perte de 70 chevaux. Les troupes de Votre Majesté ne perdirent à cette petite affaire qu'un homme, mais je dois avouer avec une forte douleur à Votre Majesté que c'était un des meilleurs officiers de la cavalerie, M. le major de Seydlitz, commandant du régiment prince Clément, chevau-légers, a été tué.

L'escadron de ce régiment qu'il conduisait avec le capitaine de Oetzen, fit avec la plus grande bravoure une très heureuse attaque ; il délivra les hussards autrichiens et força la cavalerie ennemie à la retraite. La grande utilité des lances dans cette guerre se confirme complètement à cette occasion, de même que la confiance que les hommes du régiment prince Clément ont en elles.

Vu le grand embarras où je me trouve peu à peu par la perte de tant d'officiers supérieurs, je n'ai pas trouvé pour le moment d'autre moyen de remède, que de confier provisoirement le commandement du régiment prince Clément au major de Thummel du régiment de cuirassiers du corps qui vient d'ariver ici. C'est naturellement un commandement provisoire pour lequel je demande le consentement de Votre Majesté.

Neuf bataillons de la division Durutte qui ne nous avaient pas encore rejoints, sont déjà partis de Varsovie et nous arrivent à marches forcées.

Nos renseignements de Moscou vont jusqu'au 19 octobre. Ce jour l'Empereur s'était mis en marche contre Kalouga.

Le corps du maréchal Gouvion Saint-Cyr a été rejeté après quelques vifs combats. Le maréchal Victor accourt à son secours.

Lecocq au roi. • Weli Krinki, Svislotsch, 19 novembre (A. S.).

Depuis mon dernier rapport que j'ai adressé à Votre Majesté d'Orla, j'ai été empêché d'envoyer d'autres renseignements sur les troupes qui m'ont été confiées, en partie à cause des communications interrompues pour quelques jours, en partie à cause d'un combat de six jours et des fatigues de toute sorte. J'utilise la première occasion possible avec d'autant plus de joie que j'ai à vous rapporter les résultats agréables de nos efforts.

Tous les renseignements concernant l'armée de l'amiral Tchitchagof s'accordaient sur ce point qu'il continuait sa marche sur Slonim, Nesvij et Minsk. Le passage de la Narew par le corps austro-saxon fut décidé et exécuté par les troupes de Votre Majesté à Narewka et Roudnia et par les Autrichiens à Ploski le 5 et le 6.

Les fortes marches et les mauvais chemins que notre corps rencontra jusqu'à Roudnia, nous forcèrent aux plus pénibles efforts, ils occasionnèrent la perte de beaucoup d'équipages insignifiants et d'environ 50 soldats qui ne purent suivre le corps par suite de fatigue et furent tous pris par les cosaques. Le défilé de Roudnia demeura occupé par nous le 6 et le 7. Le corps eut un jour de repos absolument nécessaire à Svislotsch ; il continua le 8 sa marche sur Hornostajewice. Contre notre attente, l'arrière-garde de Roudnia fut si vivement rejetée vers Porozov que la route de Svislotsch était complètement libre, et que notre parc d'artillerie et nos équipages qui s'y trouvaient étaient exposés au plus grands dangers. Le bataillon prince Frederich et deux escadrons de Polenz dragon furent aussitôt envoyés pour le couvrir dans la nuit du 8 au 9 à Svislotsch ; ils accompagnèrent le parc jusqu'à Gnesno sans être inquiétés.

La forte attaque de l'ennemi sur notre arrière-garde rendait impossible pour le moment la continuation de la marche sur Slonim ; elle exigeait des mesures sérieuses pour nos derrières. Convaincu de la faible force de l'ennemi, notre corps fit cependant seul halte tandis que les Autrichiens continuaient leur marche sur Slonim ; le 10 fut employé par nous à une forte reconnaissance sur l'ennemi. Le détachement qui avait accompagné l'artillerie à Gnesno reçut ordre de s'avancer par Weli Khrinki, jusqu'au delà de Svislotsch, tandis que le lieutenant-colonel de Bose avec son bataillon s'avancerait de Hornostajewice vers Svislotsch et le général de Gablenz, avec la plus grande partie de son avant-garde contre Roudnia. La route de Roudnia était donc attaquée de front et sur le flanc droit ; l'ennemi fut forcé de l'évacuer, jusqu'à Roudnia. L'avant-garde du général de Gablenz réussit à surprendre une garde d'environ 40 cosaques et kalmouks qui furent sabrés ou faits prisonniers.

Le détachement venu de Gnesno attaqua aux environs de Svislotsch une cavalerie supérieure, la rejeta et fit prisonnier deux officiers et 24 hommes. Sur une dépêche trouvée à cette occasion qui était adressée en double aux généraux Sacken et Essen par le général Melissino, nous apprîmes que nous avions les deux corps réunis sur notre flanc droit. Le 11 le corps se retira jusqu'à Sokolniki afin de recueillir nos reconnaissances et de laisser au parc d'artillerie le temps d'atteindre Volkovisk et Piaski ; le 12, il se porta en avant jusqu'à Lapenitsa.

Dans une forte reconnaissance sur Roudnia le major de Watzdorf fut poursuivi avec beaucoup de vivacité par l'ennemi et il ne

put échapper à une perte sensible que par le grand sang-froid de sa troupe et par la manière convenable dont il la conduisit.

Le général Reynier voulait faire reposer le 13 le corps à Lapénitsa, mais l'avant-garde du général de Gablenz fut attaquée à 9 heures du matin avec tant de vivacité par l'ennemi qu'elle dut se replier rapidement de Porozov et de Hornostajewice sur la position du corps vers Lapenitsa. La 2e division fut de suite portée en avant pour soutenir l'avant-garde ; elle trouva les forêts devant le front déjà fortement occupées par l'infanterie russe, mais le général Reynier, estimant leur occupation absolument nécessaire pour juger, au moins en quelque façon, la force de l'ennemi, ordonna d'attaquer cette foret malgré un feu de canons et de mousqueterie ininterrompu. L'ennemi put en être repoussé à la tombée de la nuit, mais non complètement chassé. Dans la plaine, la cavalerie russe avait dû fuir devant notre artillerie. Toutes les dépositions des prisonniers s'accordaient à dire que le général Sacken se trouvait déjà en face de nous. Le général Reynier qui était séparé par trois jours de marche des Autrichiens, ne jugea pas pratique d'attendre une nouvelle attaque dans la position de Lapenitsa. Le corps partit à 2 heures du matin en deux colonnes et se dirigea par Blenkitna et Izabélin vers Volkovisk où il occupa le 14 une position très avantageuse ; elle avait pourtant l'inconvénient qu'il n'y avait pour le quartier général aucun autre local convenable que directement sur la ligne des avant-postes. La dernière partie de la division Durutte se réunit dans cette journée au VIIe corps d'armée. Notre arrière-garde avait été faiblement poursuivie par l'ennemi et jusque-là il avait montré peu d'esprit d'entreprise ; nous fûmes donc d'autant plus surpris, lorsque, dans la nuit du 14 au 15, l'ennemi attaqua Volkovisk avec une telle impétuosité qu'il se trouva dans la ville avec mes avant-postes. Malgré la plus vive pluie de balles, malgré le plus épouvantable mélange de langues, parce que des Espagnols, des Français, des Saxons et des Russes se battaient ensemble dans la ville, on réussit pourtant avec le bataillon de grenadiers Spiegel, le bataillon Anger de l'infanterie légère et le 2e bataillon du prince Frederich à occuper l'ennemi jusqu'à la pointe du jour avec l'attaque de la ville en flammes et à rétablir de tous côtés l'ordre dans la position. Dans le désordre de cette nuit, le drapeau du 2e bataillon du prince Frederich tomba entre les mains de l'ennemi ; c'est avec une perte considérable de tués et de blessés la seule que nous ayons à regretter. La plus grande partie des équipages qui se trouvaient au quartier, à l'exception de quelques malheureuses exceptions, ont été sauvés. Je ne puis assez

vanter à Votre Majesté le calme et l'ordre remarquable et la bravoure des troupes. C'est à eux que nous sommes redevables de notre faible perte. Le 15, à la pointe du jour, l'ennemi forma ses colonnes d'attaque contre l'aile gauche de notre position. Il déploya toute la force de ses masses et nous vîmes que nous avions affaire à tout le corps du général Sacken dont la force, d'après un courrier enlevé par les Autrichiens à Slonim, s'élevait à 18.000 hommes d'infanterie et 7.000 hommes de cavalerie. Vers 9 heures l'aile gauche de notre position fut attaquée avec vivacité par la plus grande partie de la cavalerie russe. Convaincu de l'importance de ce point, le général de Gablenz avec toute notre cavalerie attaqua avec tant de vivacité l'ennemi qui était environ deux fois aussi fort que nous, qu'il le chassa de la hauteur dans le plus grand désordre et le rejeta sur un pont où le feu de notre artillerie à cheval acheva le désordre de ses colonnes. Cette attaque véritablement magistrale de la cavalerie de Votre Majesté où le brave colonel Engel à la tête de son régiment reçut sept blessures, sauva notre position ; elle nous laissa le temps d'occuper le flanc gauche avec de l'artillerie, de façon que toutes les attaques ultérieures des colonnes ennemies furent arrêtées dans leur préparation par le feu de notre artillerie. L'ennemi n'en manœuvra pas moins sans arrêt dans la nuit du 15 au 16 contre notre position. Un feu de tirailleurs entretenu avec une vivacité variée, des démonstrations toujours vainement répétées contre notre flanc gauche furent les seuls résultats de tous ces mouvements où le régiment du prince Antoine sous le colonel Ryssel montra particulièrement le plus grand sang-froid.

Le général Reynier convaincu de l'impossibilité de maintenir complètement libre la communication avec Vilna, Grodno et Varsovie, en ayant un corps de 24.000 hommes sur les derrières, avait déjà envoyé le 14 un officier au prince de Schwarzenberg avec prière de nous soutenir avec une partie de son corps en attaquant l'aile droite russe.

Le 16 au soir, l'ennemi avait également fait un nouvel essai sur notre flanc gauche lorsque les canons de l'avant-garde autrichienne commencèrent à se faire entendre sur les derrières de la position ennemie à Izabélin. Ce fut pour nous le signal d'une attaque générale de Volkovisk ; quatre compagnies de Wurzbourg, huit compagnies françaises du régiment Ile de Ré et Méditerranée soutenues par le feu de toutes nos batteries rejetèrent l'infanterie ennemie de Volkovisk ; seule la fatigue de toutes mes troupes et l'incendie de la ville de Volkovisk que les Russes allumèrent de nouveau, nous

empêchèrent de poursuivre pendant la nuit l'ennemi qui se retirait de tous côtés.

On pouvait prévoir que l'ennemi se retirerait par Svislotsch et Roudnia, c'est pourquoi l'on chercha à tout mettre en œuvre pour arriver avant lui ou au moins en même temps à Roudnia. Le 17, le VII[e] corps d'armée marcha à la pointe du jour sur Sokolniki où, malgré tous les efforts, on ne put entrer que vers le soir. Les Autrichiens s'avancèrent ce jour jusqu'au delà de Porozov vers Roudnia. L'ennemi avait marché jusqu'à Svislotsch dans la nuit du 16 au 17, le 17 de Svislotsch au delà de Roudnia, et lorsque le 18 au matin notre avant-garde arriva entre Vel Ghrinky et Svislotsch, nous ne pûmes atteindre que la cavalerie de l'arrière-garde ennemie. Le général Reynier la fit de suite attaquer avec la plus grande vivacité par les têtes de nos colonnes. Le général de Gablenz fit de nouveau une très heureuse attaque qui força la cavalerie ennemie à une rapide retraite, mais qui, vu sa supériorité, ne se passa pas de notre côté sans perte. Le corps prit position à Vel Ghrinki, le général Reynier poursuivit avec l'avant-garde et le régiment prince Frederich l'ennemi jusqu'à Roudnia. Celui-ci avait occupé fortement avec de l'infanterie et de la cavalerie la forêt et la digue de Roudnia ; convaincu que la dernière fraction de ses équipages dont il avait déjà perdu une partie lui seraient enlevés sans espérance de salut, il nous opposa jusqu'au soir par ses tirailleurs et son feu de mitraille une vive résistance, jusqu'à ce que le général Frelich, en l'attaquant sur son flanc droit, l'eût forcé à la retraite. L'enlèvement du pont sur la Narew à Roudnia mit un terme pour aujourd'hui à la poursuite de l'ennemi, et le général Reynier donna aux troupes très fatiguées du corps d'armée un jour de repos.

Les Autrichiens favorisés par leur forte cavalerie ont enlevé une grande partie des équipages russes et fait jusqu'à hier 2.500 prisonniers parmi lesquels se trouvent un colonel, deux majors et environ 30 officiers. De tous côtés on fait encore des prisonniers russes, on ne peut assez décrire le complet épuisement de ces troupes.

L'ennemi a vraisemblablement pris sa direction sur Chérechev, nous n'avons encore à ce sujet aucune nouvelle précise. Des détachements de cavalerie autrichienne sont partis sur Proujanouï et vers Chérechev afin d'y enlever les transports russes qui s'y trouvent.

Votre Majesté verra par les états ci-joints la perte que nous avons eue dans ces divers combats en officiers tués et blessés. Il m'est impossible pour le moment de joindre un état détaillé de la perte

en sous-officiers et soldats. Elle se monte au plus à 500 ou 600 tués ou blessés.

Nous n'avons pas encore de renseignements portant si dans ces marches l'un ou l'autre de ces convois qui nous suivait, a été perdu. Je considère non sans fondement cette perte comme insignifiante, parce que j'ai déjà reçu un rapport relatif à l'heureuse entrée de toute la section de l'hôpital, du parc de vivres et du parc d'artillerie ; je suis seulement encore inquiet pour le transport des vivres qui sans aucun doute nous est très utile.

Tous les renseignements nous manquent sur la Grande Armée ; d'après les dernières nouvelles, l'Empereur était le 4 à Smolensk et allait à marches forcées sur Orcha. L'amiral Tchitchagof continue sa marche avec 40.000 hommes sur Minsk. Les divisions autrichiennes Frimont et Siégenthal sont restées à Slonim pour l'observer.

Lecocq au roi. Brest, 29 novembre (A. S.)

J'ai l'honneur d'annoncer à Votre Majesté Royale que le VII^e^ corps d'armée est parti le 20 de Vel Ghrinki de concert avec les Autrichiens et qu'il a marché par Roudnia à Chéréchev et, de là, par Tschernavtschitschi sur Brest où il entra le 26.

Le général ennemi Sacken a pris le même chemin avec la plus grande partie de son corps ; il n'a pu passer qu'une petite colonne par Kamenets et une forte fraction de cavalerie par Kobrin. De Brest, il s'est retiré jusqu'à Ratno, et il est hors de doute qu'il se replie par les marais vraisemblablement jusqu'à Kovel et Loutsk. Son arrière-garde a été poursuivie par notre corps sans interruption de Vel Ghrinki à Brest tandis que, pendant la marche, les Autrichiens menaçaient tous les jours son flanc droit. Les mauvais chemins et le rétablissement d'un grand nombre de ponts que nous avons tous trouvés rompus par l'ennemi retardèrent notre marche et exigèrent de grands efforts en tout genre. Notre avant-garde est seule à avoir quelquefois combattu pendant ces marches ; ces actions tournèrent chaque fois à son plus grand honneur vu la supériorité de l'ennemi et elle ne perdit pas en tout plus de dix hommes. Le 23 elle fut attaquée dans la nuit à minuit près de Rzeczyca par 600 cosaques soutenus par quelque infanterie. Le calme et la vigilance de la grand'garde de cavalerie sous le lieutenant Urlaub et la rapidité véritablement digne d'éloges avec laquelle toutes les troupes de l'avant-garde se trouvèrent sous les armes, nous procurèrent que tous les désavantages de cette attaque retombèrent sur l'ennemi. La grand'garde avait réussi à attirer la

cavalerie ennemie sous le feu de notre infanterie légère et des canons placés dans une embuscade, ce qui la força à une rapide retraite avec une perte très considérable. De notre côté, il n'y a eu de blessé qu'un homme de l'infanterie légère.

La perte de l'ennemi de Volkovisk à Brest doit se monter au moins à 8.000 hommes. Jusqu'à Vel Ghrinki nous avions déjà 2.400 prisonniers; dans la marche jusqu'ici, l'avant-garde saxonne a pris 2.100 hommes et les Autrichiens environ 1.400. Le colonel autrichien Scheiter exécuta avec trois escadrons une surprise très heureuse sur la cavalerie russe à Proujanouï; il fit prisonniers 340 cosaques et 10 officiers d'un régiment de cosaques de l'Ukraine nouvellement levé. A Brest nous trouvâmes un hôpital de 800 Russes et délivrâmes environ 200 prisonniers saxons et autrichiens. Un major et 17 officiers subalternes se trouvent parmi les prisonniers russes faits par nous. Le major de Watzdorf a également enlevé sur le chemin de Brest à Ratno 19 voitures avec des munitions russes.

L'ennemi qui, depuis l'affaire de Volkovisk, marche presque toutes les nuits sans interrruption et aussi pendant le jour, doit combattre avec nous ou avec les Autrichiens ; il a, en outre des prisonniers que nous lui avons faits de notre côté, perdu un très grand nombre d'hommes à cause du froid, de la faim et de la fatigue qui sont morts ou errent sur toutes les routes et tous les villages. Les troupes de Votre Majesté Royale ont peu souffert par ces fatigues nombreuses ; la perte est surtout grande auprès de la division Durutte qui se compose absolument de jeunes gens qui sont restés sur toute la route. Le manque de souliers, bottes et fers nous met dans la plus grande angoisse. J'ai trouvé une ressource dans le dur moyen de changer les bonnes capotes des Russes prisonniers contre nos mauvaises. De nombreux convois de convalescents sont en chemin des hôpitaux de Varsovie, Pultusk et Bialystock; la mortalité dans ces hôpitaux est bien petite en comparaison de celle de la précédente campagne.

Le général major de Sahr qui, étant très malade, était parti pour Varsovie est en train de se guérir. Le général major de Gablenz a également quitté le corps depuis quelques jours pour cause de maladie; il est hors de danger. Le colonel Hann commande l'avant-garde pendant son absence. L'amiral Tchitchagof a passé la rivière et rompu les ponts derrière lui et a déjà occupé Minsk. La plus grande partie des magasins qui s'y trouvait doit pourtant avoir été sauvée. Nous n'avons aucune nouvelle précise de l'armée du maréchal Victor. Très vraisemblablement le prince de Wittgenstein a

repassé la Dvina. Sa Majesté l'Empereur s'est mise en marche le 14, de Smolensk sur Orcha.

Votre Majesté a dû être informée par le baron de Thielman de la situation. Le lieutenant de Sartowicz que j'avais envoyé avec 5.000 thalers en or pour les régiments de la brigade Thielman, a rempli le but de son voyage plus heureusement que l'on pouvait l'espérer, il est arrivé hier ici. Nous attendons le retour d'un courrier envoyé par le général Reynier au duc de Bassano pour savoir les mouvements que les deux corps du prince de Schwarzenberg et du général Reynier feront après quelques jours de repos. D'un côté les mouvements de l'amiral Tchitchagof exigent un changement de notre direction de marche sur Minsk, de l'autre la complète destruction du corps de Sacken et, par là, l'occupation possible d'une grande partie de la Volhynie est bien plus vraisemblable et plus attrayante. Jusqu'à la solution de ces questions, nous pouvons nous borner vraisemblablement à occuper les issues des marais de Pinsk à Brest. J'aurais adjoint à mon rapport une situation de l'effectif du corps qui m'a été confié, s'il n'était pas absolument impossible d'obtenir des régiments des indications précises sur leur effectif. Des gens que l'on croyait prisonniers se retrouvent chaque jour auprès de leurs régiments, tandis que sur les derrières de l'armée nombre de petits transports ont été perdus. Malgré tous les efforts on ne peut compter sur un résultat qu'après un repos de plusieurs semaines. Je puis assurer avec certitude à Votre Majesté qu'après l'arrivée des 1.000 hommes de renfort que le lieutenant-colonel de Lehman conduit, le corps n'aura pas 500 hommes de moins que le complet. Que Votre Majesté daigne être persuadée que de mon côté tout sera employé pour maintenir l'ordre nécessaire, mais que c'est une impossibilité pour moi et mes subordonnés de répondre à ce but dans ces marches de chaque jour et alors que la direction a été changée au moins vingt fois.

Nous recevons dans ce moment l'ordre pressant du duc de Bassano de marcher contre le corps de l'amiral Tchitchagof et nous partons demain d'ici pour ce motif afin de nous diriger sur Slonim.

VI. - Lettres de Schwarzenberg à Metternich

Schwarzenberg à Metternich. Kowel, 29 août (K. H. A.).

C'est en toute hâte, mon cher ami, que je vous envoie ces lignes par le major Welden qui est un homme dévoué, capable de vous mettre au fait de notre position. Nous ne couchons pas sur des lits de rose, nous sommes fatigués, mais jusqu'à cette heure la fortune nous a secondés et on sent moins les souffrances quand la victoire les adoucit. Officiers et soldats se battent avec la plus grande distinction. Il n'y a pas l'ombre d'un acharnement (*sic*) et je défie qu'on se batte mieux. Nous sommes ici un bon nombre de la vieille bande et il n'y a qu'une voix là-dessus. L'armée du Danube me gêne beaucoup ; si elle me tombe sur le corps, l'ennemi est au moins de trois quarts plus fort que moi, et a plus du double de cavalerie, ce qui est un article important. J'attends Bauer comme le Messie pour savoir si j'aurai de l'argent de là-bas. Je suis dans le plus grand embarras car je n'ai plus le sol pour le mois prochain ; l'officier ne peut absolument pas se passer de ses gages. Velden vous en dira des détails ; je serai forcé d'emprunter de l'argent à Varsovie, à raison de 2 1/2 et 3 par mois, si je reçois un effet de Smolensk, car il est impossible de se passer d'argent et on me damnera à Vienne, on criera au meurtre, cependant que faire, choisir entre deux maux le moindre, il ne me reste pas d'autre parti. Faites sentir à notre bon et excellent maître que ma position est cruelle et que, si je me laisse aller à des mesures violentes, je sors de mon caractère par conviction, car personne ne déteste plus que moi ces sortes d'actions desquelles on ne peut pas justifier par la plus urgente nécessité. Smolensk est une brillante affaire, mais c'est une bataille qu'il nous faut. Adieu, mon ami, faites que l'Empereur ne m'abandonne pas, il perdrait sa propre cause. Je vous réponds qu'il n'a pas de serviteur plus attaché et prêt à quitter sa place et la céder à tous ceux qui m'envient une pénible et périlleuse besogne. Je sais qu'on est bien aise de dénigrer ma conduite, mais je m'en moque. L'Empe-

reur est juste. Vous aurez soin de lui présenter le tableau sous ses véritables couleurs et tous les coups de ces fameux critiques tomberont à faux. Encore une fois adieu. Que le ciel donne une fin prochaine à tout ceci, voilà mes vœux.

Schwarzenberg à Metternich. Holoby, 8 septembre (K. H. A.).

Mille remerciements de votre aimable lettre du 27. Sa Majesté l'Empereur, en conférant le régiment d'Alvinzi au prince de Hesse, le grade de général à Suden, m'a fait encore plus de plaisir à moi qu'à eux et je lui en suis bien reconnaissant. Me voici établi derrière le Styr, je crois que l'Empereur Napoléon ne pouvait guère s'attendre à voir que le corps auxiliaire serait plus utile dans cette campagne; il semble même que nous attirons à nous les forces qui viennent du Danube, ce sera fort désagréable pour nous, puisque je ne pourrai guère résister, mais ce serait une nouvelle faute de la part des Russes et qui conviendrait beaucoup à Napoléon, parce qu'ils prendront, en me suivant dans le Grand-Duché une direction qui ne le gênerait aucunement, d'autant plus qu'il y aura des réserves à Grodno, Vilna, Minsk; s'ils s'affaiblissaient pour marcher vers ces corps, ils me mettent dans le cas de pouvoir reprendre l'offensive. Si l'Empereur peut faire manœuvrer un corps de Mohilev le long du Dniéper, cette armée serait forcée de perdre beaucoup de terrain pour gagner Kiew et, en les poursuivant de près de mon côté, on pourrait lui faire bien du mal.

Je ne puis cependant pas me flatter que l'Empereur Alexandre fera la paix sans tenter une seconde campagne, on ne la lui proposera guère brillante et alors il croira pouvoir l'avoir au même prix l'été prochain avec des efforts renouvelés. Si l'Empereur Napoléon arrive à Moscou, que fera-t-il de la ville? elle est trop grande et vaste pour être brûlée, trop peuplée pour être occupée ou dépassée par l'armée en cas que l'autre voulut continuer sa constante retraite. C'est une guerre sur une échelle immense, tout y est hors de proportion ordinaire. Depuis que j'ai culbuté les premiers détachements russes à deux lieues de Slonim qui poursuivaient le VII^e^ corps, j'ai fait, sans plus perdre l'ennemi de vue, plus de chemin pour venir sur le Styr que si j'avais marché de Gratz en Styrie à Tetschen J'attends avec la plus grande impatience des nouvelles de la Grande Armée. J'en reçois assez régulièrement deux fois par semaine du duc de Bassano qui, en m'en demandant de mon côté, entretient, moyennant le concours d'estafettes de Vilna au quartier général, la correspondance la plus prompte et la plus exacte entre les corps déta-

chés et le quartier impérial. Vous verrez par mon rapport à l'Empereur ce que j'ai mandé au prince de Reuss; il ne serait cependant pas naturel de laisser approcher les armées belligérantes jusqu'à deux lieues de la frontière sans prendre une attitude respectable. Il en résulterait en même temps un grand désavantage pour moi, car l'ennemi, devant se méfier d'un corps prêt à opérer, n'oserait jamais tenter de passer le Bug même avec des renforts très considérables. Je vous rends grâce des soins que vous avez pris de me faire enfin payer ce que l'Empereur avait ordonné très positivement, car je vous assure que cette manière de Wallis de traiter ceux à qui il doit des paiements sacrés comme des personnes qui ont escroqué de l'argent à l'État, est de la dernière indécence. L'Empereur me fait partir subitement de Paris pour prendre le commandement d'une armée à l'autre bout de l'Europe, rien n'a pu être préparé. L'Empereur me fait promettre par vous qu'il se chargera de mon équipement; il me coûte bien au-delà de 30.000 florins en billets, je les dois à tout le monde, je ne puis avoir un sol; il est bien fâcheux d'être vexé de cette manière quand on est jour et nuit à ne pas avoir un instant de repos, et qu'il faille encore méditer sur les moyens de couvrir des paiements qui ne sont pas les vôtres. J'en écris aujourd'hui à l'Empereur, appuyez ma demande.

Le lieutenant-colonel comte Latour, jeune homme plein de mérite, brave et intelligent, a rendu les secours les plus signalés à la Podubna, je l'avais placé auprès de Reynier; c'est mon premier officier de l'état-major général après Stutterheim, et il serait complètement en état de faire les fonctions. Il est désespéré de n'avoir pas été nommé dans le bulletin ; cependant je l'ai particulièrement recommandé à l'Empereur ; un de ses parents, pour comble de malheur, demande dans une lettre s'il a été à la bataille.

Je suis très content de Paar, il est très brave à l'ennemi, très animé du véritable patriotisme, rempli de zèle, un véritable homme de confiance et il me rend les plus grands services au quartier général français où il sait tenir le langage qui convient à un officier autrichien.

Schwarzenberg à Metternich. Holoby, 14 septembre (K. H. A.).

J'attends tous les jours le général Rothkirch pour l'expédier au grand quartier général, mais, vu ce que le prince de Reuss me mande, je crois que c'est l'argent qui manque et qui retarde son départ.

Les grands coups doivent être portés à l'heure qu'il est. Dieu veuille qu'ils soient décisifs. L'orage gronde autour de nous. Tormasof est renforcé de tous côtés et l'Empereur le croit fort de 12.000

hommes. Ce maudit courtisan de Tormasof, pour consoler l'empereur Alexandre, aurait voulu se dire fort de 2.000 hommes. Nous l'avons vu pendant deux jours dans les plaines de Podubna où l'on voyait chaque homme et il a l'imprudence de dire dans un rapport officiel qu'il n'avait que 16.000 hommes ce jour ; nous en sommes tous indignés parce que le mensonge est trop grossier et j'en ai parlé avec franchise dans une lettre au duc de Bassano. Il dit encore nous avoir pris, le 10 août, 3 officiers, 13 sous-officiers et 200 soldats, tandis qu'il ne nous a pas pris un seul homme ce jour là, et le premier officier autrichien a été fait prisonnier il y a 8 à 10 jours à Davigrodeck. C'est un impudent menteur que ce bienheureux Tormasof. En attendant, les renforts lui arrivent de tous côtés si le rapport de Mohr est vrai. Le général Zapolski avec ses 5.000 hommes ne peut encore avoir d'autre destination, en allant à Dombrovitsa, que de venir se joindre également à Tormasof. Je viens de recevoir dans la minute l'avis que la colonne de Woinof forte de 10.000 hommes est arrivée le 13 à Douboï ; on dit que c'est Langeron qui commande ce corps-là. Si je ne reçois pas 4.000 à 5.000 hommes de renfort, je serai bien au-dessous du nombre stipulé, car je ne mets pas 23.000 hommes sous les armes. On vous montrera les états, mais c'est le (illisible) qui montre l'affaire sous son véritable point de vue. Je commence à avoir beaucoup de malades et les manteaux qui sont d'une bien mauvaise qualité commencent à me manquer dans le moment où le soldat ne peut pas s'en passer. Il n'est pas naturel que le corps d'observation ne prenne pas une attitude respectable au moment où l'ennemi appuie son aile gauche à notre frontière même. Si nous avons une affaire de ce côté-là, il est probable que la frontière soit lésée ou par les uns ou par les autres. Un simple rassemblement qui, en couvrant le flanc, aurait menacé le flanc de l'ennemi eût été de la plus grande utilité à mes opérations. Le duc de Bassano se flatte de voir finir la guerre avant l'hiver, mais je ne saurai partager cette opinion ; d'abord la guerre a ses caprices, on ne bat pas toujours, et puis une armée peut être battue sans être écrasée et alors les affaires peuvent traîner en longueur. Enfin cela s'éclaircira bientôt et nous en parlerons après. En attendant, je ne suis pas trop à mon aise ici et je puis être attaqué dans une position trop étendue ; en me rapprochant, les subsistances manqueront d'autant plus facilement que les chemins sont détestables dès que l'on quitte la grande route. C'est là où les magasins facilitent les opérations. Nous tâcherons de faire au mieux. Le général Mohr a fait quelques pertes ; l'affaire a la vérité n'a pas été assez bien organisée, mais les corps détachés c'est ordinairement le

sort d'essuyer quelques échauffourées; le canon est désagréable, mais le tout ensemble est peu considérable.

L'alarme s'est répandue jusqu'à Brest, mais j'espère qu'on se sera tranquilisé déjà.

Schwarzenberg à Metternich. Slawatyce, 2 octobre (K. H. A.).

Ce que j'ai prévu depuis longtemps est arrivé; l'armée du Danube a été jointe à celle de Tormasof, elle a eu ordre de prendre l'offensive, et je vous avoue que, si je n'avais pas eu mon armée dans la main, je ne m'en serais pas tiré sans faire de très grandes pertes. Quoique l'ennemi soit au moins du double plus fort en cavalerie, je n'ai pas perdu un fourgon depuis le Styr jusque derrière le Bug, mais il y aurait de la folie à livrer bataille contre ses forces réunies. Je tâcherai de manœuvrer autant qu'il me sera possible, mais le triste état de mes chevaux me cause bien des embarras. Les nuées de cosaques m'obligent à envoyer toujours de fortes reconnaissances. Mes avant-postes doivent passer nuit et jour à cheval puisque ces bandits organisés sont rusés. Ils n'aiment guère le feu de l'infanterie, ils détestent le canon, mais ils deviennent impertinents dès qu'ils sont trois contre un. La suite cependant en est que les chevaux crèvent sous la selle. Hier par exemple, il en a tombé trois pendant la marche, tous les trois de deux escadrons de Kienmayer. Je n'ai point de nouvelles de la Grande Armée depuis l'entrée à Moscou, ce silence me déplaît.

Vous trouverez ci-joint la copie d'une lettre confidentielle du duc de Bassano et ma réponse; j'ai dû travailler toute cette nuit pour préparer le mouvement derrière la Touriïa lorsque ce courrier m'arriva à la pointe du jour où je voulais me jeter une seconde sur le grabat fatigué par le travail et par la fièvre que j'avais alors, et ainsi ma réponse se ressent un peu de mon humeur.

Surveillez la manière de laquelle on parle de mes mouvements rétrogrades; sans alléguer de raisons, il suffit de dire on a trouvé bien de faire exécuter telle ou telle manœuvre. Ne parlez pas de cette lettre à Otto, mon cher ami, parce que Bassano m'en voudrait peut-être. Bonsoir, je suis accablé de fatigue.

Schwarzenberg à Metternich. 10 octobre (K. H. A.).

Je suis fâché de continuer ma retraite pour ne pas risquer un affront, la cavalerie ennemie étant trop nombreuse. Avouez que ma position n'est pas agréable, mais il faut avaler la pilule Je ne puis risquer de me voir enveloppé par ces nuées de cosaques. L'Empe-

reur Napoléon est à Moscou, mais je n'en ignore pas moins pour cela où je trouverai du soutien et ce que je dois faire.

Je joins une copie de la réponse confidentielle de Bassano qui est très aimable.

Bonsoir mon ami, je n'en puis presque plus de fatigue et de lassitude.

Schwarzenberg à Metternich. 30 novembre (K. H. A.)

Je vous envoie Louis pour qu'il puisse donner une idée claire et précise sur la position de l'armée ; l'époque est d'une telle importance que je crois qu'il est essentiel de vous mettre là-bas dans le cas d'appuyer les raisons qui m'ont obligé d'agir ainsi et pas autrement. Il ne s'agit pas de morceler les corps, courir dessus comme des écoliers et se faire exterminer en détail comme nous l'avons vu pratiquer. Je suis convaincu d'avoir manœuvré d'après les circonstances et que je suis bien loin de mériter un reproche, mais comme Napoléon s'est malheureusement trompé dans ses calculs et combinaisons depuis le commencement jusqu'à la fin de cette campagne, il est à croire qu'il jugera que sa réputation ne peut être sauvée qu'en tâchant de compromettre les autres en les chargeant de tous les torts qu'il a eus. Peut-être se propose-t-il aussi de m'y faire jouer un rôle. Patience. L'armée est presque nue et sans le sol au cours de l'hiver en Lithuanie sans prévoir des quartiers d'hiver. Je n'ai plus que 250 livres pour les courriers, c'est le fonds de ma caisse ; si je ne reçois pas un prompt secours sur mes instances réitérées, je serai même hors d'état de continuer une correspondance quelconque. Je vous avoue que cela peut être très économique, mais pour trancher le mot c'est déshonorant pour un grand souverain comme le nôtre, tandis que les Saxons se trouvent payés avec la plus grande exactitude et que le roi leur accorde tout plein de faveurs extraordinaires, il n'y a d'ailleurs pas de comparaisons entre la qualité de leurs vêtements et les nôtres. Rothkirch ne cesse de me demander de l'argent à moi qui n'en ai pas ; il n'est d'aucune utilité, rappelez-le au nom de Dieu, c'est assurément le meilleur parti que vous pourrez tirer de lui.

Je prie l'Empereur de ne pas me renvoyer Louis. L'hiver achèverait de le détruire et c'est un homme précieux auprès de la troupe, sévère, juste, inspirant de la confiance et du respect. Dieu sait ce que nous deviendrons, mon cher ami ; dans tous les cas soyez sûr que je ne perdrai pas de vue les principes qui m'ont guidé jusqu'à cette heure, mais souvent en mon métier des ordres positifs forcent l'homme le plus calme à faire des sottises.

Schwarzenberg à Metternich Bialystock, 24 décembre [KHA.]

Votre lettre du 11 décembre m'a été remise par le courrier qui m'est arrivé avant-hier et je vous en suis bien reconnaissant ainsi que du précieux paquet de café moka ; en le buvant, je me racommoderai un peu avec les Turcs, car je leur en veux beaucoup, d'abord parce que Muhib est le plus détestable payeur et puis pour m'avoir envoyé par leur maudite paix toute l'armée de Tchitchagof sur le corps. Eh bien, mon ami, voici des événements bien extraordinaires et qui ne rendent nos affaires que plus compliquées au lieu de les simplifier comme on avait tout lieu de croire. Ah ! que la chute d'un grand homme est lourde. C'est bien le bon Dieu qui a pris goût à châtier en personne sa créature. Le Saint-Esprit qui depuis longtemps était accusé de partialité, a été mis de côté pour le coup, aussi en a-t-on remarqué pendant toute cette campagne absence totale. Jamais pédagogue, de la main la mieux exercée n'a plus solidement travaillé son sujet, et il faut avouer que si le bon Dieu se mêle d'une affaire, il s'en acquitte en maître. Il y a de la recherche dans le choix qu'il a fait de ses instruments, et c'est par là qu'il a trahi le prix qu'il mettait à ne partager sa gloire avec personne, car il se dit certainement, parmi le nombre immense d'imbéciles dont la terre abonde grâce à mes soins, il n'y a cependant pas d'imbéciles assez imbéciles pour attribuer les désastres inouis de Napoléon à l'imbécile Kutusof et à son faible souverain conseillé par un misérable ministre. Il faut avouer que c'est bien là le plus fameux coup de pied de l'âne qu'un mortel ait jamais eu la fantaisie d'aller chercher. Comme on va travailler notre bon empereur. Je vous envoie ci-joint la relation que Latour a fait de son voyage au grand quartier général, il a dû la copier lui-même et personne n'en a connaissance. Bassano me mande de Varsovie que l'on vous demande en mon absence quelqu'un chargé d'une mission extraordinaire pour pouvoir traiter les affaires à Paris. Je partage vos embarras pour le choix; l'époque est trop importante, il faut avoir l'œil bien observateur, une grande connaissance du terrain pour ne pas s'effrayer inutilement ; en un mot, c'est là que vous devez avoir un œil, une oreille, une langue, le tout de première qualité et dans une tête calme et prudente. Où est-elle cette tête parmi celles qui sont à votre disposition. Je suis trop peu instruit de nos moyens, de ceux que peut employer la France, de l'état véritable des moyens de la Russie, enfin du tableau politique du reste de l'Europe pour oser me permettre un jugement quelconque sur

notre conduite à tenir. Je sais seulement que toute la nation doit bénir l'Empereur d'avoir pris l'hiver dernier le parti qui lui a coûté à la vérité, mais a sauvé sa monarchie qui, tandis que les deux colosses voisins s'écharpent et s'exterminent, ne connaît la guerre que par les journaux. Je ne sais pas trop comment je sortirai encore de cette position ! mon cher ami ; je tâcherai d'occuper les frontières du Duché en refusant mon aile gauche qui n'a aucune communication. Je voudrai faire prendre les quartiers d'hiver aux troupes le long du Bug, c'est-à-dire entre la Narew et le Bug, mais on dit que les Russes veulent faire une expédition sur Varsovie ; comme j'ai l'ordre de défendre cette ville qui n'est pas à défendre en hiver où la Vistule est gelée, ainsi la tête de pont de Praga facile à tourner partout ; je crains d'être forcé à me battre au milieu de janvier, et alors je perds toute mon excellente armée par le froid seul ; ma cavalerie comme de raison, est réduite à bien peu de chevaux en état d'aller et il n'y a que le repos qui puisse la sauver d'une ruine totale. Avouez qu'il est cruel de ne pas savoir encore à la fin de l'année en Lithuanie où on prendra des quartiers d'hiver. Les Russes nous ménagent infiniment depuis huit jours, ils me renvoient des traînards, et j'ai permis qu'on leur renvoie des cosaques pris en patrouille. J'ordonne de redoubler d'attention parce que, comme vous le verrez par le rapport à l'empereur, il n'existe point d'armistice et que je me méfie de la foi grecque. Je vous avoue que je ne sais pas trop comment je réussis à endurer cette fatigue d'esprit et de corps, car il y va continuellement de l'honneur et de l'existence de l'armée, mais je sens que cela n'ira plus longtemps, mon sang est en feu. J'ai eu l'agrément de me procurer un germe et une descente ; j'ai un rhumatisme qui m'empêche souvent de dormir le peu d'heures que je puis destiner au sommeil et bientôt je ne saurai pas trouver la force pour monter à cheval, le bras me refusant la facilité de prendre l'élan qui est si nécessaire à mon poids ; enfin, mon ami, je suis bien fatigué et j'ai un besoin absolu de prendre du repos pendant quelque temps ; mon estomac est excellent par une raison toute simple, c'est que, quand je mange mal, je mange aussi peu que possible. Le vin que je bois gèle et dégèle trois fois par jour, sa qualité primitive n'est pas déjà bien merveilleuse, aussi j'en use également avec la plus grande sobriété. Que le ciel me sauve de toute cette bagarre et je lui en aurai une éternelle reconnaissance. Adieu mon cher ami.

Je vais prier l'empereur de faire Paar lieutenant-colonel, c'est un excellent garçon qui mérite cet avancement de toute manière. Si l'empereur, comme je le suppose, l'accorde, et que l'on en parle

dans le beobachter, je vous supplie d'y faire ajouter un petit éloge pour lui, comme par exemple que Sa Majesté a accordé cet avancement sur le témoignage que j'en avais rendu, parlez de sa bravoure et de son savoir distingués.

ERRATUM

Page 40, ligne 31, *lire* : réunit à son corps le régiment de Velilouky qui venait d'arriver à Loutsk des bords du Kouban ; un régiment de cosaques à pied de la mer Noire fut envoyé à Vladimir en échange de trois compagnies du régiment de Saratof.

LAVAL. — IMPRIMERIE L. BARNÉOUD ET Cie.

DU MÊME AUTEUR

Campagne de Russie (1812). — Paris, 5 vol. in-8.

Tome I. *Opérations militaires, 24 juin-19 juillet.* 1 vol. gr. in-8..... **12 fr.**

Tome II. *Vitebsk*, 20-31 juillet. 1 vol. gr. in-8..... **10 fr.**

Section historique de l'État-Major de l'Armée. — Tome III : *Smolensk*, 1er août-10 août. 1 vol. gr. in-8 avec 2 cartes..... **18 fr.**

Section historique de l'État-Major de l'Armée. — Tome IV : *Smolensk*, 11 août-19 août. 1 vol. gr. in-8 avec 8 cartes..... **25 fr.**

Section historique de l'État-Major de l'Armée. — Tome V : Supplément: 24 juin-10 août. 1 vol. gr. in-8..... **20 fr.**

Campagne d'Italie (1796-1797). — Tomes I et II. Paris, 2 volumes in-8..... **15 fr.**

Section historique de l'État-Major de l'Armée : **Campagne de l'armée d'Italie (1796-1797).** Tome III. Paris, 1901, 1 fort vol. in-8 **15 fr.**

Section historique de l'Etat-Major de l'Armée : **Campagne de l'armée d'Italie (1796-1797).** Tome IV (*en préparation*).

Section historique de l'État-Major de l'Armée : **Mémoires sur la Campagne de 1796.** 1 vol. gr. in-8 avec 11 cartes..... **10 fr.**

Section historique de l'État-Major de l'Armée. — **Histoire de la campagne de 1794 en Italie.**

Tome I : 1re partie, texte. 1 vol. gr. in-8 avec 13 cartes.
2e partie, documents. 1 vol. gr. in-8.
Supplément des documents. 1 vol. gr. in-8..... **35 fr.**

Section historique de l'État-Major de l'Armée. — **Mémoires sur la campagne de 1794 en Italie**..... **5 fr.**

Section historique de l'État-Major de l'Armée : **Journal des opérations du IIIe et du Ve corps en 1813** avec un croquis..... **4 fr.**

Section historique de l'Etat-Major de l'Armée : **Registre d'ordres du IIe corps dans la campagne de 1813** (*sous presse*).

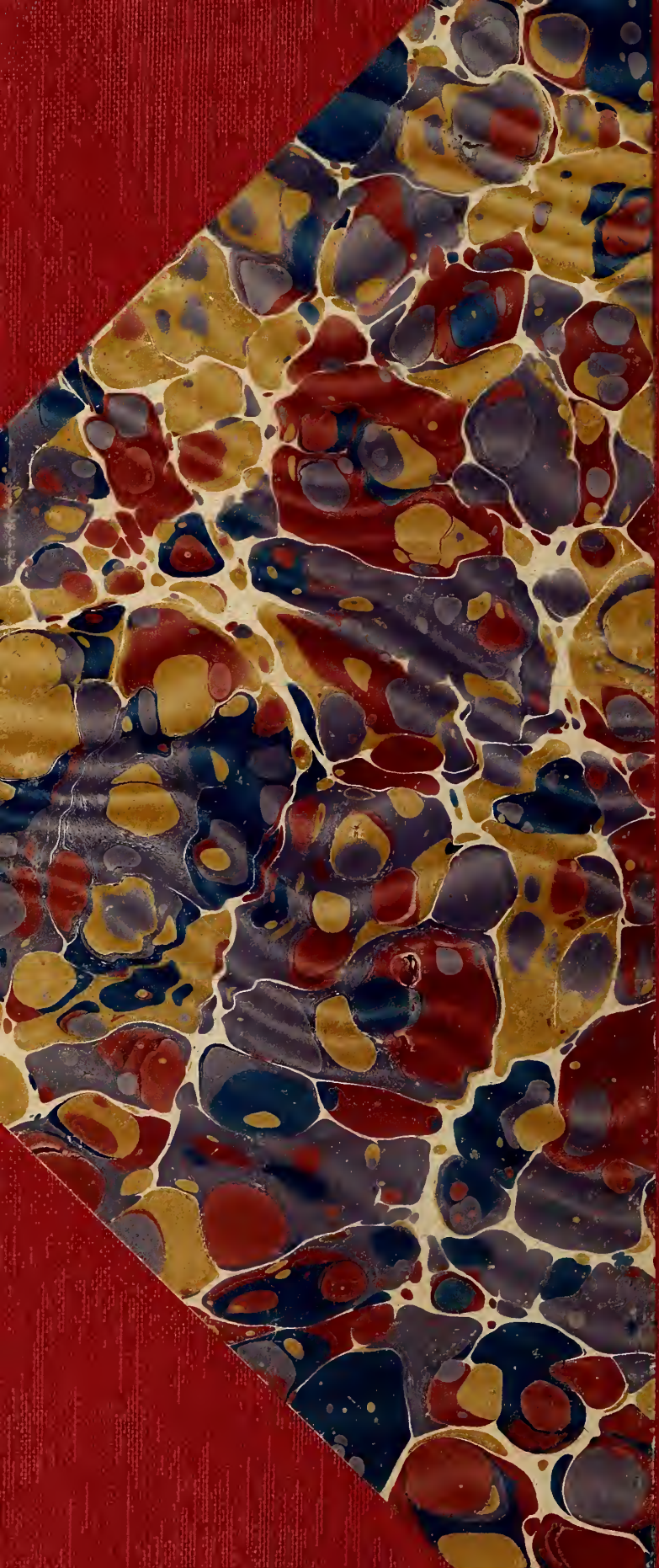
Société d'histoire contemporaine. — **Mémoires de Langeron 1812-1814** (*épuisé*) avec un croquis..... **8 fr.**

Section historique de l'État-Major de l'Armée : **Historiques de l'armée d'Italie pendant la campagne de 1796** (*en préparation*).

LAVAL. — IMPRIMERIE L. BARNÉOUD & Cie.

RARE BOOK

COLLECTION

THE UNIVERSITY OF
NORTH CAROLINA
LIBRARY

Hoyt
1111